Les Temps Modernes

8e année REVUE MENSUELLE n° 86

Directeur : ***JEAN-PAUL SARTRE***

Décembre 1952



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LIVRAISON A DOMICILE

Deux Vietnamiens vivant en France — M. Pham-Huy-Thong, agrégé d'histoire, secrétaire général de l'Union Culturelle des Vietnamiens de France, et M. Le-Huu-Ohuoc, étudiant — viennent d'être arrêtés et expulsés. On imagine sans peine les raisons qu'invoqueraient, s'ils sentaient le besoin de se justifier, les responsables de cette mesure : ces deux Vietnamiens sont des partisans d'Ho-Chi-Minh, peut-être sont-ils communistes, or la France combat le Viet-Minh, il est donc logique d'expulser des adversaires.

Cette logique n'est pourtant qu'incohérence et hypocrisie, et par surcroît elle est sanglante.

Partisans d'Ho-Chi-Minh? Bien sûr, mais qu'on nous montre donc cet oiseau rare : le Vietnamien de France partisan de Bao-Daï ! S'il n'y en a pas, si la police, cette vierge immaculée, ne peut, malgré les progrès de la parthénogenèse, accoucher d'un seul, que va-t-on faire de tous ces Vietnamiens qui ont le mauvais esprit de ne pas approuver la politique française? Les arrêter, les expulser tous? Puisqu'il n'en est pas question — actuellement du moins — et qu'on semble espérer seulement les intimider, il faut donc admettre leur liberté d'opinion et ne pas leur reprocher l'exercice qu'ils en font.

Mais, dira-t-on, Pham-Huy-Thong est secrétaire général de l'U.C.V.N., il fait donc de la propagande et sert des intérêts « ennemis ». Comment se fait-il alors que l'U.C.V.N. soit une association légale, reconnue? Le fait d'y occuper un rôle important ne peut justifier une expulsion.

Serait-il possible de distinguer l'activité propre de Pham-Huy-Thong et celle de l'U.C.V.N., la première seule étant subversive? Si oui, il faut le dire et traduire cet homme devant un tribunal français, non l'expulser. Ne pas le faire, c'est reconnaître qu'on ne peut rien lui reprocher, si ce n'est un délit d'opinion qui n'est pas punissable. C'est alors que croient triompher les démocrates qui nous gouvernent : sachez donc que le Vietnam de Bao-Daï est un Etat indépendant et que par conséquent les Vietnamiens qui résident en France sont des étrangers. Que fait-on des étrangers

qui se conduisent mal? On les met à la porte. Et voilà comment, en les expulsant, on apprend un peu rudement à MM. Pham-Huy-Thong et Le-Huu-Phuoc, que leur pays est enfin libre! C'est sans doute ce qu'on appelle la pédagogie active.

Tout cela serait tristement comique, si un double meurtre ne devait être la conclusion — voulue *— de cette affaire. Cette expulsion en effet n'en est pas une, c'est une exécution différée et par personne interposée. Quand on reconduit quelqu'un à la frontière — comme c'est galamment dit! — on lui laisse en principe le choix du pays sur lequel il va être dirigé. C'est d'ailleurs ce qui fut promis à M. Pham-Huy-Thong par les policiers qui vinrent l'arrêter, sans doute pour qu'il ne songe pas à faire immédiatement alerter ses amis. Il n'avait évidemment pas consulté le tableau des navires en partance pour Saïgon! Arrêtés le 13 décembre, les deux Vietnamiens étaient le soir même expédiés à Marseille et embarqués le 15 sur le* Jamaïque *à destination de Saïgon. On dira peut-être que là-bas ils seront remis en liberté. C'est en effet probable, mais la police française ne les relâchera que pour permettre à la police de Bao-Daï de les arrêter aussitôt. Celle-ci pourra les assassiner, en toute indépendance bien entendu.*

Pendant ce temps, M. Letourneau déclare paisiblement qu'une des raisons qui l'empêchent de négocier avec Ho-Chi-Minh, c'est l'impossibilité morale d'abandonner les Vietnamiens qui suivent Bao-Daï, et que le Vietminh massacrerait la paix venue. Cet honorable souci paraîtrait plus sincère s'il ne se traduisait pas en fait par la livraison à Bao-Daï des partisans d'Ho-Chi-Minh. Il ne faut certes pas douter de la solidarité du ministre et de l'empereur : c'est celle de l'indicateur et du policier. Franco, maintenant, aurait tort de se gêner. Qu'il réclame les républicains espagnols encore en France, on les lui livrera en aussi bon état que possible. Entre intellectuels de l'U.N.E.S.C.O., que peut-on se refuser?

Alors les « bons Français » dormiront tranquilles. Ne pourrait-on pourtant les empêcher de sombrer dans un sommeil de brute? Réclamons le retour en France de MM. Pham-Huy-Thong et Le-Huu-Phuoc. S'il y a quelque chose à leur reprocher, qu'on les juge ici. La justice et le souci de la paix l'exigent. En vivant parmi nous, quelles que puissent être leurs raisons et leurs opinions particulières, les Vietnamiens partisans de Ho-Chi-Minh prouvent, bien mieux que les policiers de Bao-Daï, la possibilité d'une entente entre le Viet-Nam et la France.

T. M.

Pierre Naville.

ÉTATS-UNIS
ET CONTRADICTIONS CAPITALISTES

Plus la presse et la radio multiplient les moyens d'information, ou de désinformation, plus elles perdent la mémoire et la font perdre. Chaque jour, de vieilles vérités réapparaissent alors dans leur nudité innocente. A trop lire de journaux, et pas assez de livres, le citoyen lui aussi perd la mémoire. Il oublie que les questions qu'on lui pose aujourd'hui en manchette, faisaient déjà son tourment quelques années plus tôt, avant que de nouveaux soucis n'aient soudain rembruni son front. Ainsi des « contradictions du système capitaliste », évanouies dans l'étau des « deux blocs ». A peine Staline vient-il de les rappeler à l'attention que chacun se frappe le front. Comme c'est vrai, se dit le lecteur, qui vient d'apprendre que M. Pinay a refusé de recevoir une lettre de l'ambassadeur américain au sujet des crédits *off shore* et autres. Pourtant, le plan Marshall et le pacte atlantique avaient tout unifié, centralisé, soudé, dominé. Le camp de la guerre, vu comme un bloc, manœuvrait au doigt et à l'œil du Pentagone. Cette vérité brute, claironnée par la presse, il n'était pas facile de la discuter, d'en faire voir les accrocs, les atteintes, les exceptions, les effets ultérieurs — les contradictions, les opposés. Aujourd'hui le lecteur respire donc, car il revoit ce qu'il avait cessé d'apercevoir, bien que cela lui frappât les yeux : à savoir les contradictions qui rongent ou ravagent, selon le moment ou l'occasion, un système dont la contradiction, sous une certaine forme, reste le ressort secret ou avoué. Le quasi-mythe des deux blocs monolithiques s'effrite aussitôt. La presse chauffée à blanc, prêchant chaque matin son *ou bien... ou bien...*, le dilemme fatal et abhorré, cède soudain aux ferments insidieux du « neutralisme », hier moqué

comme un ectoplasme insaisissable, aujourd'hui promu au rang de réalité politique mondiale, fût-elle transitoire [1].

Donc, comme le rappelle Staline, « extérieurement tout paraît aller très bien : les États-Unis ont mis sous leur coupe l'Europe occidentale, le Japon et les autres pays capitalistes... Mais il serait incorrect de croire que cette « excellente situation » peut durer « pour des siècles », que ces pays supporteront sans fin la domination et le joug des États-Unis... »

En effet, qu'est-ce qui pourrait durer « pour des siècles »? Et quel chef d'État voudrait affirmer à son peuple que « tout paraît aller très bien »? Aucun homme de sang froid ne songerait à répondre positivement à de pareilles questions. C'est là une évidence comme il y en a peu; seul un matamore borné peut la contester. La paix ne peut pas durer des siècles; la guerre non plus. Il se produit dans ces affaires pas mal de changements rapides. Beaucoup de gens qui dépassent de peu la cinquantaine ont déjà fait ou vu deux guerres mondiales, et sont passibles d'une troisième. Cela suffit amplement à montrer que « tout ne va pas très bien ». Les chefs d'État proclamant que tout paraît aller très bien risquent fort d'être démentis, parce que chacun sait que tout va assez mal, et que cela pourrait aller mieux, etc... En somme, si l'on veut sortir des généralités valables peu ou prou sur de très longues périodes, il faut examiner comment la question se pose à un moment donné, et quelles réponses probables cette position de la question peut appeler dans un avenir proche, quitte à soumettre de nouveau la question à l'examen lorsque les conditions nouvelles auront produit de nouveaux effets.

La meilleure manière de procéder consiste à s'assurer d'abord une position de principe irréprochable. Les faits particuliers et immédiats, en effet, se présentent avec une marge d'incertitude qui ne peut s'expliquer qu'en fonction de certains concepts théoriques bien établis, et qu'ils ont d'ailleurs servi à établir. Par exemple, il suffit d'examiner les problèmes soulevés par le réar-

1. Pour montrer qu'un peu de bon sens suffit parfois à donner de la clairvoyance, je pourrais reproduire en annexe, sans y changer un seul mot, un article que j'avais écrit au printemps de 1950, avant la guerre de Corée, et qui ne put à l'époque paraître dans la presse.

On verrait si les contradictions étaient ou n'étaient pas déjà à l'ordre du jour à l'époque. Je ne fais aujourd'hui que reprendre cet article, dans de nouvelles circonstances.

mement envisagé de l'Allemagne depuis plusieurs années déjà, pour s'apercevoir que les contradictions du système capitaliste ne sont pas un vain mot, qu'elles existent toujours, que le phénomène est patent. Mais il est aussi très complexe. La crainte de la concurrence économique allemande renaissante va de pair avec la hantise du réarmement de l'Allemagne : en tant qu'il s'agit du réarmement de l'Allemagne fédérale de Bonn, la rivalité *capitaliste* intéresse donc la France, la Belgique, l'Italie, voire l'Angleterre et même les États-Unis, etc... Mais cette renaissance intéresse *aussi* la République démocratique allemande, la Pologne, la Tchécoslovaquie, c'est-à-dire des pays sortis de l'orbite directe du système capitaliste, soit à propos de revendications territoriales, soit sur le plan du réarmement, ou même de la concurrence sur des marchés extérieurs comme ceux des territoires « sous-développés ». Le simple cas de l'Allemagne de l'Ouest montre donc que les contradictions au sein du système capitaliste ont leurs répercussions immédiates dans tout système qui lui est étranger, mais qui appartient aussi, par la force des choses, au complexe de l'économie mondiale. On pourrait répéter la même démonstration pour bien d'autres situations; par exemple celle du Japon, qui se trouve aujourd'hui au foyer d'une *guerre ouverte* en Corée, sans toutefois y prendre une part directrice. La renaissance capitaliste du Japon, favorisée par les États-Unis, est une menace pour le réseau d'influences économiques américaines dans le Pacifique, et à ce titre appartient au système des contradictions capitalistes; mais elle a aussi des effets immédiats sur la Chine, et même sur l'U.R.S.S. avec qui le Japon a des frontières maritimes communes. Ici aussi, les contradictions internes du régime capitaliste débordent sur les contradictions d'un autre ordre qui opposent celui-ci au système du marché socialiste, et dans ce cas nous voyons que les secondes priment les premières, puisque la guerre fait rage en Corée entre la Chine et les U.S.A. tandis que Tokio et Washington font encore aujourd'hui bon ménage. Les mouvements d'indépendance de l'Inde, de l'Iran, du Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord, etc... présentent une situation du même genre, mais sous une forme atténuée, parce que le capitalisme y est beaucoup moins évolué et déjà battu en brèche, et parce que leurs contacts avec l'U.R.S.S. sont moins étroits et moins tendus. C'est peut-être sur le continent américain, et non sur le vieux monde, que l'on trouverait pour le moment l'exemple d'une tension interne

au système capitaliste plus pure qu'ailleurs, et susceptible de mener plus vite à des éclats guerriers quoique sans grande portée. La politique de l'Argentine, de la Bolivie, du Pérou, du Vénézuéla, du Mexique, éventuellement du Brésil, contient en germe une opposition plus radicale aux États-Unis, dans une période prochaine; encore faut-il ajouter que cette opposition se corse d'autant plus que l'économie de ces pays, dépendant étroitement de celle des États-Unis, cherche à s'échapper du système, sous des formes tirées de la combinaison en pleine fermentation du nationalisme avec certaines tendances socialistes (ce qui est particulièrement vrai pour le Mexique, et la Bolivie depuis la révolution qui a porté au pouvoir Estenssoro et Lechin). Dans ce cas aussi, les contradictions capitalistes sont déjà débordées par des oppositions qui les dépassent puisqu'elles englobent des éléments anti-capitalistes.

Au niveau des faits immédiats, nous avons donc déjà la certitude que si la permanence et le développement des contradictions internes au monde capitaliste sont des vérités incontestables, il est tout aussi incontestable que ces contradictions ne peuvent être ni isolées, ni séparées de contradictions révolutionnaires plus générales. Elles ne peuvent pas non plus s'y confondre. Elles peuvent en être distinguées, mais non abstraites; elles peuvent s'y inscrire, sans y être immédiatement soumises. Dans quelle mesure et sous quelle forme ces possibilités doivent devenir la matière d'une politique cohérente, seule la politique peut répondre à la question. Encore n'avons-nous rien dit jusqu'à présent de cet aspect crucial du problème : dans quelles conditions et à quel rythme ces contradictions peuvent-elles aboutir à des guerres ou à une guerre, c'est-à-dire à un renversement complet du rapport de forces à l'épreuve en Corée pour le moment? En outre, le dépassement ou l'approfondissement des contradictions entre États capitalistes n'a pas seulement lieu dans l'espace géographique, en extension, horizontalement, sur le plan des contacts de territoire à territoire (sans parler du ciel, qui fait aussi beaucoup parler de lui à ce propos). Il se produit aussi à tout instant en *profondeur*, si l'on veut, ou verticalement, dans la mesure où il affecte des classes aux intérêts opposés à l'intérieur même des différents pays capitalistes. Cette opposition est d'ailleurs la matrice de toutes les autres, et l'a toujours été. De sorte qu'en fin de compte nous pouvons dire que les oppositions *fondamentales* de la société actuelle ne sont pas seulement

de deux ordres, mais de trois; qu'il ne faut pas seulement distinguer les contradictions entre États capitalistes des contradictions entre système d'États capitalistes et système d'États socialistes, mais qu'il faut aussi distinguer celles-ci d'une opposition radicale entre classes opposées à l'intérieur des États capitalistes ou semi-capitalistes. Encore une fois, ces distinctions sont toutes relatives, et les connexions de leurs éléments sont aussi multiples que complexes, aussi délicates à analyser qu'à envisager *sub toto*, mais il ne faut pas les perdre de vue si l'on veut s'y retrouver dans les phénomènes du moment.

Mais, comme nous le disions, ces phénomènes doivent être en fin de compte rapportés au concept dont ils dépendent, concept qui a lui-même la double forme suivante : d'une part, c'est celui d'un système capitaliste théorique unifié, équivalant à un marché mondial (champ clos de luttes internes); d'autre part, c'est celui d'une tendance corrélative au surimpérialisme, ou impérialisme dominant unique, visant l'abolition des contradictions internes les plus dangereuses. Nous sommes ainsi amenés au cœur d'une question périodiquement remise sur le tapis depuis une trentaine d'années, et qui risque d'être encore assez longtemps à l'ordre du jour. En effet, sans un concept clair à cet égard, impossible d'analyser correctement les phénomènes qui le reflètent et l'obscurcissent à la fois. La contradiction est inscrite au cœur du système impérialiste comme sa loi de Moïse; mais la tendance à abolir ces contradictions, par la révolution ou à défaut par son propre mouvement, lui est co-substantielle. C'est une contradiction (ou un ensemble de contradictions) spécifique, sur le contenu détaillé de laquelle je ne peux revenir en détail ici. Ce n'est pas une opposition quelconque, comme par exemple celle de la tradition et du mouvement, du vieux et du neuf, des méchants et des bons, etc... toutes formules un peu creuses chères aux balanciers de l'illusion. C'est une opposition bien souvent décrite depuis plus d'un siècle, et qui confronte possédants et non-possédants, dominants et dominés, sous les formes du système privé et capitaliste de la propriété productive et de l'échange. C'est à partir de cette contradiction essentielle que se forment toutes les autres, et en particulier celle qui oppose les États, conglomérats de classes diversement antagonistes et agonistes, entre eux, et les impérialismes, c'est-à-dire la conjonction de ces États et de leurs « empires » ou Républiques et commonwealth coloniaux, entre eux. De leurs

hostilités et rivalités sortent les guerres, c'est-à-dire les politiques armées, et c'est pourquoi l'on va répétant incessamment cette image de Jaurès : « Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ». Vérité d'hier, vérité d'aujourd'hui.

Mais est-ce tout à fait une vérité d'aujourd'hui? Dans le système mondial du capitalisme, aux franges qui maintenant s'effilochent diablement, une nation, une tête, ne tend-elle pas à dominer l'anarchie des États? Comme il y eut une paix romaine, n'y a-t-il pas une paix américaine, c'est-à-dire une domination complète de son propre monde, qui ne conçoit plus les conflits qu'à sa périphérie, avec un autre monde (les « barbares » mutuels)? En un mot, les U.S.A. ne sont-ils pas devenus le superimpérialisme possible? N'ont-ils pas domestiqué et rançonné à loisir, vu les suites de la seconde guerre mondiale, tout le reste du domaine capitaliste; n'ont-ils pas rejeté au second plan, jugulé puis transmué en système d'alliances ces rivalités qui se tranchaient naguère par les armes et qui paraissent aujourd'hui ne plus agiter que les micros et les dictaphones des bureaux et des assemblées? Qui ne s'y serait laissé prendre? On pourrait compter sur les doigts d'une seule main les économistes et les politiques qui ont tenu pour quelque chose, depuis sept ou huit ans, les rivalités renaissantes, les forces centrifuges capables d'attenter sérieusement au pouvoir du monopole d'outre-Atlantique. Varga est du nombre; les précurseurs du neutralisme aussi. Mais ils ne furent pas entendus à temps. Il était plus simple de ne retenir du concept de surimpérialisme que son moment positif, c'est-à-dire sa transfiguration sous les espèces d'une puissance américaine in-contestée.

Pourtant, c'est le mouvement même de cette affirmation qui doit produire le moment négatif du concept, à savoir la contestation. Moment négatif qui n'est pas simple, mais qui se détermine au moins dans les trois directions indiquées plus haut : comme conflit à l'intérieur du système multi-impérialiste, comme conflit avec les États de structure socialiste, et comme conflit général des classes (c'est-à-dire, en ce qui concerne les U.S.A. sur ce dernier point, comme luttes de classes internes, mouvement ouvrier, etc...) Chacune de ces directions se manifeste plus ou moins dans des circonstances ou cas donnés, et la politique réelle consiste à savoir s'orienter dans ces circonstances et ces cas. On voit par là que l'affirmation unilatérale d'après laquelle les États-Unis ont une fois pour toutes assuré leur domination sur leur propre monde est

une affirmation non-dialectique, une abstraction vide : elle exprime une tendance certaine du monde capitaliste d'après guerre, mais n'en voit que la forme exaucée, et non la forme menacée. Et pourtant, montrer que l'affirmation de puissance américaine suscite elle-même son principe de contestation, ce n'est pas nier que cette affirmation existe, et qu'à bien des égards elle triomphe encore. Ce n'est pas nier qu'elle puisse même atteindre un zénith, un « point culminant de la victoire », un équilibre fragile entre tous, qui l'assure passagèrement d'une « coexistence pacifique » partout où elle provoque, entretient ou redoute les conflits : sur le front extérieur comme sur le front intérieur; avec ses adversaires des États soviétiques comme avec ses rivaux de l'Atlantique et du Pacifique, et avec ses millions de propres salariés.

Vu sous l'angle le plus général de l'histoire, la marche des U.S.A. vers l'hégémonie ne date pas d'aujourd'hui. Elle est constante depuis 1918. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle fut inscrite au calendrier du destin avec la nécessité du retour des planètes. Sa cause stratégique essentielle, si je puis dire, c'est l'incapacité où s'est trouvée la révolution en Europe occidentale, après la révolution d'Octobre, de lui faire pièce, et d'imprimer au monde un cours essentiellement nouveau. Par elle-même, la révolution d'Octobre, c'est-à-dire la naissance de l'État soviétique, ouvrait déjà ce cours nouveau. Mais elle ne faisait que l'ouvrir. On ne peut tenir pour négligeables les vicissitudes ultérieures de l'Europe, les hauts et les bas du mouvement ouvrier. Que la révolution allemande fût vaincue et trahie en 1919, en 1923 et en 1933, cela suffisait à changer beaucoup de choses; que le soulèvement ouvrier en France et en Belgique fût endigué en 1936 et qu'en Espagne il fût battu en 1938 après trois ans de guerre civile, cela signifiait plus encore, puisqu'en fin de compte la seconde guerre mondiale ne fut déclenchée que lorsqu'on crut de toute parts n'avoir plus à redouter qu'elle entraînât un effondrement du régime; ce qui se vérifia dans la plus grande partie de l'Europe, mais non partout. Les victimes et les détresses ne sont pas seules ici en cause; les sacrifices méritent de peser dans la balance, certes, et au plus près. Mais il y a plus grave encore, c'est quand l'évolution voit trancher l'alternative dans un sens défavorable, puisque les revers, s'ils peuvent être la source d'épreuves et de leçons qui ne seront pas perdues, commencent d'abord par engendrer une situation qui rend les nouveaux progrès difficiles. En somme, la *raison* de la

prédominance américaine croissante, c'est Hitler, c'est Franco; c'est-à-dire l'impuissance momentanée du conflit révolutionnaire à dominer les conséquences catastrophiques des contradictions capitalistes elles-mêmes. C'en est la raison au sens profond, en tant qu'elle implique la totalité des conflits dont nous parlions, parce qu'en dernier ressort, ce qui peut faire décisivement échec à cette domination, c'est une révolution sociale (d'aucuns diront une évolution), et non une guerre. La structure et la position de la société industrielle américaine, dans l'espace et dans le temps, l'immensité de ses ressources, la jeunesse et la nouveauté de ses masses humaines, assuraient un élément capital de cette domination, mais un élément seulement, et de plus un élément possible et non tout à fait nécessaire. Le surimpérialisme était possible dès 1918, mais il était aussi possible, et même probable, que la révolution européenne étendue rejetât sans délai cette possibilité au néant des limbes : ce qui n'eut pas lieu. Et si tout un secteur lui a échappé plus tard, en 1945, c'est plutôt comme un sous-produit d'une autre sorte de conflit, d'une guerre d'États dans laquelle l'Allemagne hitlérienne était le concurrent majeur, et l'U.R.S.S. l'alliée et le concurrent ou héritier présomptif.

Ces questions ont été longuement débattues dès 1917 et 1918, c'est-à-dire à une époque qui mettait à l'ordre du jour une « révolution mondiale ». Rien ne paraissait à ce moment plus imminent et plus improbable à la fois que la « domination unique », qu'une direction unilatérale du marché mondial; plus possible théoriquement, et moins probable pratiquement. Lénine ne manqua pas de mettre le doigt sur cette ambiguïté essentielle de la situation, dans plus d'un écrit dont la valeur apparaît aujourd'hui clairement, aujourd'hui que nous sommes replacés devant une situation différente à bien des égards, mais qui ne peut elle aussi être tranchée que dans les mêmes voies. En 1918, la révolution (et les guerres et les conflits internes) était plus probables que le sur-impérialisme. En 1952, elle l'est encore, mais sous une autre forme, parce que la révolution n'est pas survenue en Europe occidentale, mais dans l'Est et en Asie [1].

1. Lénine insiste sur le fait que la croyance en la nécessité d'un surimpérialisme a surtout pour conséquence un désarmement de l'esprit de lutte ouvrière. Voici sa pensée telle qu'il l'exprime dans la préface au livre de Boukharine sur « l'économie mondiale et l'impérialisme » (*Pravda*, 21 janvier 1927) : « Si l'on raisonne dans l'abstrait, théoriquement, on peut adopter la conclusion à laquelle est arrivé... Kautsky; savoir : que le temps

Les conséquences de la guerre de 1939-1945 ont montré de la façon la plus nette que si le surimpérialisme revenait à l'ordre du jour, c'était quand même sous des aspects originaux. L'U.R.S.S. était sortie victorieuse de l'épreuve où elle avait été associée aux Anglo-Saxons, mais sans que sa structure sociale en fût pour autant changée. Dans l'Europe occidentale et en Amérique, il n'en fut pas tout à fait de même, et les phénomènes majeurs qui y déterminèrent la suite des événements sont les suivants : la stabilisation des rapports de classe démocratico-capitalistes, et le déséquilibre des rapports de puissance entre États. L'Allemagne et le Japon étaient ruinés, mais non supprimés. L'Europe occidentale était épuisée, mais toujours vivante. Le sort de l'Amérique dépendait de la révolution dans ces pays : la stabilisation des rapports de classe, c'est-à-dire l'absence d'une révolution, y supposait presque automatiquement l'hégémonie de l'Amérique sur des États exsangues. En même temps, cette hégémonie préparait pour plus tard une renaissance des rivalités et des conflits propres au système, que nous avons maintenant sous les yeux.

Il résulte donc de cette période proche de l'histoire, que si l'hégémonie américaine s'est accentuée jusqu'à créer en puissance un véritable super-impérialisme, encore y est-elle parvenue pour

n'est pas très éloigné où une association mondiale de ces magnats du capital, constituant un trust unique, mettra fin aux rivalités et aux luttes des capitaux financiers particularisés dans les États en créant un capital financier unifié sur le plan international. Cette conclusion, cependant, est tout aussi arbitraire, simpliste et fausse que celle, fort analogue, à laquelle étaient arrivé nos « strouvistes » et « économistes » à la fin du dernier siècle... » En effet, ceux-ci « renonçaient à la lutte politique » et « niaient la probabilité de grands bouleversements politiques, etc... », sous prétexte qu'il était possible que le capitalisme, après avoir unifié les marchés nationaux, unifie le marché mondial. Et Lénine résume : « Peut-on, cependant, contester qu'une nouvelle phase du capitalisme, après l'impérialisme, savoir : une phase de surimpérialisme, soit, dans l'abstrait, « concevable »? Non. On peut théoriquement imaginer une phase de ce genre. Mais, en pratique, si l'on s'en tenait à cette conception, on serait un opportuniste qui prétend ignorer les plus graves problèmes de l'actualité pour rêver à des problèmes moins graves, qui se poseraient dans l'avenir... Il est hors de doute que l'évolution tend à la constitution d'un trust unique, mondial, englobant toutes les entreprises sans exception et tous les États sans exception. Mais l'évolution s'accomplit en de telles circonstances à un rythme tel, à travers de tels antagonismes, conflits et bouleversements — non pas seulement économiques, mais politiques, nationaux, etc... — *qu'avant d'en arriver* à la création d'un unique trust mondial, avant la fusion « surimpérialiste » universelle des capitaux financiers nationaux, l'impérialisme devra fatalement crever, et le capitalisme se transformera en son contraire. »

un moment selon des voies à la fois classiques et originales. D'un côté, celui-ci s'est élevé sur l'absence de révolution en Europe occidentale, et de l'autre, il s'est affirmé sur des concurrents effondrés. De sorte que, même sous un aspect éminemment instable, le super-impérialisme n'est devenu pour un moment réel que comme un survivant isolé plutôt que comme une association de partenaires plus ou moins égaux. A ce point de vue, la prééminence américaine récente n'apparaît alors nullement comme l'inéluctable victoire d'un système organique, tel que celui qui triompha à l'époque d'expansion du capitalisme, mais plutôt comme l'excroissance énorme, la partie encore florissante et surmenée d'un organisme dont toutes les autres parties semblent un moment vouées à la gangrène et à la perte. Autrement dit, nous n'avons pas à faire en effet à la constitution d'un surimpérialisme comme celui dont on pouvait tirer par analogie la figure de celle des trusts économiques qui associent souvent des égaux (bien qu'ils fassent aussi disparaître de petits concurrents affaiblis en précipitant leur ruine); nous ne sommes pas placés devant un processus de concentration « normal » sur un seul marché unifié, nous ne voyons pas l'image d'un capitalisme sans crises se substituer totalement à celle d'un capitalisme de libre concurrence d'ailleurs déjà depuis longtemps amendé par la domination interne de monopoles; nous ne voyons donc pas la réalité coïncider en quelque sorte avec ce concept abstrait du surimpérialisme; nous voyons plutôt un État émerger, diriger et dominer parce qu'il est le seul à tenir encore debout, parce que les conditions de la seconde guerre mondiale l'ont fait détenteur du plus grand appareil productif du monde, et de la plus grande partie de l'or, et parce que les États qui auraient pu rester ses concurrents immédiats dans l'ordre du système capitaliste sont passés à un régime où ils sont moins de vrais concurrents que des héritiers et des successeurs. La prééminence des États-Unis se manifestait ainsi dans le cadre d'une crise générale et non d'un progrès général. Son ascension n'est donc pas comparable à celle de l'Angleterre, de Cromwell à Victoria. Son monopole risquait fort d'être un jour, et même un jour proche, sérieusement contesté. Churchill ne s'est pas privé de faire retentir cet avertissement aux oreilles de Roosevelt lui-même, c'est-à-dire déjà pendant la guerre, au moment où la Couronne était obligée par une situation tragique de vendre les îles Bahamas contre une centaine de torpilleurs, et où la résistance victorieuse de la R.A.F. aux escadres de la Luftwaffe

faisait pourtant pressentir le jour où l'Angleterre retrouverait la force de se faire écouter de Washington. Ce qui advient.

Pourtant, passagère, bâtarde ou forcée, la prédominance américaine a été un fait réel, la réalité essentielle des huit à dix dernières années sur les deux rives de l'Atlantique. Il serait vain de le nier ou de l'ignorer. C'est encore aujourd'hui un fait, et c'est même la permanence de ce fait qui engendre les phénomènes contraires.

Il faut ici se retourner un moment vers ceux qui diront : « Soit, il faut admettre que par une nécessité, dont peu nous importe la source, l'Amérique dut se faire le pourvoyeur, l'animateur et le contrôleur presque unique du système; soit encore, qu'elle fut contrainte à user de pression et de force pour assurer ce rôle; soit aussi, que ce rôle lui a donné des exigences et suscité des appétits débordants. Mais enfin, reconnaître aujourd'hui que les États mêmes qu'elle nourrissait renversent son biberon, que le convalescent injurie son médecin parce que celui-ci a profité pour lui soutirer quelque honoraire exagéré, n'est-ce pas aussi admettre qu'une certaine forme de concurrence a toujours été souhaitée par les États-Unis, qu'elle a ressuscité un monde parce qu'elle ne croit pas ce monde viable en dehors de la concurrence (même « imparfaite » comme disent les économistes)? En somme, reconnaître la renaissance des contradictions entre États capitalistes, et même admettre que ces contradictions peuvent redevenir plus puissantes que celles qui les opposent aux États socialistes, n'est-ce pas du même coup justifier les tentatives contraires, et pousser le monde à souhaiter ces limitations mutuelles de souveraineté, ces concessions dans l'ordre économique (comme celles qui président au pool charbon-acier) qui peuvent nous mettre sur la voie d'ententes mondiales, non plus à sens unique, sous la pression d'urgences comme pendant la guerre, mais organiques, raisonnées et consenties, comme elles tentent de voir le jour au Conseil de l'Europe, à l'O.N.U. ou ailleurs? Ne faudrait-il pas chercher, après l'expérience d'une dictature de détresse, celle d'une forte unité pour la prospérité? Et dans cette recherche, les États-Unis ne peuvent-ils pas agir souvent comme des arbitres? N'avons-nous donc à nous proposer, comme dilemme, que la dépendance ou la catastrophe, la soumission ou la guerre? »

C'est en effet ce dilemme qu'il faut alors examiner. Les conflits nationaux, dans leur logique extrême, n'ont que deux fins : la

soumission, maugréante et détestée ou non, et la guerre, c'est-à-dire la tentative d'assurer à nouveau une indépendance et une prééminence en péril. Mais ce ne sont que des fins extrêmes. Entre les deux, il y a toute la marge des situations concrètes, plus ou moins durables, qui font que tel ou tel État national peut rester longtemps à l'écart des conflits (Suisse, Hollande, Suède, Espagne, etc...), que d'autres peuvent s'accommoder longtemps de la sujétion masquée (Portugal, Grèce, etc...), que d'autres peuvent louvoyer dans les courants contraires, nageant d'une alliance à l'autre, évitant un conflit pour tomber dans une guerre, ou jetés par les épaules en plein charnier grâce au calcul ou à la trahison. On peut vivre soumis aussi bien que révolté, l'exemple le prouve. De plus, la soumission n'est pas exclusive d'une domination sur plus petit que soi. L'un, qui fera mine de prendre le couteau pour défendre sa mainmise sur autrui, comme M. Auriol à Mondragon, baisera sans redire une main plus haute si elle lui garantit cette possession. On peut en découdre avec un concurrent : encore faut-il que l'enjeu soit à proportion. Ni Londres, ni Paris, ni Moscou n'en vinrent au fait pour M. Schuschnigg ou pour les Sudètes ; les deux premiers ne se décidèrent que pour Dantzig. L'Amérique, pour sa part, dut attendre Pearl Harbor. Une infinité de combinaisons sont ainsi possibles, se font et se défont, surgissent sans toujours être viables. Faire la guerre aux États-Unis (puisqu'il n'est pas question de la faire à l'U.R.S.S.), l'idée peut paraître saugrenue. Mais songez à la portée de quelque attentat en France : une étincelle suffit souvent, si la poudre est bien sèche.

Cependant, la poudre n'est pas toujours sèche, et il n'y a pas toujours suffisamment de poudre. Autrement dit, pour que des rivalités entre États démocratico-capitalistes, ou même fascistes comme l'étaient l'Allemagne d'Hitler et l'Italie de Mussolini, n'aient plus d'autre issue que la guerre, il faut un concours de circonstances d'autant plus exceptionnel que s'étend le cercle des puissances susceptibles d'entrer solidairement en collision, et il faut que celles-ci disposent, dans des proportions au moins comparables, des armements, des matériaux stratégiques et des soumissions intérieures indispensables. Ce sont d'ailleurs là des conditions qui sont valables pour d'autres types de conflit ; mais elles suffisent ici à indiquer que le nombre de combinaisons rivales possibles dans le monde capitaliste d'aujourd'hui est très faible. A telle enseigne que pour le moment il est difficile d'envisager une ligne

de conflit pouvant éventuellement conduire à la guerre, qui ne croise en quelque point d'autres lignes qui lui seraient étrangères parce qu'elles passeraient par des systèmes d'intérêts non-capitalistes (comme cela s'est déjà produit en 1941-1945 lorsque l'U.R.S.S. s'est vu alliée aux États-Unis et à la Grande-Bretagne). Les deux seuls foyers d'un conflit d'envergure avec les États-Unis ne peuvent être que la Grande-Bretagne et le Japon; ce sont les nations qui pourraient évoluer dans ce conflit avec le maximum d'indépendance. L'Allemagne, qui constitue une menace à l'échelle européenne, n'en est pas une à l'échelle mondiale; de ce point de vue, deux échecs mémorables ont définitivement scellé son sort. Et pour qu'elle devienne une menace européenne effective, il faudrait que l'Allemagne fût non seulement réunie, mais aussi jumelée à un autre partenaire. Celui qui veut contester la puissance américaine en poussant jusqu'aux extrémités d'une guerre devrait être au moins capable de lui disputer une prédominance stratégique sur mer et dans les airs, sinon initiale, du moins prévisible à terme; sinon offensive à l'origine, du moins défensive, c'est là un axiome qui borne assez les possibilités de ce genre. Mais les frottements et les conflits subordonnés peuvent bien en fournir des ersatz et des relais; il suffit de faire un bilan des points de friction dans la coalition atlantique pour voir qu'ils sont nombreux, vexants et durables. Toute une série de « stratégies triangulaires » secondaires en découlent, que MM. Eden, Schuman, Adenauer, etc. essaient d'exploiter pour leur propre compte, et l'on en est encore ici aux négociations, aux prétentions et aux esquives, aux arbitrages pénibles comme ceux auxquels donnent lieu le statut international du Maroc, le commandement naval en Méditerranée ou les élections en Sarre. Autrement dit, l'alternative que met au premier plan l'impossibilité présente d'envisager entre partenaires des recours aux armes (alors qu'au contraire ceux-ci s'efforcent avec un succès indéniable de cimenter des alliances à diverses fins, et que, comme nous l'avons déjà dit, la guerre de Corée est toujours là pour prouver que cette association est encore militairement réelle contre un autre genre d'adversaire), c'est la volonté d'indépendance, la manifestation des droits autonomes du partenaire. Entre la soumission et la guerre, l'opinion publique aperçoit autre chose : l'indépendance, la neutralité conditionnelle, le sursaut national, tout un ensemble de situations qui se prolongent dans ce qu'on appelle, lorsqu'il s'agit des confrontations

avec « l'autre monde » c'est-à-dire avec l'U.R.S.S. et ce que Staline nommait le « nouveau marché mondial » (soviétique) : co-existence, apaisement, détente.

(A suivre.)

Annexe.

NEUTRALITÉ ET DIPLOMATIE « TRIANGULAIRE. »

L'opinion courante est la suivante : entre les « deux blocs », c'est-à-dire entre l'U.R.S.S. et les U.S.A., ou entre système socialiste et système capitaliste, aucune « troisième force », par conséquent aucune « neutralité » n'est possible. Tel est le schéma qui prédomine pour le moment. Cependant, une autre perspective est possible, si l'on renverse l'ordre des facteurs : si le système capitaliste était scindé en deux groupes antagonistes — et l'aggravation de la crise économique peut produire cette situation — alors c'est l'U.R.S.S. qui pourrait jouer le rôle de troisième force, force de paix, d'équilibre peut-être, en tout cas de réserve. Telle était la position du gouvernement de l'U.R.S.S. entre 1935 et 1941. Staline avait finalement déclaré que l'U.R.S.S. « ne tirerait les marrons du feu pour personne », ni pour l'Allemagne nazie et l'axe Berlin-Rome-Tokio, ni pour le bloc franco-anglo-saxon. C'était la diplomatie « triangulaire », seule capable, à l'époque, d'assurer la *neutralité* de l'U.R.S.S., d'éviter à l'U.R.S.S. d'être entraînée dans une guerre qui découlait avant tout des contradictions propres à la crise du système général du capitalisme.

Une telle position n'a-t-elle plus de sens aujourd'hui? Ne peut-elle pas en acquérir un dans la période à venir?

Il faut d'abord se rappeler que vers 1946-1947 la question fut discutée dans les cercles dirigeants de l'U.R.S.S. On en trouve un écho dans l'étude publiée, certainement avec l'accord sinon à l'invitation du Kremlin, par l'économiste E. Varga dans la grande revue américaine *Foreign affairs*, en juillet 1947, sous le titre « Rivalité et association anglo-américaine ». L'article de Varga avait été écrit spécialement pour ce périodique qui le publia avec le sous-titre : « une opinion marxiste »; c'est d'ailleurs dans le même numéro que parut l'article attribué à M. Kennan qui précisait les conditions d'une politique de *containment*. Cette coïncidence montrait que « l'opinion marxiste » de E. Varga faisait long feu à Washington, bien qu'elle eût pu retenir l'attention du gouvernement travailliste britannique.

Dans cet article, E. Varga fait un long historique de la croissance de la puissance économique américaine à la fin du XIXe siècle, qui signifia la fin du monopole industriel de l'Angleterre. Il décrit en détail la guerre des débouchés et des tarifs douaniers, et énumère tous les facteurs de décadence de la Grande-Bretagne, qui tendent à faire de celle-ci le rival affaibli des États-Unis : déclin de la productivité, endettement extérieur, déficit de la balance des paiements, préférence impériale battue en brèche, etc... Varga consacre la presque totalité de son article à mettre en lumière la rivalité anglo-américaine croissante qui découle de cet état de choses, en soulignant son caractère économique et son approfondissement inévitable. « Les U.S.A., écrit Varga, sont aujourd'hui pour l'économie capitaliste dans la position ou se trouvait l'Angleterre au XIXe siècle. » Cette affirmation fait ressortir l'inévitable rivalité qui découle de cette prééminence, avec cette différence toutefois : l'hégémonie britannique, sur le dos de la France, de la Russie, et plus tard de l'Allemagne, fut acquise dans une période d'épanouissement mondial du système de la libre concurrence, tandis que l'hégémonie américaine s'installe à une époque de rétrécissement et de rupture du marché capitaliste mondial, et alors que le développement de l'U.R.S.S., puis de l'Est européen, et finalement de la Chine, ont soustrait une partie essentielle de la planète à l'action directe du capitalisme privé.

Varga note en même temps la nature du lien qui subsiste malgré tout, par-dessus les rivalités économiques : c'est la volonté de maintenir « le système de société existant hors de l'U.R.S.S. », c'est-à-dire le système capitaliste, et par conséquent ne caractérise pas expressément les liens qui peuvent exister entre les U.S.A. et la Grande-Bretagne.

Les conclusions politiques de Varga doivent retenir l'attention, car ce qu'il propose, c'est de passer de l'amitié avec Roosevelt à l'amitié avec le gouvernement travailliste, en somme d'esquisser une nouvelle phase de la « diplomatie triangulaire » dont nous parlions. Varga déclare que depuis la fin de la guerre la suprématie économique américaine se traduit par un renforcement de la politique réactionnaire, qui avait été atténuée par Roosevelt : « Roosevelt avait compris qu'il était de l'intérêt de la bourgeoisie américaine elle-même d'arrondir les angles de la lutte de classes entre bourgeoisie et prolétariat par des concessions temporaires qui ne mettaient pas en péril le système existant ». En Angleterre, la

situation est différente, car au contraire le retrait de Churchill et des conservateurs a donné une chance aux Labouristes : « Le gouvernement travailliste a un programme de nationalisations et de transition pacifique vers le socialisme, et la bourgeoisie anglaise se montre habile à éviter la lutte à mort avec la classe ouvrière. » Conclusion ambiguë mais qui laisse la porte ouverte à une sorte de « neutralité » envers l'Angleterre travailliste inévitablement engagée dans une lutte défensive envers l'impérialisme américain.

On sait quels événements ont mis fin à cette tentative : politique de Bevin dans les Balkans et au Moyen Orient, crise des démocraties populaires qui ruina la tentative de constituer un « pont » avec les travaillistes anglais, pression américaine sur l'Angleterre, jeu de la France débarrassée du « tripartisme » contre l'Angleterre, unification du monde capitaliste sous l'égide du plan Marshall et de ses annexes. Tous ces événements, loin d'approfondir la rivalité anglo-américaine, ont tendu à l'atténuer, sans toutefois la faire disparaître.

On peut cependant se demander si l'approfondissement de la crise économique, bien qu'encore lent, ne va pas remettre au premier plan la rivalité soulignée par Varga, et si l'U.R.S.S. ne pourra pas s'en trouver la première bénéficiaire. L'attitude de la gauche travailliste pourrait prendre, dans cette perspective, une importance nouvelle. Encore faudrait-il ne pas jeter tactiquement « dans le même sac » tous les États Bourgeois, et se rappeler que les antagonismes qui existent entre eux font aussi partie de la réalité politique. Oublier cela, c'est aiguiser un antagonisme bipartite qui ne peut avoir, à plus ou moins longue échéance, qu'une issue militaire d'où les chances du socialisme sortiraient appauvries pour plus d'une génération.

(26 Mai 1950.) Pierre NAVILLE.

Petter Moen.

JOURNAL D'UN DÉTENU

Introduction

Ce journal fut rédigé par Petter Moen dans la prison de la Gestapo, 19, Moellerstrasse à Oslo, du 10 février au 4 septembre 1944. Le 6 septembre, Moen fut embarqué avec 400 détenus à destination de l'Allemagne sur le *Westfalen.* Le vaisseau échoua sur une mine dans le Skagerrak dans la nuit du 7 au 8 septembre et Moen mourut avec 394 de ses camarades.

Moen dirigeait la presse clandestine de la Résistance norvégienne, lorsqu'il fut arrêté et incarcéré. Il traçait ses notes à l'aide d'un petit clou pris dans le volet de sa cellule, sur des feuilles de papier hygiénique grisâtre. Il écrivait généralement en majuscules. Puis il roulait 5 feuilles ensemble et les entourait d'une sixième feuille protectrice, qu'il numérotait et marquait soigneusement. Pour finir, il faisait passer les rouleaux par les grillages d'une bouche d'aération, sans savoir où les feuilles tombaient. Il n'eut évidemment jamais la possibilité de corriger, ni d'enjoliver une seule de ses notes.

Moen avait dit son secret, dans la nuit du 7 au 8 septembre, à l'un de ses camarades du *Westfalen.* Or celui-ci fut au nombre des cinq rescapés... Après la libération de la Norvège, il put, au cours d'un interrogatoire, révéler ce que Moen lui avait confié. Les recherches de la police aboutirent à la découverte du « journal » sous le plancher de la cellule. Il était complet et intact, à l'exception de quelques dégâts causés par l'humidité.

7e jour de détention au 19, Moellerstrasse.

Jeudi 10 février.

Aujourd'hui, deux interrogatoires. On m'a fouetté. J'ai trahi Vic...[1]. Je me sens faible, méprisable. La souffrance me terrorise. Mais je ne crains pas la mort.

Ce soir, la pensée de Bella m'obsède. Que de mal lui ai-je fait! J'en pleure. Si je survis, il faut que j'aie d'elle un enfant.

8e jour... *Vendredi 11 février.*

Je suis inquiet. Rebuffades des gardiens qui m'ont trouvé étendu par terre.

Bella, tu habites constamment ma pensée. L'ennemi espère que l'isolement de la cellule tuera l'esprit, mais l'esprit se féconde lui-même et subsiste. La chair cependant... Oh!

Le soir du même jour.

De nouveau, l'angoisse. La V. T.[2] me hante. J'ai essayé de prier. Angoisse devant le problème de la responsabilité. Je sens que beaucoup de personnes pensent à moi ce soir. Bella, bien aimée, bonne nuit.

9e jour.

Toujours la peur. Il faut que je la domine. L'épreuve est dure.

10e jour, le soir.

... Je vais, ce soir, prier le Dieu de ma mère afin qu'il éloigne de moi cette épreuve.

Chère Bella... bonne nuit. Si je reste en vie, je me vouerai à toi. Pour l'amour de ma mère, pardonne-moi cette grande faiblesse! Tout s'arrangera peut-être encore. Oh! Si seulement c'était possible.

Mon Dieu, quel remords d'avoir trahi Victor et Eric! Jamais je ne me le pardonnerai, et pourtant, sous la torture, je sais que je recommencerais.

Cela, c'est l'enfer.

Les gardiens se moquent de mes mouvements lents, hésitants Le commandement exige qu'on « marche droit ». Intérieurement,

1. Le papier est déchiré, le reste du mot manque.

2. V. T. Abréviation pour Victoria-Terrasse, siège de la Gestapo.

la peur me guette sans cesse. Seigneur! Aide-moi! Je me mets à genoux et je prie...

12e JOUR AU SOIR.

..... Outre les condamnations individuelles et la mort sans jugement, j'appréhende les exécutions en masse. Nous sommes des témoins dangereux. Qu'une puissance suprême veuille nous assister. J'ai prié à genoux le Dieu de mon père et de ma mère pour ma vie et pour celle de mes camarades. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer longuement. Le courage me manque, je n'ai rien d'un héros... Je sombre dans le désespoir. La vanité, l'appât du gain, m'ont fait accepter un poste que je n'étais pas en mesure d'occuper; et j'ai plongé beaucoup de personnes dans la misère. C'est épouvantable! Bonne nuit, Bella, il faut que tu me pardonnes.

15e JOUR. *Vendredi 18 février.*

Si ma santé résiste, la cellule individuelle, avec toutes les punitions supplémentaires qu'elle comporte, ne parviendra pas à me briser moralement. Le gardien vient de m'offrir un journal. Je lui ai fait remarquer que la lecture m'était interdite. Une faute du gardien peut me coûter mon déjeuner, je préfère être privé d'un journal nazi.

16e JOUR.

L'évasion, la liberté hantent mon sommeil. Le jour je lutte contre ces rêves, mais la nuit ils apparaissent avec leurs tentations et leurs déceptions. Il est évident que les chances de fuite sont nulles, et je ne cesse de me préparer à la souffrance et à la mort. Souvent la peur me tenaille. Depuis que les supplices de la V.T. ont eu raison de mon silence, je porte en moi une sanglante blessure. Le supplice est plus immoral que l'assassinat.

Mon repentir vient trop tard. Que Dieu et mes camarades me pardonnent. Je souhaiterais qu'on fusille l'un de nous pour tous les autres et que je sois celui-là.

Encore quelques mots avant la chute du jour. « Ma soif de Dieu » est-elle sincère? Elle est peut-être un « argumentum ad hoc », un résultat de la détention. On a prétendu que la foi en Dieu était issue de la peur, peur des éléments, peur de la mort. S'il en est ainsi, me voici sur le bon chemin, qui me conduira peut-être à Dieu par la souffrance, l'angoisse et la prière. Ai-je donc réalisé un tour de force? Je ne puis encore répondre à cette question. Je sais

seulement que la souffrance, l'angoisse sont d'atroces réalités, et qu'à l'heure de la souffrance et de l'angoisse je crie : Dieu, aide-moi! Ce cri me soulage. Il calme la peur et parfois l'éloigne de moi. Dieu me viendrait-il donc en aide? Je voudrais éviter de me duper moi-même, mais il m'est impossible de contester l'expérience vécue. Cependant on peut l'interpréter de différentes manières. Je cherche intérieurement ma voie. Si seulement j'avais une Bible! Si j'avais les *Pensées* de Pascal! Ici, dans la prison nazie, ni Bible, ni *Pensées*, rien, sinon des cris.

. . . .

19e JOUR. *Mardi 22 février.*

Comme chaque matin, je m'éveille, les lèvres sèches, et je ne parviens pas à fixer mes pensées. En imaginant tout ce qui peut se passer à la V. T., un homme sensible risque la folie. Il perd sa foi en... Non, je ne veux pas écrire cela. Je suis trop faible, voilà tout. Martinsen, âgé de 58 ans, disait « Non, vous pouvez me battre à mort, je ne dirai plus rien. » « Nous te réduirons par la torture », ont-ils répondu. Ma situation actuelle ne peut qu'aboutir à une crise. Toutes les forces humaines se rassemblent en moi pour l'accomplissement d'un seul devoir : durer. Dans mon désespoir, j'adresse ma prière au Dieu de mes parents. Mon père, ma mère et bien d'autres m'ont souvent répété : « Prie Dieu et tu apprendras la vérité par sa parole. » Cela me trouble beaucoup. J'obéis à la voix de mère. — Toi, dehors, tais-toi!

21e JOUR.

Je présume que je passerai à la V. T. ce matin. Terrible inquiétude. J'ai peur des tortures. Je demande à Dieu de m'aider, il est maintenant mon seul soutien.

« Tonnerre » a organisé une perquisition! Il n'a trouvé ni mon journal, que j'avais accroché entre les feuilles de papier hygiénique, ni ma plume — un petit clou planté dans les volets. Mon « jeu d'échecs » se trouvait dans la chaussette sur le porte-manteau, directement sous son nez. Perquisition dans une cellule de prison toute nue, — voilà bien la Gestapo.... . . . .

. . . .

23e JOUR. *Samedi 26 février.*

Trois jours de suite, j'ai subi des interrogatoires à longueur de journée.

26e JOUR. *Mardi 29 février.*

Cinq jours de suite et du matin au soir, j'ai subi des interrogatoires à la V. T. Je pourrais écrire toute une dissertation sur ce sujet, mais je n'en ai pas la force.

27e JOUR. *Mercredi 1er mars.*

Les interrogatoires sont de véritables séances de terreur. Sans arrêt on vous menace de la torture. Si vous refusez de répondre, si vous êtes pris en flagrant délit de mensonge, — si simplement ces brutes imaginent que vous leur « cachez quelque chose », — la torture entre en jeu. C'est ce qu'on nomme « le secret de la Gestapo ». Le travail d'enquête, l'audition des témoins sont supprimés. C'est vous qui fournissez la preuve de votre culpabilité. Les complices sont découverts grâce au même procédé. — Je répugne à en livrer les détails. Tout le chapitre des méthodes de la Gestapo provoque en moi une affreuse nausée.

Vue sur ce fond sinistre, la solitude de la cellule m'apparaît comme un refuge souhaité. Hier soir, j'invoquais Dieu en versant des larmes. La lumière de la foi ne brille pas pour moi, mais je prie afin de l'obtenir. Jamais je ne m'étais soucié de la Bible, et maintenant je me priverais de manger pour me la procurer.

Qu'il est tentant d'imaginer les voluptés de la chair! Je veux m'en écarter. Quel étrange chaos en moi! Peur et volupté. Ont-elles une même racine? Je n'ai pas encore cherché à sonder ce grave problème : la recherche de Dieu par désir de rédemption. Je suis dans un bizarre état de dispersion.

D'un côté de ma cellule, je peux communiquer avec mes voisins en cognant au mur. Aujourd'hui, des coups frappés sur la paroi m'apprennent qu'ils ont des journaux. Les nouvelles sont bonnes, paraît-il... Quelque chose se passe en moi. Serais-je sur la voie de la conversion? Je l'espère au tréfonds de moi-même.

29e JOUR. *Vendredi 3 mars.*

Affreuse inquiétude aujourd'hui. Cette nuit, j'ai subi un interrogatoire, mais ce n'était pas à la V. T. Quoique endormi, je pensais, je parlais, je répondais à des questions serrées. Avec une logique parfaite, l'esprit violemment tendu, je me défendais contre une fausse accusation, celle d'avoir organisé des actes de sabotage.

. . . .

Aujourd'hui on m'a donné à manger abondamment... double

ration à midi, deux bouillies supplémentaires dans l'après-midi. Je suis rassasié.

Si pesante que soit ma détention, voici les pensées qui se sont précisées en moi. « A quoi bon la liberté, si rien n'est changé dans le monde ? » J'ai mal vécu autrefois, j'étais insatisfait. La lutte solitaire en cellule n'est-elle pas préférable? Sentiment étrange. « Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta. » N'est-ce pas là une parabole de Jésus?

Mon esprit travaille beaucoup. Des problèmes de mathématiques peuvent m'occuper des heures durant. Je ne suis presque jamais inactif. Mais un problème efface tous les autres : trouver le chemin de la rédemption. Suis-je sur cette voie, — ou bien me tromperais-je moi-même?

30e JOUR. *Samedi 4 mars.*

La « tyrannie nazie » est une réalité pour nous, « criminels » politiques. Nous savons ce qu'elle signifie, et c'est pourquoi nous sommes prêts à faire de grands sacrifices pour la combattre. Il n'existe pas de mot capable d'exprimer mon sentiment vis-à-vis des supplices collectifs qu'on nous fait subir ici, en ville et à la V. T. Ils m'enlèvent toute foi : comment Dieu peut-il permettre semblable chose? La pensée se fige devant un tel problème. Il se peut que la souffrance conduise quelques rares êtres à la méditation, mais que devient la grande masse des autres? En un instant, à la V. T., on est poussé au désespoir et au reniement. Deux des bourreaux de la V. T. sont venus aujourd'hui. J'avais omis un détail. « Vous allez sûrement nous raconter ça, Moen, — nous n'avons pas l'intention de venir tous les jours ici. » A quoi bon nier! C'est d'autant plus vain que quatre autres détenus partagent mon secret.

. . . .

La surveillance aurait-elle été renforcée? Aujourd'hui, en plus du contrôle ordinaire, j'ai été espionné deux fois par le judas. Les gardiens (des Norvégiens) ne m'ont pas dit bonjour, et je n'ai pu obtenir de ration supplémentaire ni ce matin, ni à midi. Sans doute veut-on me punir de ma dissimulation — sur ordre de la V. T.

Quand les souvenirs, les images d'autrefois m'assaillent, la tristesse me ronge durant des heures, et j'ai peine à retenir mes

larmes. La détention cellulaire, si l'on vous prive totalement d'occupation, de distraction, de contact humain, est une vengeance diabolique. Je crois que tous ceux de la *London Nytt* subissent le même sort. Chaque jour je pense à eux. Vu Reidar. Mon Dieu! Comme son visage s'était amenuisé. J'ai eu grand peine à le reconnaître. Tout cela, il faut le supporter. S'il n'y avait pas la V.T., on ne relèverait aucune plainte dans le *Journal du prisonnier* No 5842. Aucun humain ne devrait subir les tortures et les interrogatoires du troisième degré sous le règne de Haakon VII — même nos pires bourreaux.

Faut-il que nous supportions tous les cinq d'être frappés, et si oui, combien de temps encore? Je suis anéanti par cette incertitude qui paraît devoir durer.

Le baromètre de mon âme est à la tempête depuis un mois maintenant et la crise se poursuit. Il faut que je parvienne à éclaircir certaines questions qui sont d'une importance décisive pour ma vie future.

32e JOUR. *Lundi 6 mars.*

Je ne puis m'empêcher de me sonder sans cesse : suis-je capable d'avoir la foi ? Je parle de la foi en l'enseignement de l'Église, celle de mon père et de ma mère, selon laquelle le Christ est le fils de Dieu, mort pour nous. Celui qui croit en lui participera à la vie éternelle. Si j'étais libre, je sais que je répondrais : non, je ne le puis pas, c'est contraire à mon expérience. Maintenant, mon « non » jaillit moins spontané. J'ai fait une expérience nouvelle : le désespoir extrême me pousse à crier : Seigneur, mon Dieu, aide-moi! Jésus, sauve-moi!

Le conflit est affreux. Je ne veux pas me leurrer moi-même, je ne veux pas croire parce que cela m'est commode. On ne peut faire grief à la foi d'être issue de la peur, mais au moins doit-elle y prendre naissance avec la force d'une conviction . . . . .

34e JOUR.

Hier, j'ai occupé l'essentiel de ma journée à jouer aux échecs avec la cellule D 1. C'est une distraction dont on ne tire pas grand profit. . . . .

37e JOUR. *Samedi 11 mars.*

Voici comment je vois la chose : la douleur et l'angoisse mettent à nu des couches de mon âme qui sont d'ordinaire recouvertes ou

refoulées par des forces intellectuelles et morales. Lorsque le danger s'éloigne, ces puissances reprennent les rênes qui leur ont échappé au moment où toutes les ressources de l'âme devaient être mobilisées. Les instincts de conservation les plus profonds ne savent différencier la logique, l'empirisme et la causalité . . . .
. . . .

38e JOUR. *Dimanche après-midi.*

J'ai été interrompu par le gardien. Il s'est montré si effronté que j'ai pleuré de colère. Je l'ai traité de satané chien de policier — sans qu'il m'entende naturellement... « Sale gueule de nazi... tu oses malmener un homme qui t'est incomparablement supérieur! » C'est bien moi qui à d'autres moments parle de sanctification. Malgré cet éclatant contraste, mes aspirations et la réalité ne me paraissent pas inconciliables. Certains se demanderont comment un être doué de logique peut prier Dieu sans croire en lui. Peut-être n'est-ce là que le témoignage d'un besoin très violent, peut-être la foi est-elle déjà présente dans une certaine mesure. La vérité définitive au sujet de l'irrationnel n'a pas été trouvée, donc j'ai le droit de prier.

39e JOUR. *Lundi 13 mars.*

Mauvaise date, tout vient le confirmer. Je suis particulièrement prostré aujourd'hui. Les vexations que je subis accentuent ma crise. Ma surveillance est rigoureuse. Tout m'est défendu... espionner un homme isolé dans une chambre nue, dans le seul but de lui chercher chicane, quel nom peut-on donner à cela? Sincèrement, je n'étais pas ennemi du peuple allemand, lorsqu'on m'a amené ici, mais je le deviens. . . . .

40e JOUR. *Mardi 14 mars.*

J'imagine mes amis disant de moi : « Aurait-il perdu tout courage? » Peut-être. Lorsqu'on passe une nuit entière dans une cave glacée de la V. T., le front baigné d'une sueur d'angoisse, le dos écorché par les nœuds de leurs cordes, grosses comme le poing, et par leurs fouets en caoutchouc; lorsqu'on a le corps et les vêtements barbouillés de son propre sang et par la boue de leurs bottes qui vous labourent de coups, on se montre faible. J'ai vécu cela, et mes genoux ont fléchi à tel point que j'ai été obligé de me plier et de prier : « Seigneur, délivre-moi, je meurs! » J'ai été affreusement proche du suicide. Il suffisait que je me coupe une

veine avec un débris d'ampoule électrique. J'étais seul... Non, je n'étais pas seul. Le Dieu invisible a retenu ma main.

41e JOUR. *Mercredi 15 mars.*

. . . .

La lutte pour la cause du front national norvégien a conduit ici 300 d'entre nous. Je ne regrette rien de ce que j'ai pu faire ou écrire. Mais je déplore de n'avoir pu accomplir davantage. Il faut qu'il y ait des prisonniers dans les geôles nazies... Je gémis sous le joug, mais je ne regrette rien. Mon voisin de cellule, lui, est enfermé là depuis vingt mois.

Je suis au quatrième étage. Le sous-sol grouille de monde. La pénombre y règne. Pas de lumière électrique en dehors des heures de couvre-feu. C'est là que sont les cellules pénitentiaires : on y est traité encore plus sévèrement. Les grabats sont pires. Jamais d'air pur, même pour un instant. Et il y a la V. T. Oui, toutes ces épreuves sont dures, mais elles ne nous briseront pas.

Je voudrais ajouter quelques mots ce soir, — pour me consoler un peu. La solitude m'ôte toute force de penser, la pensée a besoin d'une excitation extérieure. Je me suis efforcé pendant plusieurs jours de résoudre un problème de calcul intégral. Je n'ai pu découvrir dans mon travail la moindre erreur. Et cependant la preuve par les dérivées ne vérifie pas mon calcul. J'ai été épouvanté, ce matin, lorsqu'une nouvelle tentative m'a amené au même résultat... Je recommencerai dix fois s'il le faut, mais je ne renoncerai pas.

43e JOUR. *Vendredi 17 mars.*

Certains gardiens sont odieux. Aujourd'hui, l'un d'eux m'a espionné deux fois par le judas, sans parvenir à deviner ce que j'étais en train de faire. La troisième fois, il a tiré le verrou avec fracas et a fait irruption, écumant de rage, en criant des mots que je n'arrivais pas à comprendre. Au comble de la fureur, il s'est mis à hurler de plus belle et j'ai enfin saisi le mot « lit ». « Lisse! » à différentes reprises. Il fallait que le lit soit lisse. Voilà donc ce qui avait excité sa colère . . . .

. . . .

J'ai été un jour enfermé dans la cave de la V.T. par un petit bonhomme qui, avant de verrouiller la porte, m'a dit : « Pas un mot! Sinon je t'assomme! » Tuer un homme équivaut à peu près à tuer une mouche. Il est évident que de telles brutes devraient être

internées à Gaustad[1]. Et il nous faut subir leur joug. Cela me paraît bien difficile, mais peut-être y arriverai-je. . . . .

44e JOUR. *Samedi 18 mars.*

Aujourd'hui je suis allé chez le coiffeur. Il est chrétien et m'a recommandé de prier, comme la dernière fois que je l'ai vu. Un prisonnier de la division A (au sous-sol) aurait, paraît-il, suivi son conseil, et serait depuis lors un homme heureux. J'ai répliqué que je priais très souvent. Vraiment? a-t-il demandé avec un peu d'étonnement. Il a ajouté : Cependant, même si tu crois de tout ton cœur, la foi ne te libérera pas de la souffrance physique. Elle lui ôtera simplement son importance et te permettra de supporter en souriant d'être battu et fouetté. . . . .

Ne puis-je me débarrasser tout de suite de ce fatras théologique? Une voix de sirène me pousse à adoucir ma vie du mieux que je pourrai. « L'indifférence et la sensualité t'aideront », dit-elle. La veulerie, l'apathie réduisent le temps à rien; quant aux explosions de volupté, elles sont les grandes fêtes du solitaire. Si la liberté t'est rendue, tu forgeras une légende qui fera de toi le héros patriote par excellence. Si les interrogatoires et les supplices prennent une tournure trop atroce, il te reste le suicide — tu peux aussi trahir quelque secret de la résistance. Jamais personne ne le saura. Et la mort? Elle est désagréable, mais peu redoutable : de toutes façons tu auras, à titre posthume, la renommée d'un homme courageux... »

Voilà les séductions de la sirène.

Il ne faut pas faire fi de la sagesse des Anciens : Les hommes d'Ulysse furent changés en cochons dans l'île de Circé. Sans doute me transformerai-je en cochon, si j'écoute cette voix, — plus exactement, cochon je resterai, et le combat sera définitivement perdu . . . .

45e JOUR. *Dimanche 19 mars.*

Calme silencieux du dimanche : la sirène exerce sur moi une puissante séduction...

Dans la ville sacrée on célèbre une fête. Les adolescents dansent tout nus autour du char de Dionysos à l'énorme phallus. Socrate a mis son bras autour de Platon : Jeune ami, parmi nous tu trou-

1. Gaustad 9, asile d'aliénés d'Oslo.

veras la sagesse. Lorsque la lumière du matin se reflétera sur les dalles du temple, tu la comprendras. Voici que j'entends faiblement sonner les cloches de l'église de la Sainte Trinité. Paul de Tarse se tient debout devant la colonne brisée du temple : « Athéniens... le Dieu... » Oh que ma destinée est amère ! Je suis un homme de tous les temps et de tous les pays, mais nulle part je ne suis chez moi. Tous les amis que j'avais de par le monde sont morts. Venez, mes amis défunts, réunissez-vous à ma table... Je suis le plus humble d'entre vous. Je lave vos pieds avec les larmes de ma solitude, en rougissant de joie de vous recevoir. La fête commence et la parole est à son Altesse le Prince Hamlet.

« ... La conscience nous rend lâches; l'esprit de décision pâlit sous l'effet maladif de la pensée... » Merci, Prince de Danemark ! Tu sais encourager celui qui veut se battre, jouer le fair play, être « a gallant man ».

J'aimerais, moi aussi, être un homme courageux, mais je ne le suis pas. J'aurais dû me laisser déchirer par les brutes de la V.T. et néanmoins me taire; oui, j'aurais dû me taire. Je n'y ai pas réussi. La peur et la souffrance m'ont brisé. Au cours d'une série d'interrogatoires, on m'a extirpé tous les secrets.

J'ai si grand'honte que je voudrais ne revoir personne, après guerre : la condamnation à mort me semble être le meilleur sort que je puisse espérer; le seul qui me rapproche de mon héros Hamlet et me permette d'expier ma lâcheté. Peut-être dira-t-on de moi, plus tard : « He was a gallant man ».

Si mes épreuves se terminent par la mort, je désire que mon journal soit conservé. Je prie dans ce cas mon frère Hans de le transcrire et de remettre à Bella l'original, accompagné d'une copie. Pour chaque mot, pour chaque phrase, j'ai rassemblé toutes mes facultés de penser et de sentir. J'ai essayé d'être sincère — de ne rien embellir... J'écris sous la pression d'un danger plus menaçant qu'il ne m'est possible de l'exprimer. Peut-être aura-t-on de la peine à comprendre ma crainte de la souffrance, alors que je semble préparé à mourir. L'explication est simple. La souffrance est consciente, tandis que la mort . . . .

48[e] JOUR. *Mercredi 22 mars.*

Ce matin, contrairement à mon habitude, je me mets de bonne heure à mon journal. Je suis abattu, triste, découragé. Le souvenir des aveux que les terroristes m'ont extorqués à la V.T. brise en

moi tout courage. Comment répondre de ce que j'ai fait? On m'a battu et j'ai eu peur. Mais ma conduite est sans excuses, j'aurais dû me taire.

Outre cela, bien d'autres soucis me minent et m'oppressent...

Je ne veux pas vivre. J'espère être déporté en Allemagne et mourir là-bas... ou bien... non; je ne veux pas...

But in the sleep of death
what dreams may come
when we have shuffled off
this mortal coil...

LE MÊME JOUR, PLUS TARD.

« Je ne veux pas vivre. » Belle littérature! cette phrase est d'une lourde portée morale. Mais une autre vérité se révèle dans les sous-sols de la V.T. Une nuit où je m'y trouvais, le corps fouetté jusqu'au sang... le front baigné d'une sueur d'angoisse, le rouge de la honte aux joues... j'eus la révélation, lorsque ma main se tendit vers un moyen de suicide... que malgré tout, je voulais vivre; oui... j'ai appris que cet indiscutable « je veux vivre » est, sans exception, la seule règle de vie.

Je suis désespéré : volonté, esprit, morale, fierté sont obligés de baisser les armes devant ce « moi » qui veut vivre, devrait-il passer le restant de ses jours à cheval sur un clou. Et cette impudente terreur de la souffrance! On peut lutter contre elle, c'est vrai, la dominer jusqu'à un certain point. Mais. à la V. T., quand la souffrance peut être évitée au prix de quelques concessions, j'affirme : je ne veux pas vivre. Et c'est une vérité morale. . .
. . . .

50e JOUR. *Vendredi 24 mars.*

. . . .

Oui, — diront mes amis — la direction qu'il prend est nette. Il ira tout droit se réfugier dans le havre de la religion... Un homme fini... Traitez-moi ainsi, traitez-moi comme vous voulez... Je cherche sans répit un soutien. Je suis un homme qui lutte pour sa vie. Je suis en état de légitime défense. Je suis submergé par le désespoir... le mépris de moi-même... le désir de me tuer, à moins qu'une main secourable ne se tende enfin vers moi.

51e JOUR. *25 mars.*

Mes pensées tournent autour des hommes que mes aveux,

peut-être, ont mis en danger. Qu'il est pénible et douloureux de se demander si l'un ou l'autre aurait pu être épargné. Hélas! les intimidations du premier jour m'ont vite rendu bavard. Ils ont été « diaboliques » au vrai sens du mot, et m'ont odieusement maltraité, en proférant des menaces capables de figer le sang d'un pauvre diable, — d'autant plus que le nombre des arrestations avait été très important et qu'au cours de l'interrogatoire du premier jour, nous étions certainement plusieurs à subir le même questionnaire. Il semblait vain de vouloir couvrir quelqu'un, et les actes de terrorisme ont fait le reste. Toute cette infamie me tourmente. Tel que je suis là, couché sur mon grabat, il me semble être soumis à la torture, incapable de libérer ni mes bras, ni mes jambes.

53e JOUR. *27 mars.*

Je me risque à écrire un peu aujourd'hui, bien que ce soit particulièrement dangereux. Hier, le gardien a saisi les pages sur lesquelles je demandais à Dieu de me mener sur son chemin, ce chemin dût-il traverser une longue solitude, l'angoisse et la souffrance. Ces notes doivent maintenant se trouver à la V.T.

Je veux essayer d'écrire un peu tous les jours. Le contrôle est serré. Le risque est gros, mais je trouve que c'est mon devoir. Notre devise norvégienne a toujours été : ils ne nous plieront pas.

54e JOUR. *Mardi 28 mars.*

Je me sens de plus en plus attiré par Dieu. Je veux prier, pour rester dans une stricte discipline et ne pas devenir la proie d'une superficielle religiosité de prison. J'ai beaucoup à apprendre. Ma vanité, par exemple, est un dangereux ennemi de toute sincérité.

Ma nostalgie est grande. J'aspire à trouver une voie : celle que montrent les paroles « restez dans l'amour ». Je suis malgré tout heureux dans ma solitude. Je puis suivre sans crainte mon cœur, et cela m'était indispensable. Il s'avère d'ailleurs que je m'achemine ainsi vers Dieu. Ah! Si seulement j'atteignais le but...

55e JOUR. *Mercredi 29 mars.*

A cette heure matinale, un froid cynisme me dit que « Dieu » n'existe pas. Tu donnes simplement d'autres noms à tes désirs. L'un d'eux s'appelle « Dieu ». La nature, l'univers, le corps et l'âme ne sont que les différents chaînons d'une succession de causes et d'effets...

L'après-midi du même jour.

Le doute me ronge : Est-il légitime de prier sans croire? Le conflit entre l'élan du cœur et les exigences de la pensée logique est une vraie torture. Si j'enlevais toute vigueur à ma raison pour me soumettre aveuglément à la foi, quelles en seraient les conséquences? La raison prisonnière de la foi?... Que deviendrais-je, si je devais renoncer à l'espoir d'un renouveau, d'une réincarnation spirituelle dans « la foi, l'espérance et l'amour »? Je serais un homme fini. J'écris et je répète une fois de plus, le cœur plein d'amertume : peu de choses, sinon rien, ne m'attirent au dehors. Je ne vois pas de devoir à accomplir... je n'ai pas d'amis... la volupté est vaine, Eros ne me tente ni dans le mariage, ni hors de ses liens. . . .

56e JOUR. 30 *mars.*

Ma recherche d'une nouvelle base de vie efface tout autre souci... Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer [1]. Voilà le vrai besoin. Cet après-midi — anniversaire du jour où je suis arrivé ici, il y a huit semaines — ma tristesse et mon découragement dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Je devrais sans doute être plus froid, plus insensible, mais je n'y réussis pas. Je suis surchargé de sentiments, et parfois j'éclate en larmes de détresse. Cela fait incroyablement mal d'être privé de toute liberté, même de la plus petite. Il est silencieux et tenace, ce combat qui se livre ici pour la liberté.

Sur mon secteur du front, je lutte autant qu'il est en mon pouvoir. Cellule D2 : en tout huit mètres carrés de la terre bien-aimée de ma patrie. Je connais maintenant la valeur de la liberté...

59e JOUR. *Dimanche 2 avril.*

. . . .

Le dimanche après-midi, la solitude me semble particulièrement pénible. Et je pense à mes amis plus jeunes. Comment supportent-ils l'isolement? Ont-ils plus de patience que moi? Le séjour en cellule est bien dur en soi; mais les peines supplémentaires qui me sont réservées font de la détention une véritable épreuve du caractère. Fumer, lire, se reposer sur son lit, regarder par la fenêtre, s'accroupir ou s'étendre par terre, s'asseoir sur le lit ou sur la table, écrire, dessiner ou inventer un jeu quelconque, recevoir ou

1. En français dans le texte.

envoyer des lettres, des paquets : tout cela et tout ce que je pourrais imaginer pour me distraire est interdit. Plus d'une semaine s'est écoulée depuis que j'ai eu la permission de sortir — pour un quart d'heure seulement. Ainsi vivent les grands criminels, dans cette couveuse pour virtuoses de la patience qu'est le nº 19 de la Moellerstrasse.

61e JOUR. *Mardi 4 avril.*

La journée est longue. Souvent un désespoir muet m'envahit, issu de cette soif de liberté jamais satisfaite. Une petite pulsation inquiète me rappelle : « Le temps passe, le temps passe! As-tu oublié le « chemin de croix »? « As-tu oublié que tu voulais jouer une dernière carte? Et le Christ de douleur? et la V.T.? » Ne serais-je rien qu'un pitoyable prisonnier pour qui tous les problèmes se concentrent sur une porte verrouillée?

62e JOUR. *Mercredi 5 avril.*

Je suis malade. J'ai demandé à voir un médecin, sans obtenir de réponse. Ah! si seulement je pouvais prier Dieu sincèrement! Aujourd'hui, j'ai peine à imaginer comment il me sera possible de tout supporter.

Je « l'avoue » sans honte, je verse des larmes amères en priant désespérément. Mon isolement est complet maintenant. Ce matin, j'entends des coups frappés par la cellule D 1. Aussitôt, je demande : « Est-ce à moi que tu t'adresses? » En réponse, j'obtiens un « non » bref et froid, qui me glace.

Quelle faute ai-je bien pu commettre?

Une rude journée touche à sa fin, — une journée aride comme un désert. Pourtant j'ai le droit de dire que j'ai lutté pour conserver mon courage.

Le fait le plus récent : certitude accrue que pour moi la sagesse se trouve dans la souffrance.

63e JOUR. *Jeudi 6 avril.*

Ce matin, de bonne heure, j'ai essayé de prier sincèrement. Mais, au bout de quelques phrases, un vide s'est produit en moi, comme si toute flamme s'était éteinte. J'avais la certitude de parler dans le vide. Qu'attends-tu, en somme, de la prière, me suis-je demandé. A cela, je pouvais répondre : « Dans la mesure où la prière est une communication avec le divin, j'attends qu'elle m'apporte un supplément de force dont je puisse clairement prendre conscience. »

Mais que dois-je faire, si, après un long moment de recueillement sincère, il ne se produit rien, et que, du fait même de mon doute, je ressente la prière comme un outrage à Dieu?

Faut-il que je continue à prier?...

64e JOUR. *Vendredi-Saint, 7 avril.*

Le silence de cet après-midi de Vendredi-Saint est brusquement traversé par des cris stridents qui remontent des profondeurs et refusent de s'arrêter. Une authentique explosion de désespoir. Est-ce un hystérique?

L'homme a crié très fort, et plusieurs minutes se sont passées avant qu'on ait réussi à le faire taire. J'entends les gardiens de notre étage dire : « Il est fou, celui-là. »

C'en était trop pour lui, et il a perdu tout contrôle. La terreur des supplices, le désespoir, les aveux qu'on vous arrache, l'inquiétude harcelante de se voir arracher de nouvelles « dénonciations », la solitude, la nostalgie du chez-soi, de la femme, des enfants et des amis, la crainte de la mort, la peur de souffrir, la honte, la tristesse, le chagrin, la haine impuissante, — voilà notre lot, tandis que les cloches de Pâques sonnent à toute volée dans une ville qui resplendit sous le soleil. Ces cris viennent d'un corps et d'une âme torturés.

66e JOUR. *Dimanche de Pâques, 9 avril.*

Le « destin » est ironique. « Dimanche de Pâques sans souci », c'est ce que fait retentir la radio de la Gestapo au premier étage.

Il me semble que j'écris moins. Peu à peu tout ce qui m'agitait se fige et se consolide. Il est épouvantable d'assister à cette sclérose des pensées et des sentiments. Les angoisses du temps de la V.T. se sont atténuées : peur, honte et désespoir ne sont plus nouveaux . . . .

67e JOUR. *Lundi 10 avril.*

A l'appel du matin, le gardien m'a adressé la parole. Il m'a demandé, très poliment, depuis combien de temps j'étais détenu. Une conversation assez longue s'est engagée — plus exactement lui a parlé longtemps, m'a confié qu'il était fatigué de la guerre ; il pensait néanmoins qu'elle durerait des années encore. Que son pays soit gouverné par Hitler ou par l'Empereur, voilà qui le laissait parfaitement indifférent. Il ne me considérait pas comme

un criminel et comprenait que les Allemands fussent aigris au sujet de Quisling et de la politique de leur gouvernement en Norvège. Son seul désir était de pouvoir rentrer à la maison et de travailler tranquillement. Il n'avait pu aller chez lui depuis dix mois. Il était marié, mais heureux de n'avoir pas d'enfants. Je lui ai demandé si ses camarades partageaient ses opinions... Nous nous sommes quittés bons amis.

73e JOUR. *Dimanche 16 avril.*

Lorsqu'on vit retranché de tout, on apprend à connaître la valeur de la communauté de la société, de l'amitié, de la famille, etc. Cependant, si l'on me donnait le choix entre un compagnon de cellule et le manuel de Serret-Scheffer sur le calcul différentiel et intégral, je choisirais 9 fois sur 10 ce dernier. Mes amis détenus sont de bons garçons, mais aucun d'eux n'est plus qu'un honnête bourgeois. Sans nul doute, nos conversations se transformeraient très vite en futiles bavardages. Mieux vaudrait donc la solitude avec Serret-Scheffer. Cela n'implique de ma part nulle arrogance... Je suis « différent » de la plupart des gens et j'éprouve un certain goût pour la solitude. Voilà tout.

74e JOUR. *17 avril.*

Le gardien m'a pris la page que j'étais en train d'écrire. J'y avais noté mon abattement des deux dernières semaines : mon équilibre à nouveau compromis, mes fréquentes crises de larmes... Je cherchais à expliquer ma détresse par une cause plus profonde que la détention ou la solitude... quand le gardien a surgi. Faudra-t-il que je renonce à ces élans instinctifs qui me portent vers Dieu?

. . . .

106e JOUR. *19 mai.*

Il y a quatre semaines aujourd'hui que j'ai quitté la cellule individuelle, après 75 jours de solitude. Ces 75 jours garderont, dans mon souvenir, un relief particulier. Ils ont été marqués par une crise intense. Jamais je n'oublierai les longues heures où la solitude, la peur, l'appréhension de l'avenir, les préoccupations au sujet de ma femme et de mes amis, me poussèrent encore une fois à chercher refuge dans la sagesse de mes ancêtres. Je suis obligé de constater avec tristesse que la tentative a été vaine. Je

n'ai pas trouvé de point d'appui suffisant pour ma foi; rien n'a pu me prouver qu'un élément divin s'adressait à moi, dans mon for intérieur ainsi que je le désirais violemment. Faut-il rendre responsable de cet échec l'instinct de conservation et l'égoïsme? Rien ne m'a été révélé, et mes tentatives très sincères m'ont ramené à la conviction qui avait été la mienne, vingt années durant : il n'y a pas de vérité qui soit extérieure à l'homme lui-même. C'est en lui que toute vérité trouve son origine, et cela m'a été confirmé par toutes mes pensées et sensations ayant trait à « Dieu ».

107e JOUR. *Dimanche 21 mai.*

Le relâchement causé par la cohabitation avec deux autres détenus ne peut que donner une impression de trivialité, si on la compare à la tension de la cellule individuelle. Je regrette l'affreuse concentration et les larmes d'angoisse de D 2. La transition de la prière aux jurons a été facile et ne m'a pas fait souffrir. C'est maintenant, au bout d'un mois, que mes réflexions prennent une tournure pénible. Selon Salomon, celui qui accumule de la sagesse, accumule de la souffrance. J'en fais l'expérience.

Le moi infantile, avide de merveilleux, pleure et regrette la perte de son jouet : le miracle. A l'échelon supérieur de la religion et de la morale, le moi pleure le démenti infligé à ses aspirations. Quant au moi intellectuel, il est mécontent de cette digression.

J'ai réservé jusqu'ici trop peu de place, dans ma « chronique », aux circonstances extérieures. Elles méritent cependant d'être notées. Sur la cour du 19, Moellerstrasse, vivent plus de trois cents détenus, à raison de trois ou quatre hommes par cellule. La cellule D 35 mesure dix mètres carrés. Dans des conditions habituelles, elle serait considérée comme cellule d'isolement. Or nous y sommes trois. Deux d'entre nous couchent sur des matelas posés par terre, le troisième occupe un lit fixé au mur. Pendant le jour, on replie le lit contre la paroi et on entasse les matelas sous la fenêtre; cela nous prive d'un mètre de largeur. Restent huit mètres carrés.

115e JOUR. *Dimanche 28 mai.*

Hier, l'un des gardiens m'a frappé en plein visage, parce que je n'avais pas assez rapidement obtempéré à ses ordres. Nous étions en train de jouer aux cartes. Il nous a surpris et a surgi en trombe. Bref dialogue : « Passe-moi tes cartes, » dit-il. J'ai

balbutié : « Je ne comprends pas ». C'est alors qu'il m'a frappé. A quoi bon se lamenter sur « l'injustice du monde ». Certainement l'homme qui m'a frappé a dû naître dans le vinaigre, après avoir été conçu dans une bile verte. Du point de vue moral, il a le niveau d'un nègre; aussi mon amertume est-elle adoucie par une bonne dose de mépris destiné avant tout au système qui autorise une brute armée jusqu'aux dents à frapper un homme sans défense. Si telle est la race des seigneurs, je préfère, quant à moi, être esclave.

Le système tout entier est digne de mépris. Un gardien n'a le droit de manifester ni pitié, ni obligeance; en revanche tout mauvais traitement à l'égard des esclaves est récompensé. Un prisonnier demandait un jour du tabac pour sa pipe à un de ces porteurs d'uniforme. Et voici la réponse : l'autre aurait bien voulu, mais il n'osait pas. Si l'un de ses collègues le surprenait, il serait puni, — ce disant, il esquissait le geste d'arracher brusquement tous les boutons de sa tunique. « Je me retrouverais là tout nu », ajouta-t-il. Voilà le système, du haut en bas de l'échelle.

Aujourd'hui nous avons encore été accusés — à tort cette fois — d'avoir joué aux cartes. Le gardien a besoin d'assouvir son désir de vengeance, et c'est nous qu'il choisit.

. . . .

119e JOUR. *Jeudi 1er juin.*

La nourriture est étonnamment bonne, mais les rations sont petites. A Grini, elles sont plus petites encore... Mais, comme je viens de le dire, la qualité en est excellente. On ne vous sert rien qui n'ait bon goût. Chaque repas se compose de plusieurs plats. Saucisson, confiture, fromage, pâté de foie, sardines font partie du menu habituel. On ne nous prive strictement que d'une seule chose, le tabac.

122e JOUR. *Dimanche 4 juin.*

Seulement quelques mots sur « ma vie intérieure ». La présence des deux autres détenus laisse peu de place à la méditation... Il est impossible de trouver le calme nécessaire à la contemplation.

134e JOUR. *16 juin.*

Le 6025 revient de la V.T. Le récit est toujours le même. On l'a frappé sur les cuisses et sur le dos avec une canne plus grosse que la base de son index. On lui a donné cinq coups sur chacune de ses cuisses, et la canne s'est brisée en cinq morceaux. On lui a tiré

les cheveux. J'ai goûté moi-même à ce dernier traitement, qui est particulièrement infâme. A cette heure, des milliers de témoins pourraient répondre de l'authenticité des faits rapportés au sujet de la V.T. Il le faut, car ces récits sont aussi terribles qu'incroyables.

137e JOUR. *19 juin.*

Nous avons depuis samedi soir un nouveau compagnon de cellule. Dix-neuf ans. Il vient de Jessheim. Samedi à midi, il se trouvait à Gardermoen, où il avait spontanément entamé la conversation avec un officier allemand. Mis en confiance, il n'a pas hésité à déclarer que l'Allemagne, selon lui, devait perdre la guerre. Après un moment de calme discussion, l'officier l'a soudain saisi au collet en lui disant : « Vous êtes arrêté! » On l'a transféré de Jessheim à Gardermoen, où il a subi maint interrogatoire. Puis on l'a conduit à Oslo, de là à la V.T., enfin chez nous. Le 6308 vient d'être reçu au bachot. Il comptait devenir ingénieur des ponts et chaussées et voulait commencer ses études cet automne à Trondheim.

141e JOUR. *Vendredi 23 juin.*

Les vingt semaines qui viennent de s'écouler ont laissé sur moi des traces. Je suis maigre, et ma peau a pris une étrange couleur, blême et terreuse, qui semble inquiétante. Au cours des dernières semaines, la faim m'a souvent tenaillé, et maintenant encore je la sens proche. On ne me donne jamais assez à manger. Il est arrivé récemment, — c'était un dimanche — que le déjeuner ait deux heures de retard. Nous étions comme « liquéfiés » par l'attente.

Depuis longtemps j'ai cessé de faire de la gymnastique. Les nazis essayent de détruire notre force, notre volonté de résistance. Où en serai-je quand vingt autres semaines seront écoulées?

145e JOUR. *Mardi 27 juin.*

Il y a six semaines, on m'a enfin autorisé à faire parvenir à la V.T. une demande d'adoucissement de mon régime; cela comprend le droit d'écrire, de lire, de fumer, d'exécuter des travaux ménagers à l'intérieur de la prison, de laver son linge.

. . . .

150e JOUR. *Dimanche 2 juillet.*

Notre seul contact avec le monde extérieur nous est fourni par le garçon coiffeur. Cet homme, très quelconque, est muet comme

la tombe. Il sait ce qu'écrivent les journaux, mais ne dit rien de son propre chef et il nous fuit le plus possible, afin d'éviter nos questions.

Nous l'avons prié de nous donner une parcelle de tabac à chiquer ou un peu de tabac à fumer. Lui-même en touche une boîte par semaine, et nous avons de bonnes raisons d'être persuadés que du tabac interdit circule dans la prison. Le garçon coiffeur a beau savoir que je subis depuis cinq mois le régime le plus rigoureux, il prétend ne pouvoir se priver d'un brin de tabac. Et il nous refuse toute nouvelle de l'extérieur. — Son prédécesseur, plus humain, a fini en prison.

161e JOUR. *13 juillet.*

Une histoire ridicule : terrible querelle avec le 5984. C'est un vrai rustre, sans logique, récalcitrant, dangereux si l'on contrarie sa volonté. A la moindre occasion, il déverse sur vous une grêle de jurons — et quels jurons! — les plus orduriers dont la langue dispose. Les accusations succèdent aux invectives. J'espère ne jamais me laisser aller à lui rendre la pareille.

163e JOUR. *Samedi 15 juillet.*

Nous vivons pour de bon sous la férule de la faim. Depuis longtemps déjà les rations ne dépassaient pas la quantité minima, mais cette fois la D 35 est sous le coup d'une mesure d'exception : depuis trois jours, nous sommes condamnés au pain et à l'eau, pour avoir joué aux cartes, malgré la défense. Nous avions fabriqué un jeu avec les débris d'une boîte de carton.

175e JOUR. *Jeudi après-midi.*

Mon état spirituel décevrait beaucoup de gens. — Je pense avant tout à mon père et à d'autres « croyants » de ma famille. S'ils lisaient les pages que j'ai rédigées dans la solitude, ils concluraient : « Évidemment, la souffrance et l'angoisse t'ont mis sur le chemin de la rédemption. Maintenant, tu crois que le danger est passé, — et tu réduis tout cela aux dimensions d'une œuvre humaine. Simple phénomène psychologique, dis-tu. Tu invoques le « hasard » et tu renies le Dieu devant lequel tu t'inclinais naguère, avec des larmes de supplication. »

Pour moi, je considère que la cellule d'isolement m'a enfin permis d'obtenir un résultat décisif en matière religieuse! J'ai prouvé que l'expérience mystique est exclusivement d'ordre

émotif. Elle n'intéresse ni la réflexion, ni la volonté. C'est un sentiment créé par le besoin.

L'éducation et la tradition comportent des formes de croyance qui prennent tout leur sens sous l'empire de certaines émotions. Je suppose d'ailleurs que des phénomènes religieux peuvent apparaître chez quelques individus privés de toute éducation religieuse et vivant dans une communauté sans expérience de cet ordre. L'histoire fournit de tels exemples.

Le besoin de rédemption est créé par l'angoisse et la souffrance, et ne vise qu'une délivrance purement terrestre. Quand l'homme se trouve dans la détresse, par exemple à la merci de l'ennemi, le concept d'une « puissance supérieure » se manifeste avec une force et un naturel qui découlent de l'instinct de conservation. Cette religion naturelle prend une forme rationnelle dans la théologie — qui n'est que la science de Dieu ou des dieux. L'individu met dans cette science toute la logique dont il dispose...

Selon moi, voici la « solution » du problème religieux : Qui cherche Dieu se trouve lui-même, trouve sa peur et son impuissance vis-à-vis de la force ennemie, en même temps que son intense désir d'être sauvé de la peur, de la souffrance et de la mort.

. . . .

L'un des rouleaux qui accompagnait le journal contient la note suivante :

Aujourd'hui Petter Moen a été emmené en Allemagne. On est venu le chercher à trois heures.

Petter MOEN.

(*Traduction de Marielou Rouveyre et Simone Reuter.*)

Gaston Ferdière.

LES « MOTS-VALISES »[1] ET LE WONDERLAND DE L'ENFANCE

Pour ANNE et ALAIN,

« Allez : nous partons en voyage... Je prépare ma MALLISE (MALLE + VALISE). »

ANNE, A CINQ ANS, SEPT MOIS.

« The question is, said Humpty Dumpty, which is to be master-that's all. »

Lewis CARROLL (29)[2]

A tout seigneur tout honneur : c'est aux enfants d'abord que je vais demander des mots-valises — leurs mots-valises; écoutons de par le monde les petits amis d'Alice, l'écolière anglaise, héroïne de Lewis Carroll; ils passent ici maîtres d'école et seront nos guides sûrs au pays merveilleux des mots.

Oscar BLOCH, dans des études déjà anciennes (7), apporte des exemples devenus classiques de *croisements* de mots qui, au cours du développement du langage, prennent place à côté de l'action analogique : TATALODIER qui procède de CATALOGUE et de CALENDRIER, BONÉMIFA (BONIFACE et DO, RÉ, MI, FA), BOUFLU (BOUFFI et JOUFFLU) — « ce qui, remarque Édouard PICHON (42) avec sa science érudite des mots, est particulièrement piquant, puisque le JOUFFLU même de la langue commune procède déjà de la contamination de GIFLU par JOUE ». BLOCH attribue ces croisements à différentes causes : il peut y avoir défaut d'attention, perception défectueuse; mais surtout un

1. On sait qu'en l'honneur de Lewis Carroll (cf. *Through the looking-glass* (29), chap. VI, Humpty Dumpty : « You see it's like a portmanteau there are two meanings packed up into one word »), j'ai proposé d'appeler « mots-valises » les néologismes par agglutination ou condensation. On trouvera ici un chapitre, le deuxième, de la monographie que je leur consacre.
2. Le numéro entre parenthèses renvoie à la bibliographie *in fine.*

« mot corrupteur a pris momentanément dans l'esprit de l'enfant une telle place qu'il attire pour ainsi dire à lui un mot qui contient des éléments phoniques semblables »; cette analyse est à mon sens d'un grand intérêt et annonce ce que je dirai plus tard avec André OMBREDANE (37) des gestes *verbaux preignants* et des *constellations verbales* chez les aphasiques (chap. V).

Dans un autre travail (38), André OMBREDANE ajoute un « exemple personnel curieux : un camarade qu'on appelle PEPINO est nommé par une fillette de deux ans et demi PIPINN puis CACANN ».

V. EGGER (17) reproduit des exemples donnés en allemand par M. SCHLEICHER (47) et ajoute : « Ces barbarismes peuvent être rendus dans notre langue par des équivalents : supposons qu'une petite Française demande son FOLLET, pour le FILET qui lui sert de BONNET; et qu'un petit garçon dise : « le soleil M'ÉBROUILLE » pour : « le soleil BRILLE tant qu'il M'ÉBLOUIT ». Il semble donc bien qu'il faille ranger FOLLET et M'ÉBROUILLE non parmi les productions de l'enfant, mais parmi les productions de l'adulte — et encore parmi les productions volontaires, données comme démonstratives à titre d'exemple.

Par contre voici des mots qui fleurent l'authenticité : PORTEL de Michel LEIRIS, MAYONNETTE et FOLCOCHE d'Hervé BAZIN. Michel LEIRIS écrit dans *l'Age d'homme* (27) : « Celui de mes deux frères avec qui j'étais le plus ami, me raconta un jour comment notre aîné — alors élève à l'École des Arts décoratifs — était allé, emmené par un camarade, dans un endroit nommé PORTEL, sorte d'hôtel, où, me disait mon frère, « on peut louer une femme et lui faire tout ce qu'il vous plaît ». Le mot « portel », *que j'avais dû forger moi-même en déformant le terme originel*, évoquait en moi l'idée de *porte* et celle *d'hôtel, dont il est comme la contraction* (les mots soulignés ici le sont par moi G. F.); et, de fait, ce qui me paraît aujourd'hui encore le plus émouvant quand on va au bordel, c'est l'acte de franchir le seuil, comme on lancerait les dés ou passerait le Rubicon. »

Hervé BAZIN, qui se révèle par ailleurs (3) amateur de mots-composés — c'est l'inventeur de la CLEFTOMANIE (CLEF + KLEPTOMANIE) — met MAYONNETTE (MAYONNAISE + BAIONNETTE) dans la bouche de l'enfant Torain, un des héros de la nouvelle *Jeux de main* (4); *FOLCOCHE* appartient à *Vipèr au poing* (2), roman largement autobiographique; c'est au chapitre

VIII la scène qui suit immédiatement la confession familiale, invention diabolique de la mère : — « *La FOLLE! La COCHONNE!* » répétait-il en se déshabillant, si haut que les injures traversaient la cloison.

Et tout à coup, contractant ces termes énergiques, il rebaptisa notre mère : — FOLCOCHE! Saleté de FOLCOCHE!

Nous ne la connaitrons plus que sous ce nom. »

Cette citation vaut encore parce qu'elle permet de saisir sur le vif la naissance d'un mot composé du type qui nous intéresse au paroxysme d'une colère longtemps contenue; l'étincelle jaillit tout à coup dans le mélange détonnant. Ce rôle de l'affectivité paraît échapper à Lewis CARROLL, qui voit au contraire dans FRUMIOUS l'indice de ce don des plus rares, un esprit parfaitement équilibré (« a perfectly balanced mind »), ne penchant ni pour FUMING, ni pour FURIOUS (30), donc sachant ne pas céder à l'émotion; et le Juge SHALLOW n'y cède pas plus, lorsque, pressé de dire si l'événement s'est déroulé sous le roi WILLIAM ou sous RICHARD, il accouche délibérément de RILCHIAM (id.). Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'un trait humoristique, donnant le plus gravement du monde une évidente contre-vérité pour une constatation objective et j'appliquerais volontiers à Lewis CARROLL la définition qu'Yvon BELAVAL donne de Raymond QUENEAU (5) : « un lexicomane qui, nourri aux mathématiques, en conserve un goût leibnizien pour l'art combinatoire; pas un écrivain simple, un écrivain armé, comme on dit « observation armée » — à l'inverse d'un Henri MICHAUX — et je m'excuse de cette opposition grossière — créant ses néologismes « *nerveusement*, dit-il (33), et non constructivement ». En soulignant de la sorte la part de l'artificialisme et du concerté, je m'éloigne de ceux qui, à la suite de John SKINNER (48), le psychanalyste américain, font jouer un rôle au bégaiement de Lewis CARROLL à l'origine de la découverte des mots-valises : l'enfant aurait remarqué que sa hâte à s'exprimer, combinée avec son défaut d'élocution — elle-même en relation avec une gaucherie contrariée — l'amenait parfois à fondre involontairement deux mots en un seul...

V. HENRY (24) raconte de son côté : « Une jeune fille va monter à cheval, on vient de l'asseoir sur la selle, elle est un peu *émue* (c'est moi qui souligne), elle s'écrie : « Donnez-moi les RIDES ». Il y eut un moment d'hésitation, puis on comprit ce qu'elle voulait, mais on ne trouva qu'après coup le procédé de formation qu'elle

avait inconsciemment employé : elle avait contaminé RÊNES et GUIDES ». (Encore faudrait-il savoir si cette jeune personne connaissait l'anglais, *to ride* signifiant faire du cheval.)

*
* *

Voici terminé l'inventaire du matériel fourni par la littérature (la littérature enfantine mise à part sur laquelle je reviendrai chemin faisant) : il est loin d'être riche. De tels croisements me paraissent cependant innombrables parmi les créations verbales dans lesquelles se complaisent habituellement les jeunes enfants et grâce auxquelles, sur le plan oral, l'agressivité trouve à se satisfaire. La difficulté est double : d'abord les saisir au vol et il faut, dit Théophile de Viau, « beaucoup d'adresse à bien cueillir les roses »; la plupart sont éphémères et rares sont ceux qui « tentent de vivre », jouissent d'une certaine fortune, subsistent dans la langue quelques heures ou quelques jours, mais alors doués d'une grande puissance affective et utilisés à tout bout de champ — c'est le sort des objets achetés de neuf; mots préférés, que l'on grille d'envie de savoir, que l'on met à toutes les sauces, mots privilégiés ou même maîtres-mots, mots forces, mots-clés ou catalyseurs, au besoin accordés aux rythmes ou aux airs en faveur; tôt ou tard ils subissent en général, en un ou plusieurs temps, les habituelles rectifications. Il faut encore comprendre en quoi consistent déformations, mutilations et procédés de fabrication, reconstituer les avatars en tenant compte du fait que les enfants eux-mêmes, si l'on arrive à gagner leur confiance, n'apportent qu'à regret une aide fragmentaire et souvent inutile.

Je vais livrer une cueillette personnelle assez abondante. Je ne donne que les valises authentiques; dans certaines agglutinations, il existe entre les mots simples une liaison grammaticale, voire logique, d'une importance variable : parfois simple proposition, parfois phrase entière plus ou moins longue; il y a seulement crases, apocopes et contractions avec survivance de syllabes fortes privilégiées, en général porteuses de l'accent tonique, aux dépens de syllabes faibles, écrasées dans la bagarre; exemples : BADAN pour BELLE-AU-BOIS-DORMANT que je trouve dans la bouche d'Alain à dix-sept mois ou J'ESSOIN (pour J'ESSUYE avec SOIN) (Anne à six ans et demi); bien entendu une telle distinction n'a rien d'absolu et j'ai relevé à l'occasion des formes intermédiaires,

ou inclassables quand on n'a pas la manie des étiquetages — tel M'ÉBROUILLE d'EGGER rencontré tout à l'heure. J'élimine encore les fausses désinences, pseudo-suffixes ou suffixes grotesques : le BUS de TROLLEYBUS ou AUTOBUS dérobé à omnibus aboutit à l'ÉLÉPHANTOBUS des Pieds-Nickelés. J'excepte enfin les contrepèteries, antistrophes rabelaisiennes (cf. chap. I), dont les enfants se montrent friands, mais seulement, me semble-t-il, à partir de la huitième année, passage du stade puéril au stade réfléchi. Je m'astreins à des observations d'une rigueur scientifique, cherchant peu à distinguer le beau du laid, me permettant à peine de souligner le meilleur et n'éliminant jamais le pire.

I. — *Observation ALAIN.*

A vingt-sept mois, Alain a peur de donner un bonbon à sa petite sœur, car elle risque de S'ETRANGUEULER (S'ÉTRANGLER + GUEULER).

A trois ans, il range sa petite auto dans une GARAQUE (GARAGE + BARAQUE).

A cinq ans, comme je l'appelle pour se mettre à table, il ne peut abandonner ses jouets et me crie irrévérencieusement : « Minute, PAPAPILLON (PAPA + PAPILLON) ! »

A six ans, trois mois, comme je m'interromps au milieu d'une belle histoire, tour à tour impératif et suppliant : « RACONTINUE (RACONTE + CONTINUE) ! RACONTINUE !. »

Six ans et demi : nous évoquons dans *Pique-Nique chez* BABAR la scène de l'inondation et le retour en BARQUE : « C'est maintenant *Pique-Nique chez* BABARQUE ! » et avec astuce, faisant allusion à mon habitude de tirer aussitôt mon carnet pour noter de semblables mots : « Tu sais, tu peux l'écrire celui-là ! ».

Sept ans : devant un motif décoratif genre étron, il s'écrie : « C'est une ROCACAILLE (ROCAILLE + CACA) ! » Je me borne à citer un seul des innombrables composés de caca qu'à vrai dire j'ai vu venir s'associer à la plupart des mots présentant, à quelque place que ce soit, la syllabe ca (ka) (exemple CACABINETS bien sûr !), déchaînant à chaque fois dans les cercles d'enfants des rires inextinguibles et, on le sait classiquement, la reduplication est déjà satisfaction mécanique et possède déjà en elle-même une valeur affective.

Sept ans, un mois : après avoir mangé du salmis et satisfait de son repas, il se caresse son PALOMBRIL (PALOMBE + NOMBRIL).

Huit ans, deux mois : « Papa, en faisant mon devoir de grammaire, j'ai inventé encore un mot-valise : REMÉDECIN (REMÈDE + MÉDECIN); n'oublie pas de le mettre sur ton cahier. »

Je dois souligner que désormais la délicieuse spontanéité et l'automatisme des premiers ans ont cédé le pas à une activité volontaire, dirigée, fabricatrice; il est toutefois impossible de décider si celle-ci rentre en jeu lorsqu'on ignore le contexte et les circonstances d'apparition des mots, le procédé de composition restant rigoureusement le même, que la conscience vienne ou non se mêler au plaisir d'expression.

Bien plus, Alain est maintenant (huit ans, trois mois), capable de reconnaître un mot-valise : il me signale FLEUROPE (FLEUR + EUROPE) dans la vitrine d'un fleuriste de Saint-Sébastien. Son goût marqué pour de tels jeux (de mots) ne laisse pas d'être en lui-même assez significatif; il le pousse à en commettre de plus en plus détestables : VERMEILLEUX (MERVEILLEUX + VERMEIL) peut passer à la rigueur, mais l'animal marin, la PIEUDUSE (PIEUVRE et MÉDUSE) dont il n'est pas peu fier, révèle un talent forcé, ainsi que GROOMIS (GROOM + COMMIS), NOMBRYON (NOMBRIL + EMBRYON) qui répond, je pense, à la conception classique de la naissance par l'ombilic et que FRISAGE (FRIMOUSSE + VISAGE). Édouard PICHON ne manquerait pas de trouver FRISAGE « piquant », se souvenant de l'enseignement de SAINÉAN : dans FRIMOUSSE il y a déjà fusion de deux termes à peu près synonymes : FRIME (= MINE) et MOUSE ou MOUSSE (FACE).

Je ne médis pas de NOUI (NON + OUI), proche de Monsieur OUINE, le héros bernanosien qui se montre ambivalent et totalement indifférent au surnaturel. Un CIRCONFÉRENCIER est-il un conférencier qui tourne en rond? se livre en public à des ronds-de-jambe ou de-bouche? Le mot sent peu l'huile.

Alain est tout étonné d'ENTORTIMAILLER (ENTORTILLER + MAILLE) : « Tu sais, je ne l'ai pas fait exprès celui-là ! »

Je suis incapable de fixer si FERMÉTIQUE (FERMÉ + HERMÉTIQUE) et DENTELIER (DENTIER + RATELIER) relèvent ou non de l'art combinatoire.

Et voici le dernier en date : « Tu sais ce que ça veut dire TERRHORRIFIER (TERREUR + HORRIFIER)?

II. — *Observation ANNE.*

Trois ans et demi : « Je veux de l'eau MINÉRABLE (MINÉRALE + MISÉRABLE) ».

Quatre ans et demi : après s'être penchée de longues heures sur son *Petit Buffon des enfants*, Anne nous parle du TERMILIER, né à coup sûr de la rencontre du TERMITE et du FOURMILIER; dans le livre les images des deux animaux sont voisines, et je ne peux pas ne pas songer pour ma part aux animaux fantastiques du *Jabberwocky*, à ces bêtes voisines du cadran solaire dans la célèbre illustration de John Tenniel en marge du chapitre VI, *Humpty Dumpty* (*Through the looking-glass*) (29). Dans la même ménagerie carrollienne de ma fille, figurent les BOURBILLES, « bêtes blanches, se nourrissant de troncs d'arbres et très sales (de boue, embourbé, bourbillon (cf. le marseillais BOURDILLE); d'où l'expression « sale comme une bourbille »; « c'est une vraie bourbille! », dit-elle d'une jeune chatte qui sait mal faire sa toilette; par la suite le mot est devenu, par amour de cette bête, de moins en moins péjoratif).

Même âge : la plage est couverte de GAILLOUX (GALETS + CAILLOUX).

Cinq ans : comme les chats ont mis pas mal de désordre dans une chambre : « C'est, dit-elle en entrant, une vraie DÉMÉNAGERIE (DÉMÉNAGEMENT + MÉNAGERIE)! »

Cinq ans, sept mois : dans la chanson du PETIT PRINCE, elle introduit l'EMPRINCE (EMPEREUR et PRINCE).

Même âge : dans un jeu de son invention, les quarante voleurs sont poursuivis par un nouveau personnage, ALI-BABAR (ALI-BABA + BABAR).

Même âge : pour voyager elle utilise une MALLISE (VALISE et MALLE) — je parle moi-même pendant quelques jours de MOTS-MALLISES.

(Quand de tels mots lui échappent, Anne les répète volontiers en étouffant un rire ou en regardant malicieusement les yeux de son interlocuteur : « J'ai dit des BRUCHES (BUCHES contaminé par BRULER)! ». Ou bien, feignant l'ignorance : « Des BRUCHES? Qu'est-ce que ça veut dire, des BRUCHES? ». Une telle

attitude est à rapprocher de celle de certains adultes vis-à-vis des *lapsus linguae* — ou du moins de phénomènes connus sous ce nom : alors que les uns les censurent sans retard et à vrai dire ne leur permettent pas même de devenir *linguae* de *cerebri*, ou encore s'arrêtent au milieu même de leur énonciation, paraissent gênés et cherchent à se les faire pardonner, d'autres au contraire les accueillent favorablement, en tirant parti, les utilisant de leur mieux, les soulignant au besoin par une prononciation ou une mimique adéquates, élevant par le truchement de ce halo le tout-venant à la dignité de jeux de mots — je crois pouvoir me classer, au côté de ma fille, parmi ceux-ci, sans conclure pour cette raison à une excessive syntonie ou à un trait hypomaniaque...).

Six ans, cinq mois, à table, en rapprochant les morceaux de viande de la purée avec une expression gourmande : « Je vais me faire une bonne MÉLANGEADE (MÉLANGE + MARMELADE) ».

Six ans et demi : « Tiens, voilà L'INSTINCTINTEUR (INSTITUTEUR + EXTINCTEUR ou INSTINCT) ».

Six ans, sept mois, à propos de confitures : « Donne-moi des FRISES (FRAISES + CERISES) »; le mot est revenu au printemps suivant à propos des fruits en compotier.

Même âge : « Vois-tu ce JAMBE-DE-BOITEUR (JAMBE-DE-BOIS + BOITEUR) ».

Six ans, huit mois : « Avec ce froid, je suis toute RECOQUILLÉE (RECROQUEVILLÉE + COQUILLE) » (une de mes patientes a le nerf de la nuque et de l'oreille « RECOQUILLÉ » et se plaint de ses névralgies avec un geste descriptif en spirale).

Six ans, dix mois : « IL SOURESPIRE (SOUPIRE + RESPIRE) », en parlant de son frère.

Sept ans : « Regarde ma CHARRIOLE (CHARRUE ou CHARIOT + CARRIOLE) »; ce mot n'est intéressant que parce que les deux composants appartiennent à la même famille (dans mon étude générale je cite du même type CRUCIFIXIAL de CRUCIFIXION et CRUCIAL) recueilli au cours d'une narco-analyse).

Sept ans, trois mois : « J'ai trouvé un CANOFRAGE (CANOT + NAUFRAGE) ».

Même âge : « On cire le PARCHER (PARQUET + PLANCHER) ».

Même âge : le CARRECTANGLE (CARRÉ + RECTANGLE) ne peut appartenir à la géométrie euclidienne.

Sept ans, quatre mois : retrouve le NOUI souligné précédemment dans la bouche de son frère.

Sept ans, cinq mois, affectueusement : « Voilà PAMAN (PAPA + MAMAN) ».

Sept ans et demi : « C'est du FOLINÉMA (FOLIE + CINÉMA)» (le substantif fournissant la finale impose son genre).

Et pour Anne aussi, je dois clore la liste. J'emmène les enfants voir de magnifiques toiles d'araignée : nous y jetons des moucherons ou cherchons à faire battre deux araignées sur la même toile. Ma femme se moque de nous : « C'est un spectacle d'art! ». Alors Anne : « Plutôt un spectacle d'ARRAIGNÉE!... avec deux R, bien sûr! »

II. — *Autres observations* (recueillies par mes amis qui doivent être ici remerciés).

Christian (deux ans, huit mois) a peur du TONNAGE (TONNERRE + ORAGE) (le vieux français disait : ORESTE (ORAGE + TEMPESTE); au même rayon de ma collection, j'ai encore ORAGAN (ORAGE + OURAGAN).

Catherine (quatre ans) montre son VENTRIL (VENTRE + NOMBRIL).

Guillaume (cinq ans) fabrique une maison avec des paillassons métalliques; c'est sa BARANE (BARAQUE + CABANE) ou sa FOURRAQUE (FOURRER + BARAQUE).

Un petit Parisien, dont l'âge ne m'est pas communiqué par la famille S., annonce à grands cris que les nuages S'ACCUMONCELLENT (S'ACCUMULENT + S'AMONCELLENT).

Pour Jacky (neuf ans), le dentiste cet après-midi était occupé à TRAFOUILLER (TRAVAILLER + TRIFOUILLER ou FARFOUILLER) dans sa bouche.

Quand Yvon BELAVAL m'écrit qu'une petite fille ÉGLISE son crayon, je trouve que la pointe de mon crayon ressemble évidemment à un clocher; me voici au niveau de mes paranoïaques... et d'Auguste STRINDBERG.

Un groupe d'enfants rapporte du cirque le mot CATAPOSTROPHE (CATASTROPHE + APOSTROPHE) par lequel un clown désigne un incident au cours duquel il est injurié.

Comme dans le jardin ma femme appelle ALAIN et ANNETTE, des enfants passent sur la route et s'éloignent en criant : « Adieu,

ALETTE! » (Dans *Rosie Grande sœur* de Jacqueline Vincent les BRUNOIT sont les frères jumeaux BRUNO et BENOIT).



Les langages inventés et les jeux secrets sont certainement des mines de mots-valises dont on ne peut que soupçonner les splendeurs.

Je trouve Alain (sept ans, neuf mois) et Anne (cinq ans, trois mois) jouant à l'écart avec leur petit ménage et faisant un beau vacarme; je m'approche : « *C'est le din'sou*», se bornent-ils à répéter; je n'ose insister et pense à une consonance chinoise. Le lendemain, on consent à m'initier et j'apprends qu'il s'agit à vrai dire du « DINESAOUL» : « On joue à la DINETTE et on fait comme si on était complètement SAOUL; le CAFSOUP est alors un objet bizarre tenant de la CAFETIÈRE et de la SOUPIERE et jeté à terre avec violence.

Au cours d'une promenade en voiture, Alain (huit ans) et Anne (six ans et demi) donnent de longues explications au petit lapin en peluche, lui montrent le paysage et lui apprennent les noms des pays que l'on traverse :

— « Ici, tu vois, c'est TARYONNE!»

— « ou BAYNOS!»

On est sur la route entre TARNOS et BAYONNE. Les toponymistes relèvent, je pense, un mécanisme analogue : aux confins de la CALIFORNIE et du MEXIQUE, une ville, qui a vu naître je ne sais quel producteur de romans noirs, ne s'appelle-t-elle pas CALEXICO? Les membres de l'expédition ORÉNOQUE-AMAZONE baptisent leur bateau ORAM (22) et je ne parle pas de créations plus ou moins heureuses de publicité comme NIVADOUR (NIVE + ADOUR), le garage bayonnais, de géographes comme EURASIE (EUROPE + ASIE) ou de politiciens comme BÉNÉLUX ou FRITALUX; la *petite cosmogonie* nous fournit ATLANPACIFIQUES!

(Dans mes propres jeux d'enfant, je rassemblais tous les pouvoirs; j'étais ABETZ, c'est-à-dire à la fois président de la République ou roi, maréchal ou chef militaire, pape ou chef religieux, chef de famille — je transportais ma poupée accrochée à mon ceinturon jusque sur les champs de bataille et la couvrais avec soin dans la Sibérie de la grande chambre — tout enfin, depuis *a*

jusqu'à *z*, d'*alpha* à *oméga* : ABETZ est une contraction, non un mot-valise).

*
* *

Les mots-valises sont plus aisés à relever dans les comptines et formulettes; dans une conférence donnée au groupe de *l'Évolution Psychiatrique* (18), j'ai montré l'importance de celles-ci en psychologie normale et pathologique et je rappelle qu'au cours de la discussion S. NACHT voyait dans le mot-valise une caractéristique essentielle de la pensée infantile, caractéristique en tout cas méconnue par SKINNER (48); j'y reviendrai à propos des *Nursery-rhymes* et des *limericks* dans un travail en collaboration avec Yves MALARTIC (20) et me borne à relever ici l'opinion de Paul SCHILDER (46) : « Words are cut to pieces and the pieces are arbitrarily united. Such an attitude towards words is found in early stages of mental development. In childhood there is an experimental stage by which the child tries to become clear about the sign function of words. »

Il y a probablement des foules de valises parmi les mots des comptines qu'Émile BODMER qualifie de « mots sauvages » (8) et qui correspondent aux « mots en liberté » de Jean BAUCOMONT (1), celui-ci s'interdisant formellement d'ailleurs par principe la recherche de toute signification.

C'est à des formules plus claires que s'attachent mes tentatives d'exégèse, d'ailleurs prudentes — on délire si facilement dans ce domaine.

Voici PIMPANICAILLE (var. PIMPANICACHE ou PIMPENICAILLE), l'universel roi des papillons lui-même (père de Gargamelle, suivant Rabelais au chapitre III : « En son eage virile espousa Gargamelle, fille du roi des Parpaillos, belle gouge et de bonne troigne ») :

Pimpanicaille, le roi des papillons,
Se faisant la barbe, se coupa le menton.

Pimpanicaille me paraît composé de PIMPANT — et c'est justement pour être séduisant que le roi se fait la barbe, elle-même symbole de puissance — et de NIQUE, signe de moquerie, celle-ci soulignée par un suffixe péjoratif AILLE ou ACHE; l'humour ne perd jamais ses droits.

Voici PRÊCHIMONI-PRÊCHIMONA :

Prêchimoni, prêchimona,
Ma chemise entre mes bras,
Mon chapeau sur les cheveux,
Je saluai ces Messieurs.

Pour des raisons que j'ai développées dans une étude antérieure relative au rôle de l'humour dans la lutte contre l'angoisse enfantine (19) et qui seraient ici hors de sujet, l'enfant doit réagir contre le prêtre en chaire, le prédicateur qui donne des leçons de morale, dénonce le péché et ne se prive pas de décrire les tourments que l'enfer réserve aux pécheurs avec un luxe que lui envieraient nos mystères médiévaux et les tympans de nos cathédrales (relisez le chapitre III de *Dedalus*, la retraite en l'honneur de saint François-Xavier, les tortures énumérées par le Père Arnall et impressionnant Stephen...) : *prêche* revêt souvent dans la langue de chaque jour un sens péjoratif (et c'est peut-être pourquoi il a été abandonné à l'exercice du culte protestant), mais même le composé populaire PRÊCHI-PRÊCHA, que mon dictionnaire définit le « rabâchage burlesque d'un orateur » et qui déjà ne manque pas de pittoresque, n'est pas jugé suffisant et le verbe SERMONNER vient fusionner avec lui.

Voici la TATARAGNE (var. TATARANE) où je crois reconnaître une tante anguleuse et sèche (TATA + ARAIGNE).

Peu importe que PIMPANICAILLE, PRÊCHIMONI-PRÊCHIMONA ou TATARAGNE soient des créations de l'enfant ou de l'adulte (c'est l'ancien problème de l'origine des comptines qui a soulevé de vaines controverses et tourne si facilement au faux problème) : il me suffit que l'enfant aime de tels mots, les répète, cherche à les retenir, se fait l'agent de leur transmission et qu'il y ait là une « pensée à son niveau », propre à m'éclairer sur sa mentalité (cf. 14). BAGA, BIGA, HIGA, LAGA, BOGA, SEGA....., compte le petit basque; le BIGA (deux) reste seul intact et vient contaminer tour à tour chacun des chiffres.

De tels néologismes sont par ailleurs à rapprocher d'un certain nombre de phénomènes qui éclairent les modalités propres à l'invention chez l'enfant : analogies graphologiques et « calembours graphiques » décrits par G.-H. LUQUET (31); accolement des jeux (MEXICANO sert d'intermédiaire entre la danse sur l'air de MEXICANA et la boîte de MÉCANO retiré en dansant

du placard et la construction commencée, la valise venant régler l'activité et déterminer le passage d'un jeu à un autre); amour des kyrielles, complaintes et enchaînements (les uns extemporanés, constituant un jeu de société, les autres de forme fixe et appris par cœur, du type : « je te crois — croix de bois — bois de campêche — pêche à la ligne (...) grec d'Athènes, ténor léger (etc.) » et il y a bien un mécanisme d'enchaînement élémentaire à deux maillons chez certains mots-valises simples avec un groupe phonétique allant d'une lettre à un ou plusieurs phénomènes, commun aux deux composants, terminal chez le premier, initial chez le second : HARENGS — ANDOUILLES donnant HARANDOUILLES; on en trouvera précédemment de nombreux exemples : PAPAPILLON, RACONTINUE, FERMÉTIQUE, CANOFRAGE, etc. Aux antipodes on trouve des mots-valises de type lyrique, accouplant deux mots en apparence inaccouplables sur un plan, qui en apparence, ne leur convient pas — je reprends à dessein les mots de Max ERNST; un paragraphe de mon essai sera consacré aux collages verbaux); associations des chansonnettes et rengaines; contaminations des comptines elles-mêmes qui, déjà signalées par J. BAUCOMONT (1), ont été récemment étudiées par Jean CHATEAU (13 et 14), « ici, ce sont deux comptines différentes qui ont été mises bout à bout; là c'est une conclusion qui a été prise à une comptine et ajoutée à une autre... »; les compositeurs de formulettes éprouvent le besoin particulier soit d'allonger la sauce, soit de marier deux formulettes préférées; et l'auteur ajoute : « Comme l'enfant mêle les comptines, il mêle les jeux » et les combine; et le philosophe d'opposer à plusieurs reprises d'une manière systématique un mode d'invention par juxtaposition à « l'invention par combinaison de l'adulte » : « l'imagination créatrice de l'enfant ne va pas du tout aux parties, mais de parties à une somme. Elle parfait par addition (...). C'est toujours le même processus additif qui est en jeu. L'invention est agrégation. Elle est à peine synthèse (etc.) ». L'universalité des mots-valises soulignée dès le début de cette étude (cf. Introduction) ne paraît-elle pas dans une certaine mesure affaiblir la thèse soutenue par Jean CHATEAU?

Henri WALLON (50) ne manque pas d'étudier chez l'enfant les *contaminations de mots* sur le plan sensori-moteur; « elles donnent lieu souvent, dit-il, à des substitutions et aux formations hybrides connues sous le nom de *lapsus linguae* ». L'exemple qu'il cite à

l'appui est d'une rare qualité : voici le dialogue entre l'observateur et l'enfant L...er : « Ce n'est pas vivant un arbre? Ça pousse. — Alors ce n'est pas vivant? — Ça remue; il n'y a que les feuilles qui remuent quand il fait VIVANT » (pour : « quand il fait du vent »). Ainsi se trouve magistralement évoquée l'image des feuilles en mouvement.

***

Il ne change rien à l'affaire que VIVANT ne soit pas un authentique néologisme, mais un mot du dictionnaire; dans son mémoire consacré à la formulation verbale de la pensée dans les états psychopathiques (12), J. BURSTIN s'efforce justement de distinguer des *néologismes par le signifiant* dans lesquels le mot est forgé de toutes pièces, des *néologismes par le signifié*, voisins des *paralogismes*. Dans cette perspective, je peux donc considérer certains mots comme des valises : dans BORGIA, suivant Joseph DELTEIL (16), il y a BORDEL et ORGIE (Victor Hugo s'est avancé à mi-chemin : dans *Lucrèce Borgia*, GENNARO, avec la pointe de son poignard, fait sauter la première lettre de B ORGIA gravé sur le mur). Francis PONGE, de son côté (43), découvre qu' « à mi-chemin de la CAGE au CACHOT, la langue française a CAGEOT », ou qu' « au contraire des ESCARBILLES, qui sont les hôtes des cendres chaudes, les ESCARGOTS aiment la terre humide. GO ON, ils avancent (...) », et ces phrases ne sont pas par hasard les premières des essais consacrés respectivement au cageot et aux escargots; dans le *parti pris des choses*, les noms mêmes de ces choses jouent un rôle essentiel et les réflexions qu'ils suscitent viennent servir de point de départ à la dissertation. Voyez encore, dans *La Seine* (44) la satisfaction du même auteur lorsque se trouve enfin justifié le rapport phonétique entre les racines *humil* et *humid*. Les efforts de Francis PONGE pour lier le mot à la chose sont manifestes dans son dernier recueil, *La rage de l'expression* (44 *bis*) de la première page (« L'entrechoc des mots, les analogies verbales sont *un* des moyens de scruter l'objet ») à la dernière (« S'agit-il du poison dont le nom qu'on redoute — Étrangement proche de sa couleur — Commence comme ciel et finit comme azure »). Et voyez encore à quoi aboutit Jean FERRY (21) lorsqu'il recherche le sens d'un mot qu'il a oublié : « Les escarboucles ne peuvent être que (...) les mots que parfois elle

prononce, scabreux dans sa bouche scandaleuse ». Et voyez encore... etc. Mais nous aboutissons à des mécanismes analogues aux mécanismes oniriques mis en lumière par la psychologie freudienne (cf. chap. VI) et par ailleurs les poètes auront une place à part dans ma monographie (chap. IV).

Mon ami L. R., dessinateur médiumnique, s'étonne du caractère automatique et mystérieux de son art; dans une lettre, après quelques considérations ésotériques, il m'écrit : « ... ne me considérant qu'*interprêtre* et non créateur de mon œuvre ». Au lecteur de faire ici son choix dans sa propre collection de « cuirs », les grands prix revenant à Bécassine et au Sapeur Camember.

Le jeune Marcel ne dit pas chanoine mais CHAMOINE (CHAT + MOINE) qui évoque dans La Fontaine le « saint homme de chat, bien fourré, gros et gras ».

A chaque nouvelle poussée dentaire, Anne réclame son *sirop de la barbe* (Delabarre).

Le petit Belaval entend *lune froide* pour JUNGFRAU.

Olivier est scandalisé et reproche à sa maman d'avoir dit un vilain mot; celle-ci vient de demander à ses invités s'ils prendront un peu de *kummel*.

Odette se demande longtemps ce que le chat vient faire dans l'*Angelus* : « Et le Verbe s'est fait chair, et il est venu habiter PAR MINOU (parmi nous).»

En arrivant à Leku-Eder, ce jeune caractériel que ses parents se sont décidés à placer à la suite de vols familiaux réitérés, me demande s'il sera bien dans cet institut PEINAGOGIQUE (PÉDAGOGIQUE + PEINE) où il se sait condamné à passer quelques mois.

Pour ma part, à cause de l'accent de la Haute-Loire où je passais mes vacances et du voisinage de l'expression « la clé des champs », une clôture est restée longtemps une *clef*, et non une *claie*. J'avais plus de vingt ans et je n'avais pas encore compris que les pois écossés, que je croyais ainsi appelés à cause de leurs rayures et de leur coloris rappelant l'étoffe écossaise, étaient en réalité *écossés*. Je n'arrive pas à ne pas voir dans *concupiscence*, qui commence comme *concubinage*, le mot de la langue française le plus sale et le plus bourré de sexualité, voire de perversions : *con*, *cul*, *pisse*, *sens* y font l'amour sans retenue, malgré la proximité du *Traité* de Bossuet — autant dire en pleine église — et renoncer une fois pour toutes à un tel exhibitionniste

(quoique le fait d'avoir mis en noir sur blanc l'enfilade (!) de mots qui précède m'apporte un certain soulagement et me donne l'espoir de pouvoir désormais prononcer le mot fatal en public sans penser à mal et sans rougir, piqué sur le liège de la boîte l'insecte ne bat pas longtemps des ailes.... Pendant que j'y suis, j'ai bien envie de piquer à côté de *concupiscence*, la malodorante *pétéchie* que je redoutais à juste titre en m'entraînant à la préparation des concours médicaux). L'œuvre de Michel LEIRIS fournira bien d'autres exemples, souvent suivis des subtiles analyses d'une introspection forcenée, de ce mode de *co - naissance* habituel aux jeunes cervelles; je songe par exemple dans BIFFURES (28) au chapitre *Habillé-en-cours* (à Billancourt) que je connaissais depuis longtemps grâce à *l'Arbalète* (id.).

Voici encore des impressions d'enfant chez un écrivain russe sensible à « *la magie des mots* » — c'est le titre de son essai de 1909 — André BIELY(*L'enfance de Kotik LETAYEV*, cité par Georges REAVY (45)) : « ...le son du mot Kremlin me surprit : Kremlin — qu'était-ce? J'avais déjà goûté de la crème brûlée; c'était une friandise; on me l'avait servie démoulée — avec des escarpements; ce Kremlin qu'on m'avait montré dans la pâtisserie de Savostyan; il était bâti avec des escarpements de sucre candi et des tours roses; et il me devint clair que — le kre représentait un créneau des escarpements (du Kremlin, la crème et le créneau), et : le m, le mlin, représentaient la douceur, la suavité melliflue; et plus tard, d'une fenêtre de l'escalier de service... on me montra : les tourelles du Kremlin s'élançant dans l'horizon d'azur : crénelées, melliflues... pour moi ces tourelles étaient le vif ruisseau de sons des mots... » De tels jeux d'association abondent, paraît-il, dans *L'enfance de Kotik Letayev* et imposent la comparaison avec James JOYCE sur lequel j'aurai à revenir largement (IV), surtout le JOYCE du *Portrait de l'artiste jeune par lui-même* (*Dedalus*), liant IVORY (ivoire) et IVY (lierre).

Dans la deuxième des *Enfantines* (26), *le couperet*, le Milou de Valery LARBAUD croit que « L'USUFRUIT est une pomme qui est tombée dans l'herbe et qui pourrit, toute ratatinée et fendue, sous les pluies de novembre »; le portrait qui se trouve au salon, à côté de celui du grand-père député, n'est pas celui de Gambetta, mais du Grand-Bêta.

Ces notations me permettent d'ailleurs de revenir aux formulettes avec la confidence de Jacques-B. BRUNIUS (11) :

« Le premier vers de la comptine (mais est-ce bien une comptine? G. F.) : « Paul et Virginie dans une chaufferette »... nous donne un autre exemple de mot mal entendu par l'enfant (chaumière? ou chambrette?), mal entendu parce qu'il ne le satisfait pas, et remplacé par *chaufferette*, si incomparablement plus poétique, qui m'a toujours paru signifier par *condensation* (ces italiques sont de moi) : une *chambrette* bien chauffée dans une *chaumière.* »

BORGIA, CONCUPISCENCE, CHAUFFERETTE... : me voici parvenu en quelque sorte au contraire du mot-valise, à ce que j'appelle le *mot-gigogne*, fécond à son tour, capable de continuer le processus créateur et de renouveler le monde du verbe; je n'oublie pas de noter que *ce qui fait parfois dialectiquement la valeur de la valise, c'est la possibilité de la gigogne* (je donnerai chemin faisant des exemples de réussites particulièrement heureuses); je trouverai dans MAILLECHORT de MAILLOT et CHORLIER *limaille* (de fer) et *or* et présenterai la nouvelle boutique de mes amis ruthénois *SUZANNE* et *MAXIME*, si heureusement baptisée *SUMAX*; tant il est vrai que les problèmes soulevés ici s'attachent à une forme qui doit être nécessairement appréhendée dans son mouvement même et son vivant dynamisme. (« Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant », proclame Victor Hugo.)

Pour Rétif de la Bretonne, la vierge est destinée à l'homme parce qu'il y a *vir* dans *virgo* (comme dans *virtus*, me souffle le classique).

Seule à mon sens la psychanalyse permet d'entrevoir l'importance et la profondeur de telles démarches : Sophie MORGENSTERN (34) — je dois me borner à cet exemple — cite le cas d'un enfant de quatorze ans fort intelligent qui décompose le mot *venger* en *ven* (= *ventre*) et *ger* (= *jet* d'eau), soit au total un jet d'eau dans le ventre, image sous laquelle il se représente le coït. On sait par ailleurs à quelle théorie philosophique l'analyse des mots conduit un Jean-Pierre BRISSET (10) et les étonnantes séries d'associations verbales qui conditionnent le système métaphysique de cet auteur « les dents, la bouche, — les dents la bouchent, — l'aidant la bouche, — l'aide en la bouche, — laids en la bouche, (... »); je ne suis pas fâché de trouver BRISSET à cette place, me souvenant à temps de la remarque fort pertinente d'André BRETON (9) : « Nous assistons ici, non plus à un retour de l'individu mais, en sa personne, à un retour de toute l'espèce vers l'enfance. » On pourrait soutenir la même opinion au sujet de

Julien TORMA, incitant à l'insurrection les « camarades-mots » (cf. 49).

Les noms propres ont aussi leur « esprit »; il y a de la JOYE dans JOYCE; je me souviens que, dans *la musique intérieure*, Charles Maurras appelle Foch « victorieux au nom de flamme » et je ne sais pas à qui attribuer ce distique : « Verhaeren, nom qui sonne ainsi qu'un fracas d'armes — Qu'un roi barbare aurait laissé choir dans la nuit », mais des lectures récentes m'apportent des exemples dont je peux me contenter : Victor Hugo (25) remarquait la syllabe *vil* « on ne peut mieux placée » dans *Villemesant* et *Barbey d'Aurevilly* (il ne connaissait pas le cœur pur de Charles *VIL*DRAC) et notait qu' « il y a de l'*auge* dans *Augier* et du *valet* dans *Waleswki* ». COLETTE (15) trouve à Mondor « un nom de bergerade » parce qu'il se termine comme Lindor et Alcindor. A l'école comme dans tous les groupes sociaux, de tels découpages interviennent fréquemment dans les attributions de surnoms — que chacun fasse appel à sa propre expérience et à ses souvenirs.

La constatation de Jean PAULHAN (39) est à reprendre une fois de plus : « Il n'est pas un fragment de mot qui ne conserve, en toute aventure, *son* fragment de pensée », voire une pensée complète plus ou moins originale et il convient d'ajouter que, dans le mot reconstitué, chacun des fragments lutte pour que son propre sens ne se perde pas dans le sens général. Or « l'aventure » du mot ne peut être la même pour deux individus et nous voici plongés en plein pirandellisme : « Comment pourrions-nous nous entendre, Messieurs, si les mots que je prononce ont un sens et une valeur en rapport avec l'univers qui est en moi, tandis que celui qui m'écoute leur donne inévitablement un sens et une valeur en relation avec l'univers qu'il porte en lui? »

Matila G. GHYKA s'est appliqué récemment (23), à préciser les raisons de la réussite de certains « noms propres qui par antonomase, ont fourni une série de noms communs, paraissant parfaitement, *organiquement*, adaptés à l'acte ou à l'objet accidentellement associé à l'origine du mot en question » De tels mots se sont imposés « à cause d'une qualité inhérente à leur armature ou à leur timbre, d'une association d'idées évidente ou obscure (pouvant agir (...) par onomatopée, *Einfühlung* ou suggestion métaphorique indirecte) ». Je choisis dans les pages de citations : *acariâtre* (d'Acarius, saint Acaire ayant passé pour guérir les fous) qui

evoque *aigre*, *âcre* et *acide; draconien* (du législateur *Dracon*) qui évoque *draco*, le dragon; *voltage* (de Volta) qui évoque bien un potentiel (convergence avec *volonté* et avec *Volta*, dieu du tonnerre chez les Étrusques).

Pour m'en tenir aux valises, j'ai toujours constaté avec satisfaction, depuis les premiers essais de traversée aérienne de l'Atlantique, que *COLOMB* en est une assez mauvaise de COSTES et BELLONTE. Je reviendrai dans un autre chapitre (IV) sur les pseudonymes et sur les noms de héros de romans.

Je n'ai guère la place d'étudier à fond les *illusions de l'étymologie* que dénonce sans relâche Jean PAULHAN (40 et 41) et qui lui permettent de réduire celle-ci à l'ordre du calembour, puisque nous sommes « réduits à penser notre langage pour n'avoir pas exigé de parler notre pensée ».

Magistralement, il y aura bientôt un siècle, Max MULLER (35) soulignait la tendance naturelle de l'esprit à rapporter ce que l'on ne comprend pas à ce que l'on comprend, marquait l'influence des mots sur la pensée, préparant les formules connues et vouées à des fortunes diverses (à quoi bon citer leur auteur? « ce sont les mots qui créent la pensée » — « la pensée se fait dans la bouche » — « Je ne pense que lorsque je parle » — « promettre le langage à une autre dignité, en voulant voir en lui non plus un moyen mais un être ») et étudiait la *dérivation incorrecte, fausse étymologie* ou *étymologie populaire* (populaire? voire ; l'Académie, sur la proposition de Maître Maurice GARÇON, écrit *baron* (d'agneau) bas-rond!).

Si j'écrivais une thèse — et non un simple essai — je devrais consacrer un long chapitre à la *maladie mythologique* du langage; je préfère engager mon lecteur à lire — ou à relire — l'exquise douzième leçon d'une série trop oubliée; elle s'intitule « *la mythologie moderne* » et utilise de vieilles enseignes d'auberge, raconte la fable de la bernache ou du bernacle...

J'évoque encore mon maître, le Pr Jules FROMENT qui, dans nos entretiens du vieil Hôtel-Dieu lyonnais, aimait à citer BRÉAL : « chercher auprès des mots des consultations sur la nature des choses... » (je répète de mémoire après plus de vingt ans). Il y a lieu de remarquer encore qu'au cours de certains mouvements de la passion, de certains désordres affectifs, de certains syndromes obsessionnels rappelant d'assez près la mentalité magique de l'enfant et le sentiment de participation, l'étymologie populaire,

comme l'entend Max MULLER, peut parfaitement coexister avec la connaissance précise du mot, de son sens exact et même de son étymologie véritable : c'est ainsi qu'à l'âge de dix-huit ans, et bachelier, comme je voyais maman condamnée par une *tumeur* et piquée chaque jour à la *morphine*, j'hésitais à prononcer ces mots, n'arrivant pas à me débarrasser de « TU MEURS » et de « MORT-FINE » ; je tenais cette dernière étymologie de la femme de ménage : « Il faut se méfier de ces piqûres, disait-elle ; le nom le dit bien ! » (c'est la même personne qui appelait *cabinets dentaires* (*dans terre*) les W. C. souterrains de la place Fourneyron). MALLARMÉ brodant des variations sur le *nul* de *pénultième* (*Divagations*) (32) et partant à tire-d'aile sur le *pén* initial de la valise-gigogne n'est pas le seul à être visité par le *démon de l'analogie* et à ne pouvoir, passée cette minute, se dérober aux diktats d'une logique plus éblouissante que le brasier infernal. Dans *les Mots Anglais* (32), livre qui nous apprend autant du Maître lui-même que de la langue anglaise, se trouvent parmi les « *singularités* » (aux dires du « *programme ou aperçu de l'ouvrage* »), une « *fausse analogie* entre deux Mots Français *ou* d'un Mot Français à plusieurs déjà anglicisés, une *déviation du sens français* ou un *changement complet*. Puis *jeux de mots* portant sur une portion du vocable ou sur celui-ci *tout entier* ». L'auteur écrit : « Qui niera que dans FOUMART ou FOUINE et MARTE accouplés, la mauvaise odeur des deux bêtes ne se réfugie dans la première syllabe du nom qui désigne le PUTOIS, FOU, où plus d'un Anglais reconnaîtra l'adjectif FOUL, SALE et VIL ? » (je retrouve ici la loi que je formulais ci-dessus : ce qui fait parfois dialectiquement la valeur de la valise...). Après le vaisseau BILLY-RUFFIAN, ce *sac à corde de Guillot* pour BELLOROPHON, il est cité une enseigne d'une auberge de la Conquête, *Le chat fidèle* devenant *The cat and the fiddle* (*le chat et le violon*), digne de figurer dans Max MULLER. Celui-ci semble inspirer directement la conclusion mallarméenne : « Mythologie autant que Philologie, ceci : car c'est par un procédé analogue que, dans le cours des siècles, se sont amassées et propagées partout les Légendes. » Il faut apprendre à compter Max MULLER parmi les influences lointaines du symbolisme et du surréalisme.

***

Accessoirement peut se poser encore à propos de l'activité nalogique, le problème de l'évocation volontaire du mot; dans ne page de l'*Énergie spirituelle* (6), que l'on croirait détachée u *Temps Perdu*, BERGSON analyse l'effort de mémoire et l'inter-ention du schéma dans le rappel laborieux (suivant les classiques simple recherche *angoissante* d'un mot qui échappe à la mémoire st le premier degré de l'onomatomanie) : « Il y a quelque emps (...); je voulus inscrire le nom de PRENDERGAST (...). Iais je ne pouvais ni retrouver ce nom, ni me rappeler l'ouvrage ù je l'avais d'abord vu cité. J'ai noté les phases du travail par quel j'essayai d'évoquer le nom récalcitrant. Je partis de l'im-ression générale qui m'en était restée. C'était une impression 'étrangeté, mais non pas d'étrangeté indéterminée. Il y avait omme une note dominante de barbarie, de rapine, le sentiment u'avait pu me laisser un oiseau de proie fondant sur sa victime, comprimant dans ses serres, l'emportant avec lui. Je me dis ien maintenant que le mot PRENDRE, qui était à peu près guré par les deux premières syllabes de nom cherché, devait ntrer pour une large part dans mon impression : mais je ne sais si ette ressemblance aurait suffi à déterminer une nuance de senti-ent aussi précise, et en voyant avec quelle obstination le nom « ARBOGASTE » se présente aujourd'hui à mon esprit quand pense à « PRENDERGAST » *je me demande si je n'avais pas it fusionner ensemble l'idée générale de prendre et le nom d'Arbo-iste* (souligné par moi) ce dernier nom qui m'était resté du temps j'apprenais l'histoire romaine évoquait dans ma mémoire de gues images de barbarie (etc...)! ». Dans un schéma comme les nent Freud et Belaval, une dérivation conduirait au brigand RBOGAD de ZADIG.

Par ailleurs le mot-valise fait partie des artifices subtils si mysté-ux, des arcanes du langage intérieur, et se range parmi les océdés mnémotechniques d'usage individuel : LUSITANIC me t de pont entre deux catastrophes maritimes contemporaines mon enfance, celle du LUSITANIA et celle du TITANIC; il est à l'occasion bien utile; le voir survenir à propos me fait fois sourire — que les témoins de ce sourire, mes interlocuteurs

par exemple, ne se hâtent pas de conclure à l'absence d'une motivation. Quand je veux retrouver le nom de PIRANESE, je dois évoquer tels escaliers des CARCERI qui me conduisent à l'intermédiaire indispensable CARCENESE. Les noms propres courent aussi le risque d'être estropiés : mon camarade d'internat COULLOUDON devient volontiers COULLONDOU par voisinage de mon ami COULONJOU, le neurologue brestois; des échanges analogues se font constamment entre NAVILLE et MABILLE, tous deux prénommés Pierre.

Je trouve encore fausse étymologie et valises à la base d'un certain nombre de monstres dans l'acquisition d'une langue étrangère (j'ai provoqué l'hilarité dans toute une classe d'anglais le jour où j'ai appelé une affiche PLANCART (PLACARD + PANCARTE) en m'appliquant à prononcer ce néologisme avec l'accent même de placard), de fautes d'orthographes et de *lapsus calami* : cet écolier met un *h* à *ermitage* nullement par souci de l'ancienne orthographe, mais parce que dans ermitage il y a du caché et de l'*hermétique*. Et cet autre écrit THERMITE parce que son livre d'histoire naturelle représente les termitières des pays chauds (thermos). C'est l'histoire du *bas-rond* académique!

Autre exemple de valise orthographique : le faon BAMBI avec l'*y* de BABY.

Ici comme ailleurs je ne tombe donc nullement sur des mécanismes propres à l'enfance, mais sur des mécanismes généraux, universellement employés. A moins qu'il soit possible de voir là une application de la « règle d'addition des possibilités » chère à Édouard PICHON (42), une persistance du globalisme (de DECROLY) s'opposant au si funeste processus de « suradultisation » et représentant « un des modes les plusf éconds de pensée », — expressivité impliquant régression, suivant la formule en effet malheureuse de Ch. BALLY. Je serais ainsi conduit à répondre par la négative à une interrogation formulée tout à l'heure à l'occasion d'une thèse récente (13 et 14) et, à propos de mes mots-valises, à apporter de l'eau au moulin de Jean CHATEAU.

Gaston FERDIÈRE *(Été 1952).*

BIBLIOGRAPHIE

1. Jean Baucomont, *Les formulettes enfantines françaises*, in *La Hune*, 12, Automne Hiver 1935-36. (N° spécial consacré au Folklore.)
2. Hervé Bazin, *Vipère au poing*, Grasset.
3. Hervé Bazin, *La tête contre les murs*, Grasset.
4. Hervé Bazin, *Jeux de main*, dans le recueil de nouvelles *Le bureau mariages*, Grasset.
5. Yvon Belaval, *Petite Kénogonie*, in *Les Cahiers de la Pléiade* (XII), intemps-Été 1951.
6. Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, Alcan.
7. Oscar Bloch in *Journal de psychologie*, 1921 et 1924.
8. Emil Bodmer, *Empros oder Anzählreime der französischen Schweiz*, lle, 1924.
9. André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Le Sagittaire, 1940.
10. Jean-Pierre Brisset, *Les origines humaines*, 1913.
11. Jacques-B. Brunius, *Le Jabberwocky de Lewis Carroll*, in *Les hiers du Sud* n° 287, 1948. *(Exploration du pays des merveilles.)*
12. Jean Burstin, *La formulation verbale de la pensée dans les états ychopathiques*, in *Annales médico-psychologiques*, 1948, t. I.
13. Jean Chateau, *Le Réel et l'imaginaire dans le jeu de l'enfant (essai la genèse de l'imagination)*, Vrin, 1946.
14. Jean Chateau, *Le jeu de l'enfant (introduction à la pédagogie)*, n, 1946.
15. Colette, *En pays connu*, Ferenczi.
16. Joseph Delteil, *Jésus II.*, Flammarion, 1947.
17. E. Egger, cité par Kr. Nyropp (cf. 36).
18. Gaston Ferdière, *Intérêt psychologique et psychopathologique des aptines et formulettes de l'Enfance*, in *l'Evolution psychiatrique*, nouvelle ie, n° 3 (consacré à l'enfant).
19. Gaston Ferdière, *Prêchimoni-Prêchimona. Le rôle du prêtre dans comptines*, in *Psyché*, n° 7 (consacré à l'enfant et à la famille).
20. Gaston Ferdière et Yves Malartic, *Nursery-rhymes et limericks*, préparation).
21. Jean Ferry, *La société secrète*, Coll. *l'Age d'or*, Fontaine, 1945.
22. Alain Gheerbrant, *L'expédition Orénoque-Amazone*, N.R.F., 1952.
23. Mathila C. Ghyka, *Sortilèges du verbe*, N.R.F., 1949.
24. V. Henry, cité par Kr. Nyrop (cf. 36).
25. Victor Hugo, *Notes et fragments* in *Les Cahiers de la Pléiade* (IX), temps 1950.
26. Valery Larbaud, *Enfantines*, N.R.F., 1927.
27. Michel Leiris, *l'Age d'homme*, N.R.F., 1939.
28. Michel Leiris, *Biffures*, N.R.F., 1948 et *l'Arbalète*, n° 8, Printemps
29. Lewis Carroll, *Through the looking-glass*, Macmillan and C°, don.
30. Lewis Carroll, *La chasse au snark*, traduit par M. Parisot, (éd. gue), P. Seghers, 1945 et Fontaine, 1946.
31. G.-M. Luquet, *Le dessin enfantin*, Alcan, 1926.
32. Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléïade, F.
33. Henri Michaux, *La nuit remue, Postface à Mes propriétés*, N.R.F.
34. Sophie Morgenstern, *Psychanalyse infantile. Symbolisme et valeur ue des créations imaginatives chez l'enfant*, Denoël, 1937.

35. Max MULLER, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, A. Durand et Pedone Lauriel, 1868.

36. Kr. NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, 1925.

37. André OMBREDANE, *Le langage*, in *Nouveau traité de psychologie*, de Georges Dumas, Alcan, 1937, t. III, fasc. 4.

38. André OMBREDANE, *Le développement du langage chez l'enfant* in *La psychologie de l'enfant de la naissance à 7 ans*, Bourrelier et Ce, 1939.

39. Jean PAULHAN, *Si les mots sont des signes*, Au sans pareil, 1921.

40. Jean PAULHAN, *Les illusions de l'étymologie*, in *Les Cahiers de la Pléiade* (XI), Hiver 1950-51.

41. Jean PAULHAN, *Petite préface à toute critique*, Les Éditions de minuit, 1951.

42. Édouard PICHON, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, Masson, 1936.

43. Francis PONGE, *Le parti pris des choses*, Coll. *Métamorphoses*, N.R.F., 1942.

44. Francis PONGE, *La Seine*, La Guilde du Livre, 1950.

44 *bis.* Francis PONGE, *La rage de l'expression*, Mermod, 1952.

45. Georges REAVY, *Le mot et le monde d'André Biely et de James Joyce*, in *Roman*, mars 51, n° 2.

46. Paul SCHILDER, *Psychoanalytic remarks on « Alice in Wonderland » and Lewis Carroll*, in *the journal of mental and nervous diseases*, vol. 83, Février 1938.

47. SCHLEICHER, cité par Kr. NYROP (cf. 36).

48. John SKINNER, *Lewis Carroll's adventures in Wonderland* in *American Imago*, 1947.

49. Julien TORMA, *Euphorismes*, 1926.

50. Henri WALLON, *Les origines de la pensée chez l'enfant*, t. I, P.U.F., 1945.

LA STATUE DE SEL (II)

Bissor était un solide garçon tout en muscles et gros os, comme un cheval de labour. Par quel miracle naissait, de temps en temps, au sein pourri du ghetto, un robuste gaillard, trapu, compact et riche d'une santé campagnarde? Une tignasse rousse, abondante, indéfrichable comme une jungle accentuait son aspect primitif. Mais par toutes les peurs, les humiliations et le ressentiment qu'il portait en lui, Bissor était bien du ghetto où il naquit et vivait encore. Depuis l'âge de onze ans, il avait expérimenté la ville, où, après les classes, il distribuait les journaux du soir. Avec désinvolture, je lui racontai les terreurs et les haines de mon père. Il m'arrêta aussitôt :

— Ton père a raison. Tu ne sais pas encore.

Le magasin de son père, m'expliqua-t-il, avait brûlé dans un pogrome; son père en était mort de chagrin. Bissor se trouvait ainsi à la charge de la communauté qui lui payait ses études. Mais il craignait que sa mère et ses sœurs ne puissent tenir sans lui. (Elles ne tinrent pas et bien qu'il ait quitté les classes en première, il ne put empêcher sa sœur de se prostituer.) Il me décrivit ses tournées quotidiennes, la méfiance et les sous-entendus, l'imperméabilité parfaite des autres.

J'entrevis le désespoir de mon père, si je me refusais encore à l'accepter. Toujours, je l'ai entendu dire sa haine de cette ville, sa révolte d'y être né, l'impossibilité de s'y épanouir, j'ironisais lorsque, la ville bougeant, il rentrait précipitamment, faisait des provisions et barricadait portes et fenêtres : il prenait peur devant l'imprévisible.

Je battis en retraite, mais les expériences d'autrui ne pouvaient me convaincre. Elles me paraissaient faussées par maladresse ou prévention. A l'occasion, me semblait-il, je ferais mieux.

Il me fallut pourtant en convenir. Quelquefois, le samedi,

j'allais au cinéma avec Bissor; le seul de mes camaradse lycéens dont je pusse supporter le train de vie. Rien, comme nos loisirs, ne nous révélait étrangers au lycée. Nous fréquentions le Kursaal, où nos camarades n'avaient jamais mis le pied et qu'ils jugeaient un bouge. Et certes, ils n'avaient pas complètement tort. Pour la séance de trois heures nous faisions la queue depuis une heure de l'après-midi. Nous étions bousculés, injuriés, nou-nous battions avec les enfants de notre âge et subissions les taloches des plus âgés ou des adultes. Souvent la queue, trop longue, se trouvait brusquement brouillée et lorsqu'elle se reconstituait, nous avions perdu nos places. Une fois, on m'arracha les billets de la main sans que je pusse apercevoir le voleur. Bissor ulcéré ne put retenir ses reproches et j'éclarai en sanglots. En pareil équipage nous allâmes voir le directeur qui nous fit entrer, malgré sa méfiance.

Un samedi-cinéma, Bissor fut inopinément convoqué pour une distribution supplémentaire de journaux. Nous convînmes que j'irais seul acheter les billets. J'en confierais un au caissier et il me rejoindrait aussitôt qu'il le pourrait. Il m'ennuyait beaucoup de faire la queue sans Bissor; j'étais frêle et sa présence m'épargnait maintes humiliations.

En arrivant au Kurssal, bien avant l'ouverture des guichets, j'y trouvai déjà la grande foule. Par chance un agent de police régnait sur la petite place. Les manœuvres siciliens, qui gominaient leurs cheveux, portaient cravate et figuraient l'aristocratie de notre public, les petits cireurs en loques, qui en occupaient l'extrémité misérable et avaient amassé en mégots le prix de leur billet, les commis des marchands de beignets, à la chéchia huileuse, les cochers de fiacre maltais, leurs casquettes à visière brisée par coquetterie, les portefaix avec leur corde professionnelle sur l'épaule, tout ce monde grossier, brutal, voleur, était miraculeusement rangé, presque poli sous les yeux de l'agent musulman, un énorme bonhomme, à moustaches noires aux bouts pointus, au visage criblé de vérole. C'était la force juste et digne, certaine de sa mission. Un sentiment de bonheur passa en moi : la façade du Kursaal en gueule de dragon vomissant des flammes, les affiches coloriées, collées sur les joues du monstre, la foule même, inquiétante, mais riche d'une joie vivante, me donnaient toujours la même euphorie émue. Il s'y ajoutait, ce jour-là, la promesse d'un plaisir dans la sécurité. Les affiches nous annonçaient deux

Tom-Mix et un Rin Tin Tin. Nous en avions l'habitude, mais n'étions jamais lassés d'exulter au triomphe de notre cow-boy prestigieux. Ah! ces chevauchées derrière la diligence emportée par les bandits et contenant l'or et l'exquise héroïne blonde. Comment rester spectateurs passifs devant un sublime si exaltant? Nous nous jetions dans la mêlée, aidions au rythme des galops en tapant des pieds sur le plancher, avec notre héros tirions tous sur la bride, hurlions de dépit ou de joie. Dans ces instants, nous oubliions nos haines et nos peurs pour communier dans le déchaînement de nos gosiers.

Nous entrâmes dans la salle en ordre et sans hâte. Malheureusement l'agent de police restait dehors et à l'intérieur la jungle reprit en partie sa liberté. Nos places se trouvaient au deuxième rang, si près du mur de projection que nous en aurions le cou tordu, mal aux yeux et à la nuque. Le Kursaal, au nom majestueux, sentait le pipi. Mais la magie de la tache blanche avivée par la limite noire, le mystère des petites lumières bleues, l'odeur même, particulier mélange de fly-tox, d'humidité et d'émanations humaines me mettaient en extase. La salle, déjà surexcitée, martelait le plancher en cadence et sifflait. Les opérateurs, habitués à la ménagerie, n'obéissaient jamais aux injonctions « Commencez! Commencez! Remboursez! » Et bientôt, versatiles, les stalles des « Réservées » commencèrent à s'occuper de nous. Je reçus sur la tête des écorces de fèves et de graines de courge.

Lontemps, je trouvai exagérés, factices, les récits d'actions héroïques à la suite d'humiliations, car l'humiliation était notre pain quotidien. Nous avions la peau assez épaisse et si nous n'étions pas piqués trop profondément, mon Dieu, nous le supportions. Nous prenions notre plaisir comme nous pouvions, comme si nous étions importunés par des mouches. Cependant, ce jour là, la projection tardant, nos persécuteurs inventèrent un jeu qui dépassait la simple piqûre. Ils imaginèrent d'enflammer des allumettes et de nous les lancer par-dessus les rangées. Notre crainte réelle les mettait en joie et ils hurlaient de volupté à chaque projectile. Comme nous essayions d'y parer en nous baissant, ils nous criaient « Kiki! Kiki! » ce qui était pour eux, le diminutif général de tous les Juifs. Écœuré de mon impuissance, écrasé par le sentiment d'une injustice aveugle, anonyme, j'avais envie de pleurer de dégoût et de rage.

A ce moment, dans la pénombre émouvante des feux de sécurité,

je vis la silhouette trapue de Bissor. Jamais la force physique ne me fit tant plaisir. De bonheur, je me levai, tout droit, malgré le risque des projectiles en feu, et lui fis signe. Il vint s'asseoir près de moi, de fort mauvaise humeur. On lui supprimait un journal sur les trois qu'il distribuait parce qu'il faisait trop tard sa tournée. En effet, sauf le mardi et le jeudi, il ne pouvait commencer qu'après quatre heures. J'essayai, malgré le bruit, de comprendre ce qu'il me racontait, lorsqu'un mégot allumé stria l'air bleuâtre et vint tomber sur la tignasse de Bissor. Je sentis l'odeur du poil brûlé et m'affolai à fouiller dans ses cheveux. D'abord, il ne comprit pas ce qui se passait. Puis il se leva les dents serrées et du regard chercha le coupable. L'autre, un manœuvre, ricanait bruyamment avec ses amis d'avoir mis dans le mille. Ils n'avaient pas l'habitude de voir les petits Juifs malingres protester dangereusement. Mais Bissor n'était pas une victime commode. Il alla vers l'agresseur et se fraya un chemin entre les deux rangées suivantes. L'autre se dressa, déjà prêt à la bataille, lui demanda :

— Cosa vole? Que veux-tu?

Bissor ne répondit pas et sans préavis, brusquement, lui envoya un coup de poing sur le nez. Le sang coula sur la lèvre et le menton. Il y eut un moment de stupeur puis un tumulte indigné. Personne n'osait toucher à Bissor mais les Siciliens criaient, entouraient le blessé, lui renversaient la tête pour arrêter le sang et discutaient tous à la fois, leur arrogance oubliée. A les voir il semblait que nous plaisantions ensemble et que nous fussions de mauvais joueurs. La salle curieuse, ne comprenant pas la scène, réagit comme d'habitude : elle se mit à hurler comme s'il y avait le feu.

Le scandale grandissant, on alla chercher l'agent de police; il vit le blessé, tête renversée sur sa nuque et les vêtements ensanglantés; les autres, vengeurs, lui désignaient Bissor; la salle tout entière debout criait. Il ne crut pas les explications nécessaires et se dirigea vers Bissor qui regagnait sa place. Mon cœur battait, j'avais une peur affreuse des agents de police. Qu'allait-il arriver à Bissor, et peut-être à moi-même? L'agent prit Bissor par le bras et le poussa vers la sortie. Je les suivis jusqu'à la porte puis rejoignis dehors mon camarade.

— Allons au port, me dit Bissor.

C'était une de nos promenades favorites et il voulait crâner. Je savais qu'il avait le cœur gros car j'avais bien du chagrin aussi. Outre la perte d'argent, la déception était cruelle.

— Tu vois bien, ils ne nous aiment pas. disait Bissor avec sa conviction désespérée.

Ils : c'étaient les jeunes Siciliens, l'agent de police arabe, le propriétaire français des journaux, nos camarades de lycée, toute la ville enfin. Et c'était vrai que notre ville natale nous était hostile comme une mère dénaturée. L'échec était unique et définitif, irréparable.

J'admirais Bissor et me demandais souvent si sa réaction n'était pas la meilleure. Pendant un an, je m'astreignis à faire de la boxe dans la même salle que lui. J'acquis quelque adresse, mais je restai frêle parce que sous-alimenté. Et je ne réussis jamais à me débarrasser de mon écœurement lorsque je frappais l'adversaire sur le nez, les yeux, la bouche. Déjà je ne voyais plus sans méfiance ou dégoût les manifestations de mon corps et cette affirmation animale ne pouvait vaincre mon souci de la ville.

Plus tard je fus pris d'une peur étrange : lorsque je me trouvais dans les boyaux tortueux des souks, j'étais pris de malaise. Rapidement il me fallait retrouver l'espace ouvert : il me semblait que j'allais me cogner aux murs trop rapprochés.

5. — Le Lycée.

A l'image de la ville, le lycée était d'une diversité dépaysante. J'eus des camarades français, tunisiens, italiens, russes, maltais et juifs aussi, mais d'un milieu si différent du mien qu'ils m'étaient des étrangers. Ces Juifs riches et d'une deuxième génération de culture occidentale, qui moquaient, comme les autres, l'accent du ghetto, s'amusaient à confondre les nasales on et an, prononçant Gastan pour Gaston, chansan pour chanson, et savon pour savant, m'exaspéraient. Gêné devant le regard des autres, j'étais furieux contre eux de rouler les *r*, de ne savoir prononcer cet impossible r français que Paris a imposé à la France. J'ai essayé, j'ai pris mille fois la résolution d'essayer de grasseyer constamment jusqu'à trouver le son juste. Quand je surveillais ma langue, je perdais le fil de mes idées et j'étais vite obligé, lorsque la pensée se trouvait difficile, de laisser ma langue en paix pour réfléchir. Je reprenais alors cet accent bizarre, aux sonorités métèques, américain du sud, cinéma exotique, qui dénaturait le sérieux de

mes discours. Ou bien, si je m'appliquais, je m'en raclais la gorge : on se moquait alors de moi, on m'imitait :

— Vous « Pakhlez » le « Fkhançais » comme un Allemand.

Je ne parlais comme personne, malheureusement. J'essayais de prononcer une langue qui n'était pas la mienne, qui peut-être ne le sera jamais complètement, et pourtant m'est indispensable à la conquête de toutes mes dimensions. Notre patois suffisait à peine au langage quotidien du boire et du manger. Pouvais-je leur dire que ma mère ne parlait aucune langue européenne, qu'elle ne parlait pas même convenablement son patois? Je ne leur disais rien — je n'ai jamais rien dit à personne —, les détestais, faisais mine de les mépriser moi aussi, portais mes manques avec ostentation et roulais les *r* plus fort. Mais j'avais beau faire, je les enviais. Je ne cherche ni à m'embellir ni à me justifier; je me débarrasse ici de ma bouillie de chat, je vomis ce que je ne peux digérer par l'oubli. J'ai été jaloux, envieux, haineux même, vite insupportable aux gens disposés à m'aimer. J'avais tous les défauts condamnés : mais pouvais-je être autrement!

Mes camarades avaient des matins souriants, détendus, sentaient bon le parfum, tous les jours, et le savon cadum. Je supposais avec étonnement qu'ils se lavaient complètement à chaque lever — je n'ai compris que tard pourquoi certains ont une odeur désagréable et d'autres pas d'odeur du tout. Enfin, ils m'exaspéraient surtout parce qu'ils m'excluaient. A l'intérieur du lycée, comme à l'extérieur, ils continuaient à vivre entre eux, occupaient les mêmes bancs, se racontaient des histoires, que je comprenais mal. Leur langue même glissait d'un débit trop rapide, et souvent je ne les suivais pas. Ils participaient d'une même civilisation qui restait théorique pour moi parce que je n'en bénéficiais pas. Devant la grille du lycée, ils se serraient cordialement et civilement les mains, puis ils échangeaient les nouvelles d'une planète inconnue.

— As-tu entendu Duke Ellington, Monte Carlo 8 h. 30?

Je devinais qu'il s'agissait de radio, mais je me serais fait tuer plutôt que de poser une question. Qui était Duke Ellington?

— As-tu vu le 40 cents, Washington? Formidable!

C'était de timbres, qu'alors il s'agissait.

— Dimanche, je joue Bagheera placée.

Bagheera? oui, turf. Plus souvent, c'était complètement opaque. La séparation des classes est aussi profonde que celle des religions

et je n'étais pas des leurs. Ils disposaient de moyens et de luxes exorbitants, inouïs par moi.

— Je te téléphonerai à quatre heures, tu me diras si la version est difficile.

Ils se dictaient des textes entiers par téléphone! Ils travaillaient ensemble, chacun chez soi! Cet appareil déjà me paraissait un confort princier et j'admirais leur air naturel quand ils disaient :

— Je te téléphonerai.

Je n'arrivais pas à téléphoner; mon émotion m'empêchait d'entendre, et bredouillant et criant dans le cornet, on ne me comprenait pas. Quant au frigidaire, j'avais pour ce meuble majestueux, blanc et glacé comme un mystère médical, un respect particulier. Je pensais, ce qui était vrai, que pour en acquérir un, il nous aurait fallu vendre tous nos meubles, si quelqu'un en avait voulu.

J'acquis d'ailleurs une sorte de sagesse appropriée. Ne pouvant avoir leur élégance, leur aisance intérieure, ce détachement qui naît d'un excès de richesses, j'affectais, en me brimant, me contorsionnant, le désintéressement des biens terrestres. Ne pouvant acheter de gâteaux, je feignais n'être pas gourmand; je feignis ne pas aimer jouer au billard, aller au café, jouer aux courses, collectionner des timbres, danser, m'habiller avec recherche, faire la chasse aux filles. Et en partie, je devins effectivement austère et petit estomac; et même moraliste, je jugeais sévèrement la conduite des autres. Enfin, je passais pour un garçon dit sérieux. A ce jeu l'on se rapetisse ou l'on se sublime. J'ai connu des jeunes gens qui en gardent les yeux humides, la tête penchée de côté, une gentillesse et une politesse de vaincus. Moi, je devins intransigeant sur les principes, dogmatique en mes jugements, susceptible, sans pitié pour mes faiblesses et celles d'autrui, ambitieux à en crever.

Bien sûr, j'ai essayé, plus ou moins consciemment, d'imiter mes camarades. Mais alors, rien en moi n'était spontané, tout devenait application et calcul. Je me suis obligé à écouter des opéras, à suivre des pièces de théâtre, notant soigneusement la biographie des auteurs et les renseignements sur les œuvres. Je fréquentais les mouvements de jeunesse mais j'y apportais une telle régularité, un tel sérieux que je ne pouvais jouir de leur spontanéité, leur enthousiasme, enfantin, étourdi mais si reposant. Je fus un des rares qui réfléchissent à la théorie du scoutisme, à sa place dans

la cité, à sa valeur éducative. Les autres le vivaient, chantaient, jouaient : il m'était impossible de m'oublier ; d'ailleurs, de temps en temps, on me rappelait à l'ordre. Un jour, Bouli, un garçon que je commençais à estimer parce qu'il était intelligent et me semblait deviner certaines nuances, me dit à mon étonnement douloureux :

— Pourquoi t'habilles-tu d'une manière impossible? Tu te moques du snobisme des gommeux et tu as, au fond, le snobisme du négligé.

Heureusement que cette grosse peau d'Africain ne me laisse pas rougir. Ce jour-là, Bouli recula de plusieurs lieues dans mon amitié naissante; je vis bien que si je me coupais inévitablement de mon milieu d'origine, je n'entrais pas dans un autre. A cheval sur deux civilisations, j'allais me trouver également à cheval sur deux classes et à vouloir s'asseoir sur deux chaises, on n'est assis nulle part.

C'est alors que je découvris un terrible et merveilleux secret qui, peut-être, me ferait supporter ma solitude. Pour m'alléger du poids du monde, je le mis sur le papier : je commençai à écrire. Je découvris l'extraordinaire jouissance de maîtriser toute existence en la recréant. Certes ce pouvoir me fut aussi funeste que sauveur : à décrire les êtres, ils me devenaient extérieurs, à contempler le monde je n'en faisais plus partie. Et comme on ne vit pas au spectacle je ne vivais plus, j'écrivais. Solitude pacifiée mais de plus en plus solitude, car de plus en plus consciente et acceptée. Le dos au mur, dans les réunions, je me surprenais extérieur à tous, à leur joie et leurs soucis. L'expérience était de goût amer mais je possédais encore trop d'espoir pour craindre ce détachement lucide. Orgueilleusement, je me complaisais même dans cette étrangeté.

Alors commença ma bataille à bras le corps avec le langage; précisément parce que je roulais les *r* et confondais les nasales. Obscurément, je sentais que je pénétrerais l'âme de la civilisation en en maîtrisant la langue. Sans cesse j'écrivais et jamais n'étais content, voyant bien que, le plus souvent, je manipulais des écorces vides, que la chair restait non atteinte. Je me posais des devinettes : comment nomme-t-on cet objet? Les choses m'échappaient, me restaient étrangères, me semblait-il, si je ne pouvais les nommer. Je cherchais longtemps, je questionnais autour de moi. Lorsque je trouvais, je répétais le nom à haute voix, comme une incanta-

tion. J'avais saisi l'objet, je pouvais l'invoquer à mon gré, une partie du monde m'était soumise.

Cependant, j'affectais de refuser le langage châtié, trop policé. C'est le fond qui importait, qui devait dicter les mots pour le nommer. Je ne refusais ni l'argot, ni l'invention verbale, ni même l'incorrection si elle me paraissait efficace. Je ne sais plus aujourd'hui si j'étais bien sincère. Peut-être sentais-je que, malgré mes efforts, jamais je ne parlerais aussi bien que mes camarades, dotés par leur naissance d'un outil quasi parfait.

Le compte rendu mensuel à M. Bismuth m'empêchait d'oublier que ces efforts, je ne les devais pas seulement à moi-même. Le respect envieux de mes camarades m'était une source de jouissances, les félicitations de mes professeurs me dédommageaient. Je voyais bien que mes camarades se retournaient lorsque je demandais la parole en classe, que le professeur souriait. Et dans ces regards et dans ces sourires, je me reconnaissais vainqueur, égal à un jeune dieu.

J'étais, je le croyais, destiné à de très hautes victoires. Je n'ai jamais eu plus de certitude que dans ces années d'adolescence : je me découvrais tous les jours et il n'y avait pas, me semblait-il, de limites en moi, ni dans les richesses du monde.

Dans la classe du bachot, j'eus comme professeur de français un homme que j'ai beaucoup aimé et dont je reparlerai, Marrou. Nous expliquions l'*Andromaque* de Racine, pour qui il déclarait un véritable culte. Un matin, nous venions de lire la scène de l'aveu de Pyrrhus et la brève réponse d'Andromaque. Marrou demanda d'un ton las, avec peut-être un espoir infinitésimal. :

— Quel est le vers le plus racinien de cette scène?

Il se fit un grand silence embarrassé. La classe, il m'en semblait, ne comprenait pas le sens exact de la question. Moi non plus peut-être, mais je sentis ce qu'il voulait dire. Sans lever le doigt, dans le silence perplexe, je lus :

— « Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. »

Marrou me regarda de son regard un peu lourd.

— C'est bien cela, dit-il lentement.

En mon cœur, je pleurai de joie. Moi, fils d'un juif d'origine italienne et d'une berbère, je découvrais spontanément ce qu'il y avait de plus racinien en Racine. Le soir, dans mon lit, souvent je pleurais de joie, lorsque lisant Rousseau, par exemple, je croyais retrouver dans sa passion, ses humbles origines, son refus de son

milieu, mes ambitions et mon avenir. Mais comme j'étais seul avec mon livre je pleurais de vraies larmes qui coulaient sur l'oreiller, des larmes de douleur et d'orgueil.

6. — La mort de l'oncle Joseph.

J'avais ouvert la porte et toutes les fenêtres de la salle d'études pour tenter le moindre souffle d'air. La chaleur immobile de juin étouffait, paralysait le lycée désert. La lumière blanche, aveuglante, jaillissait de chaque ouverture, comme une trombe figée, transperçait les rideaux de toile déchirée, qui pendaient rigides et secs jusqu'à la fibre. Mes yeux fatigués voyaient tour à tour jaunes, rouges, vertes les pages du livre. J'attendais les résultats de l'écrit et chaque heure comptait dans cette lutte contre la chaleur et la lourdeur de ma tête. L'économe ayant permis l'utilisation des salles d'études par les candidats, j'en profitai pour fuir le bavardage des miens et vivre au lycée.

Au fond du long couloir, claquant dans l'air chaud, naquit un pas militaire que je reconnus : M. Creschi, notre concierge corse, fut d'abord un adjudant de la coloniale. Interminablement il se rapprocha, apparut enfin sur le seuil, ombre auréolée de lumière. Un petit garçon m'attendait au parloir, m'annonça-t-il. Un petit garçon? Ma torpeur étouffe toute curiosité. Au diable tous les petits garçons! j'écoute à peine M. Creschi qui souffle, s'éponge et grogne. A regret, je me lève, décolle de mon dos ma chemise dégouttante de sueur tiède.

Au parloir, je trouvai mon plus jeune frère Birou, ému, important de sa mission : l'oncle Joseph était mort, ma mère me demandait tout de suite, mon père m'attendait. Son animation m'amusa :

— Tu le connais, l'oncle Joseph? lui demandai-je insidieusement.

— Oh oui! affirma-t-il, je l'ai vu au mariage de la cousine Ninette.

— Comment était-il?

— Il est grand et fort, il est gentil, il a des moustaches!

— Tu confonds, lui dis-je, tu confonds avec l'oncle Binhas. L'oncle Joseph c'est l'aîné, celui qui vend des chaussures, il est court au contraire.

Birou n'en fut pas surpris.

— Ah! je croyais que le grand était l'aîné. Alors, il n'est pas mort!

Bien que nous habitions la même ville, nous approchions fort peu les membres de la famille paternelle. Je ne voyais pas l'oncle Joseph plus d'une ou deux fois l'an. Pour s'opposer à la tribu du passage, mon père proclamait la dignité des Benillouche, leur retenue dans la tendresse. Ce qui était vrai en partie; mais surtout il s'était coupé des siens depuis son mariage avec ma mère, jolie fille mais de condition plus humble. La famille se ressoudait, reprenait conscience d'elle-même dans les catastrophes et quelquefois les grandes joies.

L'oncle Joseph, l'aîné de mes oncles paternels, était le chef patriarcal de la famille; il en avait eu le prestige et les responsabilités, ayant servi réellement de père à ses frères, orphelins de bonne heure. Je refusais cette hiérarchie périmée et souriais de mépris lorsque mon père regrettait la fatale disparition des prérogatives avunculaires : si nous avions été plus liés, mes oncles auraient eu le droit exprès de me gifler. J'aurais voulu voir qu'un oncle me battît! Je savais, cependant, que mon père serait irrité de mon absence et la famille scandalisée. Si je n'avais pas été à deux jours de l'oral, j'aurais peut-être accepté de gaspiller un après-midi. Non, je ne disposais pas de temps à consacrer à ces stupides nécessités familiales. Et après tout, je ne connaissais pas assez l'oncle Joseph. J'expliquai vaguement à Birou que je ne pouvais venir immédiatement, je lui promis de rejoindre la maison aussitôt que possible.

Je refis lentement le couloir presque tiède et me laissai tomber sur l'incommode banc de bois. Je tâchai de retrouver ma cadence de travail. L'air bougea péniblement; c'était du sirocco qui souleva la poussière blanche de la cour; mieux valait fermer les fenêtres. Je n'aimais pas penser à la mort, elle me paraissait sale et laide, puant le soufre des désinfections et l'odeur suffocante des étoffes noires, mal lavées, sorties précipitamment des armoires. J'en avais autant de dégoût que de peur. Je n'arrivais pas à me remettre au travail et la fureur probable de mon père, le scandale de la famille m'agaçaient par avance. L'air devenait irrespirable; j'avais le choix entre cuire à l'étouffée dans ma sueur ou avaler la poussière de la cour. En définitive, je décidai de m'arrêter un peu, le temps de faire une visite à la maison mortuaire. Pourquoi fronder inutilement mon père? Pourquoi ne pas jouer un peu, comme les autres? Je fermai mon livre et me jetai dans la fournaise de la rue.

Assailli, poursuivi par le souffle asséchant du sirocco qui me brûlait les lèvres et les paupières, je trouvai assez d'énergie pour courir. J'allai d'abord au passage; ma mère, déjà tout habillée, m'attendait, piaffant d'excitation et d'inquiétude. Tout événement du groupe, mariage, naissance ou mort, lui donnait la même fièvre, le même enthousiasme. Elle rompait ses chaînes ménagères, bousculait l'horaire des repas, rentrait à des heures indues. Appelée, légitimée par de plus vastes devoirs, elle semblait cesser, pour quelques jours, de nous appartenir corps et âme. Elle exprima son impatience mécontente par un flot précipité de remontrances : l'oncle était mort depuis la veille, mon père était furieux que je ne sois pas rentré plus vite, elle-même ne comprenait pas ma négligence; tout cela, bien sûr, parce que je m'obstinais à vivre au lycée, soi-disant pour travailler; comme si je ne pouvais étudier à la maison, etc... etc. Puis, sans transition. à la réprimande succéda la persuasion enjouée.

— Allons, viens avec moi, conclut-elle.

Elle baissa la voix, comme pour un grand secret, au milieu d'une foule.

— Je sais que cela t'ennuie. Je t'ai attendu parce que j'avais peur que tu ne viennes pas. Mais c'est le frère de ton père, son frère aîné, son père en somme! Ton père n'aime pas beaucoup parler, tu le sais, mais il est déjà fâché que tu n'aies pas été là dès la première minute.

Depuis longtemps, la naïve comédie de ma mère avait cessé de m'irriter ou de m'amuser. Je la suivis sans discuter. Le soleil vertical envahissant complètement les rues, j'abandonnai tout espoir d'utiliser les franges d'ombre et acceptai, accablé, cette promenade en enfer, Ma sueur, s'évaporant, plaquait désagréablement ma chemise, comme les rugueux pansements de grosse toile dont ma mère enveloppait mes furoncles d'enfant. Ma mère au contraire, gardant l'endurance de sa race au soleil, trottait sans effort apparent. Elle bavardait allégrement, effleurant, enchaînant tous sujets, avec une grâce d'ancienne jolie femme à la tête légère. Je répondais à peine, distrait à son babillage, préoccupé par mes soucis d'examen, les tempes battantes. J'admirais combien elle restait vivace et jaillissante malgré le ménage écrasant de dix personnes. Je m'effarais aussi de la sentir si loin de moi, si étrangère à tout ce que je devenais. Avec sa naïveté, qui se voulait habile, elle tâchait de me glisser quelques conseils. Vrai-

ment, elle n'avait jamais vu mon père dans un tel état. Il est vrai que l'oncle Joseph fut son éducateur, son père, et le père a droit à tous les honneurs. Il fallait que j'agisse comme si le mort était mon propre père (Dieu nous en préserve!). Je montrerais ainsi à mon père comment je le traiterais lui-même, plus tard. Enfin, comme je ne disais rien, elle sortit le plus difficile : bien entendu, en signe de deuil je ne me raserais pas pendant un mois. Cette fois, je quittai ma torpeur pour refuser avec agacement. Non, ils ne devaient pas y compter, je ne pouvais me présenter barbu au lycée. Elle poussa un profond soupir, mi sincère mi de commande. Mon Dieu, quel fils elle avait là!

— Je vois, dit-elle amère, que ton père et moi serons honorés comme il faut à notre mort.

Je me promis que je ne jouerais certainement pas cette comédie à leur mort.

La porte extérieure de l'immeuble mortuaire était tendue des deux rideaux noirs entrecroisés, saupoudrés par la poussière sèche de la rue. En passant le porche, je retrouvai cette affreuse odeur d'étoffe noire chauffée, en moi définitivement liée à la mort. Je signai le registre de condoléances placé sur une table également recouverte de noir. Les rares passants pressés s'arrêtaient cependant, le museau furieux et subitement de circonstance, pour lire le petit avis funèbre, blanc encadré de noir, qui annonçait l'âge du défunt, sa profession, ses mérites nombreux et notoires, l'immense douleur de toutes les branches familiales, soigneusement énumérées. Quelques personnes se dérangeaient jusqu'au vestibule pour signer. Cela ferait toujours plaisir à la famille, et à charge de revanche; honorez les morts et vous serez honorés à votre tour. Une fois mort, je serai bien avancé de collectionner toutes les signatures de la ville!

Ma mère baissait la voix mais continuait à bavarder dans les escaliers; n'oublie pas d'embrasser la femme de ton oncle, embrasse ton père, assiste au service funèbre jusqu'à la fin, montre-toi... Lorsque brusquement, comme nous foulions le seuil de l'appartement, elle se précipita en poussant d'effroyables hurlements, se laboura les joues de ses ongles, puis s'abattit sanglotante sur une chaise. Tout cela n'avait duré qu'une seconde, un éclair dans le chuchotement larmoyant d'une théorie de femmes, toutes en noir, sagement assises, bien rangées contre les murs de la pièce vide : ma mère avait sa place dans le tableau, un mouchoir à la main, les

yeux pleins de larmes, la mâchoire grimaçante. Cette explosion de cris lugubres, tout ce noir, l'odieux cérémonial de ces femmes pétrissant et repétrissant le malheur me donnèrent malgré moi le frisson. Je restai debout sur le seuil, saisi d'horreur et hésitant à rentrer lorsque ma mère, apparemment tout à fait maîtresse d'elle-même, me fit signe de la main. N'étaient ces joues sauvagement zébrées de traces rouges, j'aurais juré qu'elle ne fut pour rien dans mon émotion. J'avançai quelques pas : je découvris alors dans la pièce le cadavre allongé à même le sol, recouvert d'une étoffe rouge sombre. Un chandelier de chaque côté étincelait à la lumière jaunâtre des cierges. Même public, bien rangé, plus silencieux : les hommes, mes oncles, cousins, maris de mes tantes. La chambre où les ombres se mêlaient, changeaient, tremblaient par saccades aux caprices des petites flammes, était également vide de tout meuble, sinistre. Je m'assis timidement sous le regard convergent, réprobateur de tous. Il ne manquait personne, j'étais bien le seul mâle de la famille à manquer aux devoirs collectifs. Mon père, heureusement, s'il me regarda courroucé, honteux pour moi, ne me dit rien.

Puis ils se remirent à bavarder doucement; ainsi ils s'étaient arrêtés en entendant nos pas. Je notai que la plupart s'étaient rasés de frais, quelques-uns coupé les cheveux : excellente précaution pour le mois à venir où ils ne pourraient aller chez le coiffeur. Ils étaient tous habillés de noir, comme leurs femmes. Le mal aux nerfs fit place à la fureur. Étais-je stupide d'avoir eu froid à la racine des cheveux, de m'être laissé impressionner par ce jeu de société, cette hypocrisie collective! Les femmes dans l'autre pièce, bavardaient avec animation, jusqu'à la prochaine visite. Les hommes, plus retenus à cause du cadavre et par nature, chuchotaient mais ne semblaient guère émus. Au fond, ridiculement, j'avais été plus bouleversé qu'eux.

Commença une interminable cérémonie de plusieurs heures où je fus bloqué, à ma grande rage. Aucun moyen de m'esquiver de cette chambre aux murs nus, sans coins, où chacun surveillait tous les autres. Mon oral attendrait. Au bruit de pas sur le palier, les deux assemblées se taisaient de concert. Les visiteurs aussitôt enveloppés de silence, abandonnés à leur confusion par les visages fermés dans un deuil homogène, bredouillaient des consolations, serraient les mains innombrables et disparaissaient.

J'avais pitié d'eux, me jugeais presque coupable de participer à leur pénitence sans me sentir davantage affligé.

On me serra la main des dizaines et des dizaines de fois avant que le corbillard ne fût enfin annoncé. Les croque-morts entrèrent, insignifiants et sans visage, et nous quittâmes nos chaises. Lorsqu'ils empoignèrent le cadavre mou, qui ballait dans leurs bras, je sortis de la chambre.

Oui, je me l'avouais, j'étais tout de même impressionné. Mais pourquoi assisterais-je à de pareils spectacles? Barbarie, comme tout le reste. Dehors, le corbillard attendait, luxueux, noir et argent, encadré de lampes funèbres, les chevaux habillés de drap noir, leurs têtes surmontées d'un panache noir. Tout cela coûtait fort cher, les frères avaient dû se cotiser, mais il fallait obéir aux exigences publiques. Les gens n'auraient pas compris qu'ils fissent des funérailles médiocres à leur aîné, leur père.

Les voisins et les relations se rassemblaient dans la rue, autour du corbillard à l'ombre, et bientôt il y eut foule. Les fenêtres, fermées pour la sieste, s'ouvraient et se garnissaient de têtes au spectacle. Les gens autour de moi, qui ne me connaissaient pas, bavardaient agréablement. Cette pause dans leurs activités quotidiennes les mettaient, malgré eux, d'une bonne humeur discrète. Le silence se fit lorsque le cercueil, péniblement descendu à travers la cage étroite de l'escalier, apparut enfin, et fut glissé avec un roulement sourd dans le corbillard. Les hommes, nous nous plaçâmes les uns derrière les autres, par ordre d'âge, les plus âgés d'abord. Ainsi, je me trouvai juste à côté de mon cousin et homonyme exact, le fils de l'oncle Gagou. Comme dans le brouhaha, qui reprit, il pouvait parler à cœur ouvert, mon cousin me fit aussitôt d'aigres reproches. Comment n'étais-je pas venu immédiatement? La tante veuve, pourtant, avait fait avertir, individuellement et immédiatement, tous les membres de la famille. L'oncle Joseph avait droit à tous les respects. (Je commençais à le savoir.) Le cousin parlait d'une voix légitime et sûre de son droit. Il est vrai aussi que nous avions le même nom; le même nom et le même prénom. Nous étions en deux exemplaires et la copie peut bien gourmander le modèle ou plutôt l'inverse, car je m'écartais des règles bien fondées sur la religion, les coutumes et la tradition. Le vrai Alexandre Benillouche, c'était lui, tout de noir vêtu, pour pleurer avec la famille la mort de son chef.

Le corbillard s'ébranla. Brusquement aux fenêtres retentirent de longs hurlements. Empêchées par la Loi d'accompagner le mort au cimetière, les femmes le saluaient une dernière fois. Cette lugubre explosion au-dessus de nos têtes fit taire à nouveau la foule, pour un moment. Puis nous défilâmes à petits pas à travers la ville. Je profitai des remous du cortège pour reculer de quelques pas et semer mon cousin qui tenait à son rang. Dans les rues, les magasins juifs fermaient précipitamment leurs portes : il ne fallait pas que l'image de la mort se projetât à l'intérieur de leurs murs. Les femmes s'installaient aux fenêtres. Nous promenâmes ainsi le mort à travers la ville, passant volontairement par les principales artères avant d'arriver aux portes. Là, le cortège se défit et nous nous répartîmes dans des calèches. Comme je me trouvais à l'écart, je fus heureusement séparé de mes oncles et cousins.

Les cochers prirent immédiatament le trot derrière le corbillard qui allait bon train. De la rapidité de la course, de l'heure qui avançait, naquit une certaine fraîcheur qui fit plaisir à mes compagnons de route. D'abord, ils parlèrent un peu du mort, puis se demandèrent de leurs nouvelles réciproques, celles de leurs familles, passèrent à la dureté des temps, à la difficulté de vivre et enfin à leurs affaires. Y trouvant quelques sujets d'agréments et de taquineries, ils en furent égayés et bientôt, dans la calèche bien close, on plaisanta franchement. Seul, je n'arrivais pas à être gai, qui n'avais point participé à leur tristesse de tout à l'heure.

L'arrivée au cimetière rendit à mes compagnons leur dignité attristée. Nous nous reformâmes en cortège, je retrouvai mon cousin et pris place près de lui, non loin de mon père, à trois rangées du corbillard. Déjà les fossoyeurs s'affairaient autour du trou creusé à ras de terre entre les marbres bas des tombes juives. C'était la première fois que je pénétrais dans l'enceinte de ce nouveau cimetière; le vieux, situé au milieu de la ville qui l'avait rejoint et entouré, ne m'impressionnait pas; ses tombes abandonnées, brisées, envahies par l'herbe et les chardons ne devaient plus contenir que des os disjoints ou même en poussière. Ici, on se trouvait au milieu de cadavres tout frais et de monuments neufs, bien entretenus, qui témoignaient de l'enrichissement des gens et de la vitalité des descendants; marbres sculptés en couronnes, oiseaux, colonnes brisées, grilles en fer forgé, chaînes d'or. Dieu, quel mauvais goût, me disais-je, dans ce qu'on appelle l'art funéraire! Art ces infâmes vases de grès, ces odieuses fleurs violettes en cellu-

loïd, en étoffe, trempées par la pluie, racornies par le soleil! Mais probablement s'y mêle-t-il encore quelque respect semi-religieux! J'étais sans pitié, fort de mon adolescence, de mon mépris de la mort, qui me paraissait impossible, inadéquate à moi.

Le rabbin, dodelinant de sa grosse tête chevelue sur un informe ballot de vêtements orientaux, sales, luttait de vitesse avec les fossoyeurs, grignotait les mots et abrégeait les formules de la prière funèbre. Les croque-morts, à l'écart, bavardaient entre eux. Tous ces salariés du rite, rabbins, fossoyeurs, croque-morts, employés de la communauté, trahissaient par leur naïve indifférence l'hypocrisie générale. L'officiant faisait bien, d'ailleurs; la chaleur demeurait malgré l'heure avancée et je sentais la sueur renaître à mon front. Nous pouvions heureusement garder nos chapeaux sur la tête. Enfin la tombe fut prête, les croque-morts sortirent du trou et allèrent chercher le cadavre. Ils le maintinrent un instant au-dessus de la fosse, puis l'y descendirent lentement. Je savais ce qui allait se passer, on me l'avait raconté, et je ne voulais pas le voir. Mais la curiosité l'emporta sur l'horreur et je ne pus détourner la tête. Lorsque le corps, encore étrangement vivant, fut à quelques centimètres du sol, ils le lâchèrent : au moment précis où il heurtait la pierre, les assistants devaient pousser un énorme cri colleetif, pour étouffer tout bruit, ainsi qu'il est dit dans le rituel. Ils le poussèrent mais imperceptiblement trop tard et j'entendis l'affreuse matité du choc.

Le travail mécanique des fossoyeurs reprit aussitôt, à la même cadence. Avec une habileté exercée, ils plaçaient des pierres plates au-dessus de la fosse pour la fermer. En deux minutes l'oncle Joseph fut définitivement isolé. Nous allâmes ensuite nous laver les mains à une fontaine consacrée, car la vue du cadavre nous avait souillés. Pourquoi les mains, me dis-je hargneux? Pourquoi ne pas prendre tout un bain? Je me lavai, cependant, comme tout le monde. A la sortie, nous attendait pour la quête un délégué trésorier de la communauté. Je ne donnai rien et passai droit, et comme toujours ma gêne tâchant de paraître fronde.

Le retour fut encore plus désinvolte que l'aller. Notre cocher, discrètement encouragé par mes compagnons de voyage, essaya sournoisement de dépasser la calèche précédant, en prenant le galop. L'autre cocher éventa la manœuvre et obligea ses maigres rosses à la course. Les voyageurs prirent goût à l'affaire et bientôt, oubliant les convenances, poussèrent franchement leurs cochers

réciproques. Nous rejoignimes la ville à un train d'enfer, les pauvres chevaux citadins les yeux exorbités, la crinière en désordre, l'expédition excitée, heureuse comme des supporters après un match de football. Dans la foule, je pus esquiver le retour obligatoire à la maison mortuaire et couper ainsi d'une nouvelle séance de condoléances avec serrements de mains.

Cependant, j'arrivai trop tard au lycée. Le crépuscule venait et l'économe verrait d'un mauvais œil une lampe allumée pour une seule personne. Je n'avais d'ailleurs, plus envie de travailler. Avant de rentrer à la maison, je flânais un moment espérant oublier ma mauvaise humeur.

Elle ne passa pas et je rejoignais le passage, agressif, prêt à rendre coup pour coup. J'en avais assez de ces comédies et je le dirais. On n'aurait pas besoin de me supplier longtemps pour parler, j'annoncerais que je n'assisterais plus à de telles cérémonies. Oh! je connaissais d'avance la sanction qui me frapperait! Je ne serais pas honoré non plus à ma mort! Je me soucie peu d'être « honoré », et de cette manière ridicule, et par ces gens et je me fiche de ce qui m'arrivera après ma mort!

Mais à la maison, personne ne me dit rien. Nous mangeâmes en silence le couscous du deuil, sans viande, mal cuit, que ma mère nous avait préparé à la hâte. Mon père ne levait pas la tête de son assiette; ma mère et les enfants impressionnés respectaient son silence. Une nuit sans sommeil et la barbe de deux jours augmentaient la tristesse lasse de son visage. Lorsque, brusquement, à ma grande stupeur, il éclata en sanglots, des sanglots d'homme qui venaient de la poitrine. Ma mère eut les yeux pleins de larmes et lui mit la main sur la tête. C'était le seul geste de tendresse qu'elle se permît jamais devant nous. Je m'étonnai à comparer ces larmes discrètes avec les explosions spectaculaires dans la chambre du mort.

Ma colère me fit alors défaut, se sépara de moi comme un objet. Je fus prêt à admettre la ridicule angoisse de mon père; l'enfant qui a crevé l'œil de son ours pleure de réel chagrin. Mon père, lui, croyait à la hiérarchie familiale, et peut-être sous les manifestations spectaculaires, l'automatisme sclérosé du groupe, souffrait-il tout de même. Il avait perdu son frère aîné, son père nourricier et son chef religieux; il constatait maintenant que moi, son fils aîné, son successeur, je ne lui rendrais pas les derniers honneurs et le laisserais mourir seul. Je ne comprenais pas bien ce que signifiait

nourir seul, quelle joie pouvait donner l'assurance d'être enterré avec ces rites barbares et grotesques, pleuré par son fils mal rasé. Mais je voyais que sa peur, si souvent affirmée, d'une mort solitaire n'était pas simulée, son chagrin était sincère.

En imagination, je me levai et allai le consoler et l'embrasser, ui promettre tout ce qu'il voulait. Mais les pudeurs de l'adolescent sont les plus fortes et nous n'avions pas l'habitude, jamais, les caresses et des embrassades, nous ne connaissions pas les formules et les gestes nécessaires. Immobile, je demeurai de l'autre côté de la table, à regarder à la dérobée couler dans son assiette es larmes maintenant silencieuses. On n'entendait dans la chambre oppressée que le bruit des cuillers heurtant les assiettes.

7. — Le Défi.

Rapidement, je compris l'inefficacité de mes révoltes. J'écrivais ur les couvertures de mes cahiers « Apprendre à se taire ». Je gravai même sur mon banc de classe « Se taire ». Mais j'y ai rarement obéi. Devant ce qui paraissait une injustice, une injure à a raison, une allusion sournoise, je sentais mes mains trembler; omme si quelque mécanique se déclenchait en moi. Les phrases ustificatrices, vengeresses se pressaient dans ma tête, sur mes èvres. Je m'y refusai d'abord, luttai contre mon émoi, essayant 'adoucir mes répliques. Puis une phrase amenant l'autre, la colère e l'interlocuteur déclenchée, franchement attaqué cette fois, je erdais toute mesure. Je sortais de ces tournois, écœuré des gens t furieux de moi-même. Pourquoi, une fois de plus, ne me suis-je as tu? C'est que, pour se taire, il faut être sûr de soi. Et j'avais ant besoin de confirmation. J'agressais pour me justifier, pour gitimer mes arguments. Malheureusement aucune victoire n'était écisive car mon adversaire n'avait pas de visage particulier. Je e battais contre n'importe qui, c'est-à-dire contre moi-même.

Je voulais, par exemple, je croyais nécessaire de refuser la relion. Mais qui attaquer, quel rite fronder? La religion du ghetto : se laisse pas réduire, elle baigne tous les actes d'ailleurs mme les autres religions de notre ville moyenâgeuse. Du petit ur à la nuit, de la naissance à la mort, il faut prier et remercier eu. Pas un gestes, pas une parole qui n'ait une épaisseur sacrée. ussi ne s'agissait-il pas seulement de religion. Ma rage méprisante

s'exerçait en permanence contre la morale hypocrite et timorée, la famille stupide et tyrannique, l'autorité brutale et injuste, les rites gratuits, étouffants et primitifs. En fait, je devais tout refuser. C'est qu'il fallait, sans que j'en eusse conscience, m'arracher aux pattes gluantes du monstre. Et toute maîtrise de soi doit commencer par celle du monde, par une rupture avec le monde. A ce prix seul est la libération. Mais qu'elle est coûteuse!

A l'impasse, le vendredi soir, la lampe à pétrole était remplacée par des quinquets, qui s'éteignaient tout seuls à l'épuisement de l'huile. Les petites lumières dansantes, dispensatrices capricieuses d'ombres aux lignes pures, contribuèrent beaucoup au solennel mystérieux du Sabbat. Pendant quelque temps au Passage, nous conservâmes les quinquets. Puis l'électricité en triompha et fut l'occasion d'une ridicule innovation, qui fut aussitôt l'objet de mes railleries. A cinq heures avant la première étoile, ma mère, maîtresse rituelle des lumières, allumait l'unique ampoule de la salle à manger et une veilleuse romaine pour la cuisine. Le problème de la veilleuse, déjà surmonté par sa mère et sa grand-mère, ma mère connaissait le niveau d'huile d'instinct et avec une extraordinaire justesse. Le petit lumignon crépitait de colère et mourait quelques minutes après le repas. L'électricité, cadeau trop neuf de la civilisation, laissait perplexes les habitants de l'immeuble. Comment, sans y porter des mains pécheresses, empêcher l'ampoule de brûler toute la nuit? Le rituel interdisait de toucher au feu pendant toute la durée du Sabbat, du Vendredi cinq heures au samedi soir. Mais tourner le petit bouton du commutateur, était-ce toucher au feu? Les rabbins l'affirmaient péremptoirement; les esprits avancés prétendaient le contraire, tout en se soumettant à la décision rabbinique. Je trouvais ce problème dénué d'intérêt et ces discussions ridicules. Ostensiblement, je haussais les épaules, je ricanais devant les controverses inquiètes de la tribu. Mon indifférence, je devais la manifester passionnément. Et plus ils s'en formalisaient, plus j'accentuais mon mépris, feignant ne pas comprendre leurs soucis sacrés. Leurs cerveaux coalisés finirent par découvrir une ingénieuse astuce. L'immeuble comprenait une unique boutique louée à un épicier; son commis, Boubaker, un jeune nègre du sud, y couchait le soir. A l'unanimité rayonnante il fut décidé de lui offrir la charge d'extincteur des lumières sabbatiques. Boubaker accepta, contre une petite rémunération et un plat de couscous, de faire le tour des appartements, à la fin de la soirée solen-

ıelle. Ainsi tout était sauf : l'usage du confort et le respect dû à la ·eligion.

Mais pour moi, l'occasion était trop belle : j'enregistrais bruyamment une preuve supplémentaire de leur hypocrisie, de leur dupli- ;ité! Plaisantant sournoisement ou attaquant à découvert, j'affirnais avec assurance que pour Dieu, le péché subsistait intégral, ju'il fût commis directement ou par personne interposée. En toute lignité, je préférais ceux qui avaient le courage de leurs aises et ıvaient choisi d'allumer eux-mêmes. Et si l'on prenait ces vieilleies au sérieux il fallait accepter quelque gêne et revenir aux quinjuets. La fureur agacée de la tribu me faisait jubiler; je touchais uste, dans leur mauvaise conscience. Malheureusement, je ne savais ›as triompher avec modestie et rares étaient les vendredis soirs où e ne fisse quelque remarque perfide. Comment aurais-je toléré leurs ompromis alors que je ne m'en permettais aucun?

Un de ces aigres vendredis soirs, nous avions donc dîné à la umière nouvelle. Nous somnolions dans la torpeur silencieuse, ›resque agréable, de la digestion commencée. Je me révoltais ussi contre cet alourdissement du corps et du cerveau et soupiıis en lisant les menus conseillés par les revues d'hygiène. Cous- ›us aux boulettes cuites et recuites à l'huile, bouillon gras à la ıoelle, viande bouillie, pois chiches grillés, navets crus à l'arissa! rusquement, Élisa, la benjamine, éclata en sanglots. Coutumière ɜ ces explosions, elle pleurait immédiatement très fort et dru, ›mme un disque commencé au milieu. Plus difficile était de la opper. Nous nous amusions à nous étonner comment la petite ›iraude, maigre et maussade comme un corbeau, avec son long u, si frêle, si maladive, pouvait avoir une telle puissance de voix. le sanglotait et parlait à la fois; nous devinâmes le motif habi- ·el de son désespoir. Elle n'arrivait pas à avaler sa viande; elle ıstiquait jusqu'à la fatigue des mâchoires puis, affolée, pleurait ur obtenir la permission de cracher les grosses boulettes incolores. ·gaspillage mettait mon père en colère. Au ghetto, expliquait-il, rsonne n'avait la chance de manger de la viande aussi souvent; lui fallait travailler comme un chien, malgré sa maladie, pour 'Élisa puisse recracher de la viande; de la viande! Elisa santait de plus belle, accablée, misérable. Ma mère s'interposait, ayait de couvrir sa fille sans irriter davantage son mari. Élisa ıit bien mâché la viande (« L'as-tu bien mâchée? réponds! Tu bien mâchée »), elle en avait donc pris tout le jus; le jus est le

meilleur, l'âme de la viande. Élisa ne rejetait plus que la paille. Les frères et sœurs, nous n'étions pas dupes de ces diversions maternelles, toujours trop grosses. Nous protestions avec véhémence, nous nous fichions pas mal que le corbeau prenne ou ne prenne pas le jus! Nous étions dégoûtés de ces boulettes de viande tiède. Ma mère, osant rarement contrer directement son mari, se permettait d'être violente lorsque les opinions paternelles étaient soutenues par nous. Elle nous accusa de sottise et de méchanceté, et de blasphème aussi, car nous troublions la sérénité du sabbat. Mon père entra dans un mutisme hargneux. Il faisait précéder les repas solennels d'un apéritif à la boukha. Il était alors d'une colère facile, précisément annoncée par ce silence orageux. Ma mère se rendit compte que l'atmosphère s'alourdissait. Il fallait agir rapidement. Elle devança l'heure du garçon épicier et expulsa Élisa. « Va dire à Boubaker qu'il peut venir éteindre. Va. Dépêche-toi. » Élisa en oublia ses sanglots pour grogner. Toujours elle! c'était toujours elle, Élisa, qu'on envoyait en course! Pourquoi jamais Kalla? Et il faisait froid, et elle avait sommeil...

Le rappel de l'épineux problème du vendredi soir me mettait toujours en joie. Ma jubilation ironique devait être visible sur ma figure car mon père dit en manière de perfidie :

— Reste si tu as froid, Élisa. Mordekhaï éteindra... puisqu'il ne craint pas le péché.

Je ne m'attendais pas à cette agression. Croyait-il que je n'oserais pas?

— Si tu veux, affirmais-je sèchement.

Ma mère eut l'intuition du défi et voulut éviter le duel entre son fils et son mari. Brutalement elle réitéra l'ordre à Élisa de sortir. Sa fermeté insolite clôtura le débat; Élisa, étonnée, ne dit plus rien et sortit. Mais l'atmosphère était irrémédiablement gâchée. Nous terminâmes les pois chiches dans un nouveau silence, rythmé par le seul bruit de nos mâchoires. Les enfants, mal à l'aise, déjà touchés par le sommeil, ne jouaient plus. Kalla rêvait. Ma mère débarrassa la table, y laissa le pain et le sel, qu'elle recouvrit d'une deuxième nappe. Signes que le Sabbat se trouvait parmi nous. Au moment de nous mettre au lit, la colère rentrée de mon père ne s'était pas dissipée. Désagréable, il me lança une dernière pointe.

— Pourquoi as-tu laissé sortir Élisa?

Il croyait donc avoir triomphé. Je ne répondis pas mais n'hésitai pas longtemps. J'allai vers le commutateur et tournant le

bouton, je plongeai l'appartement dans le noir. Les voix surprises des enfants baissèrent d'un ton. Personne ne protesta. Mes parents gagnèrent leurs lits en tâtonnant. Je mis longtemps à m'endormir et eux aussi, car je les entendis chuchoter. Lorsque Boubaker heurta la porte ma mère lui cria, gênée, que c'était fait.

Le lendemain matin, je me levai tôt comme d'habitude, et quittai la maison pour le lycée. Mes parents, continuant les samedis d'antan, gardaient le lit assez tard. Ma mère même, toujours de toutes les corvées, matinale pour les classes le long de la semaine et le dimanche pour nos excursions, gagnait à être inutile. Les enfants fréquentaient les écoles de l'Alliance Israélite qui fermaient le samedi. Mon père, bien entendu, n'allait pas au magasin. Il était interdit de faire du feu pour mon déjeuner. Le samedi conservait ainsi son caractère de liesse. Pour moi seul, qui me levais tôt comme les autres jours, me pressais dans la pénombre froide du matin, mangeais seul à la cuisine pour ne pas déranger les dormeurs, filais au lycée, il avait échangé sa beauté bienheureuse contre d'intempestives corvées. A midi cependant, la nappe blanche sur la table, les narcisses jaunes se fanant déjà dans leur vase, le soleil affectueux du samedi, nos vêtements neufs et la réunion familiale préservaient la cordialité particulière de ce jour extraordinaire.

Il semblait que l'incident fût oublié. Resté sur une victoire et honteux de ma violence, je préférais la paix. Le repas fut lent et détendu. Au dessert, les enfants commencèrent à réclamer leur argent de poche; c'était une cérémonie habituelle, fort agréable. A la fin du repas du samedi midi, nous entourions notre père et plaisantant, rivalisant, nous discutions le total de notre semaine, déjà joyeux à l'idée du cinéma de l'après-midi. Mon père, malgré sa répugnance à sortir de l'argent, se trouvait manifestement heureux de son importance. Assailli par la meute hurlante il simulait l'accablement, donnait les mêmes arguments sur les difficultés de sa vie mais il avait perdu toute amertume; et personne ne s'y trompait. Ma mère se joignait au concert, faisant l'enfant pour réclamer sa part. De cette cérémonie, j'étais également sorti, malgré moi, depuis que je gagnais mon argent de poche. D'habitude, je me révoltais ou ironisais pour marquer mes refus; à cette occasion, j'attaquais parce que je me trouvais exclu. En vérité, brimé je souffrais, libéré je souffrais aussi. Je faisais remarquer souvent, content de mon paradoxe, que nous

procédions avec une joie sacrée à des gestes sacrilèges. Il était interdit, en droit, de toucher à l'argent le samedi et le ghetto trouvait encore le geste scandaleux.

Ce jour-là, je ne fis pas de nouvelles remarques; je traînais seul à table, désœuvré, découpant les écorces d'orange en figures géométriques, carrés, losanges, rectangles, construisant des ensembles architecturaux, orange sur fond blanc. Les enfants serraient mon père dans un coin, comparant leurs âges et leurs mérites respectifs, criant toujours à l'injustice de la répartittion. M'apercevant à l'écart, sans doute frappé visuellement de mon exclusion, n'ayant pas encore le cœur serein, mon père lança sournoisement :

— Tout le monde réclame son cadeau sabbatique; sauf Mordekaï. Cela lui est égal, il n'est pas juif.

Ce refus me fit mal. Il déclencha mes tumultes. Je voulais bien partir, mais n'aurais pas supporté d'être chassé. Être juif consistait-il dans ces rites stupides? Je me sentais plus juif qu'eux, plus conscient de l'être, historiquement et socialement. Leur judaïsme signifiait faire éteindre par Boubaker, manger du couscous le vendredi! Encore si la Bible prescrivait le couscous!

— Si, lui affirmai-je, si, je suis juif... mais pas comme vous.

Il ne comprit pas, je crois, il ramena le problème aux questions qui le préoccupaient.

— Si tu étais libre de ta personne, si tu vivais dans ta propre maison, allumerais-tu du feu le samedi?

Nous y voilà. Il n'avait pas digéré la scène de la veille.

— Bien sûr, répondis-je avec défi.

Les enfants se taisaient, écoutant avec beaucoup d'attention, cherchant à préciser des problèmes qui, déjà, naissaient en eux. Ma mère fit une moue indignée. Comme d'habitude, elle simulait vigoureusement contre moi pour émousser les réactions de son mari. Cette fois, cependant, je la sentais désapprobatrice.

— Non, non, laisse-le parler, dit mon père amer. Il vaut mieux que tu saches quel fils tu as.

Lui, savait à quoi s'en tenir. Il opérait une ultime vérification, un passage à la limite. Peut-être n'accepterais-je pas de dire des monstruosités, sinon de les commettre. Il chercha le plus grave :

— Quelle différence y a-t-il entre toi et un musulman?

Il me provoquait! mon irritation germait.

— Aucune, dis-je. Ou s'il y en a, je le regrette. J'aurais préféré qu'il n'y en eût pas.

— Peut-être, reprit-il hésitant, épouserais-tu une non-juive?

— Peut-être bien.

En vérité, sur le plan du langage et mis au défi, j'aurais affirmé n'importe quoi. Je ne voyais pas ce que cela entraînerait à vivre. Oui, je refusais, je refusais tout! tout ce qu'on prétendait m'imposer si gratuitement. Car la vanité de ces pratiques me paraissait indiscutable. Les grands problèmes, les valeurs vraies, le sérieux se trouvaient ailleurs; je les découvrais tous les jours au lycée, dans la littérature et la philosophie, dans la politique. Allions-nous vers une société socialiste? La poésie est-elle un exercice? Le machinisme apporterait-il la justice sociale? L'art et la morale sont-ils liés? Voilà des soucis autrement nobles que celui d'utiliser le tramway le samedi! Je m'exaspérais à constater ma pensée occupée, malgré moi, à des problèmes nains, à vivre en butte à ces mesquineries sacrées.

Ma mère mit son index sur sa tempe et révulsa ses yeux avec l'expression feinte d'une joie intense. Ce qui signifiait que je devenais fou ou que je plaisantais; c'était évident. Cependant, j'avais tort de pousser si loin la plaisanterie un samedi, surtout devant mon père, un père bon mais irritable...

— Arrête, décida-t-elle, tu commences à tout mélanger!

C'était son expression définitive; elle voulait dire, tu délires, tu ne fais plus la part de chaque chose, de chaque valeur. Ce qui, dans son univers bien hiérarchisé, était la pire des folies, Mon père hésitait. Pouvais-je aller plus loin? Que restait-il à perdre? Négligeant la mimique, les atténuations salvatrices de ma mère, il reprit son élan et lança le test définitif :

— Je suppose que tu ne circonciras pas tes garçons.

Je ne pus répondre aussi vite. J'hésitai. Non que je n'eusse envie de crier : oui! oui! oui! Mais j'étais impressionné par la gravité de leurs attitudes, le pressentiment de leur bouleversement. Les enfants, ma mère se taisaient, effrayés. Mon père attendait désorienté par la tournure de l'incident.

— Je ne sais pas, articulai-je enfin.

Nous en restâmes là. Mon père atterré, regrettant certainement de m'avoir poussé; moi troublé, de mon audace, mécontent de mon recul ambigu; ma mère satisfaite enfin de clore l'intermède. Rien ne pouvait rompre les liens animaux de ma mère à ses enfants. Elle ne me comprenait plus depuis longtemps mais elle ne s'en effrayait pas; pas plus que si j'étais devenu sourd ou muet

ou aveugle. Elle me croyait, me sentait lié à elle comme les poussins à la poule, un prolongement de son corps. La tristesse, la colère de mon père étaient clairvoyantes. Nous avions d'autres voies de communication et il voyait bien qu'elles se fermaient tous les jours davantage.

Vint le moment, en effet, où je cessai même de ruser, d'argumenter et ne respectai plus les apparences. Au cours des discussions lycéennes, étonné de ce qui me sortait de la bouche, peut-être pour essayer des phrases nouvelles, j'osais affirmer que Dieu n'existait pas. Souvent, l'affirmation oratoire, dans la chaleur de la joute, devançait, aidait ma conviction. Puis je fis un pas de plus : comment affirmer que Dieu n'existe pas et aller à la synagogue? Quelle effroyable hypocrisie! Je cessais, graduellement, d'accompagner mon père au temple, même pour les grandes fêtes rituelles. Rien, d'ailleurs, ne pouvait m'y attirer. Notre culte local était d'une incroyable primitivité. Mélange incohérent de superstitions berbères, de croyances de bonnes femmes, de rites formels, il ne pouvait satisfaire le moindre besoin de spiritualité. Les rabbins étaient sots, ignorants et sans prestige. Leurs burnous crasseux, leurs chéchias fanées appartenaient aux quartiers sordides que je voulais oublier; leur complicité ou leur résignation à toutes les sottises qui m'étouffaient me les faisaient mépriser. Bientôt, je confondis dans mon indignation la synagogue et le ghetto.

La rupture extérieure ne fut pas la plus difficile, cependant. Pour me délivrer intérieurement, je me fixais des épreuves. Je combattis le malaise qui m'envahissait lorsque je pénétrais dans la pénombre mouvante des vieux temples. J'allais exprès entre leurs murs rongés d'humidité, affrontais le mystère du tabernacle, ironisais sur l'envoûtement des lampes à huile, la lumière verdâtre des vitraux centenaires, l'odeur obsédante des vieux cuirs, des parchemins, de l'encens. Et là, je me raisonnais, je luttais contre moi-même. Les petites flammes des lampes à huile ne sont pas des âmes, stupide superstition! les âmes ne sont pas immortelles, le paradis n'existe pas, ni l'enfer. Je ne pouvais raconter à personne ma difficile lutte contre moi-même, de peur d'être moqué. D'ailleurs je balançais entre le sentiment du ridicule et la satisfaction héroïque, entre la tentation de me duper à peu de frais et l'impossibilité de ne pas juger mes démissions. On peut tromper l'univers entier mais pas soi-même. Laisser tomber les cordelettes sacrées dont nous ceignions nos fronts, était un effroyable péché, puni de mort.

La loi le disait, paraît-il, les rabbins l'affirmaient gravement, les fidèles le répétaient avec terreur. Je décidais que je pouvais, que je devais les jeter, tranquillement; je n'en mourrais certes pas. Cependant, je ne le fis pas. Et je me donnais de bonnes raisons : je n'avais pas besoin de ces démonstrations enfantines; il me suffisait d'affirmer ma liberté. Un homme libre ne passe pas son temps à blasphémer pour nier Dieu. Mais je sentais que mon attitude était la moins coûteuse; je fus mécontent de risquer si peu. D'autres fois, pour des gestes moins graves, j'allais jusqu'à la manifestation blasphématoire. On devait éviter de jeter du pain ou de le laisser fouler aux pieds par les passants. En conséquence, il fallait ramasser soigneusement les croûtons et les placer sur le rebord des fenêtres ou dans les fentes des murs. Je jetais donc ostensiblement mes restes au milieu de la chaussée. Bien sûr, ce faisant, je me trouvais ridicule. Mais je crus voir dans cette ironie une ruse de ma crainte superstitieuse, une hésitation. Me forçant donc, je continuais à jeter mon pain. Ah! j'étais bien empêtré!

A la maison, cependant, ma révolution globalement signifiée, je ne raillais plus, n'attaquais plus. Je tâchais simplement de vivre à l'écart. Mais au lieu d'une détente, il n'en résulta que plus de gêne. Lorsque mon père, chapeau sur la tête et livre en main, officiait, il semblait crispé, comme sous le regard moqueur d'un étranger. Et si je mettais, moi aussi, un chapeau, me levais aux passages indiqués, je me sentais observé par lui et par tous; je me savais deviné malgré mes grimaces. La comédie était intolérable. Par comble de malchance, les enfants commençaient à entrevoir les mêmes difficultés. Effarés de leurs propres audaces, ils quêtaient un appui complice que je me défendais de leur donner. Lorsqu'ils avançaient un argument destructeur, ils cherchaient mon regard que je détournais comme un coupable. Mon père répondait vite et brutalement; non désireux de rouvrir de brûlants débats, honteux devant un adversaire volontairement silencieux. Nous finîmes par éviter les cérémonies de moyenne importance pour n'en conserver que les plus solennelles.

Et je dois avouer que, n'ayant rien à leur proposer, quelquefois je regrettais d'avoir ébranlé leur univers traditionnel.

8. — La Danse.

Depuis huit jours, les femmes de l'immeuble, oubliant leurs dissensions, vivaient dans l'approche joyeuse du mystère. Elles s'efforçaient à la gravité mais leur surexcitation trahissait leur extrême et puéril bonheur : elles préparaient une danse invocatoire avec musiciens nègres et dépeçage d'un coq blanc vivant, pour sauver la tante Maïssa.

Effectivement, la malheureuse était à sauver. Ses frères l'avaient mariée à un vieillard de soixante ans qui passait pour très riche, Les courtiers avaient affirmé qu'il possédait de nombreux immeubles; interrogés, les locataires ignorants l'avaient confirmé. En fait, malgré ses moustaches en croc, sa taille redressée et l'extrême souci de sa toilette, l'habile vieillard n'était que le percepteur d'une société de gérance. L'épousée de vingt ans n'eut pas même le train de vie compensateur qui, flattant la vanité des femmes, leur fait oublier l'essentiel du mariage. Mais ses frères avaient réussi à marier une fille sans dot, cauchemar de nos familles. Le calcul se révéla faux, car elle devint hystérique et, le mari rapidement épuisé, elle revint à ses frères, avec sa misère et deux enfants malades. Sur une parole vexante, une contestation de son droit à étendre son linge à la terrasse, la tante perdait connaissance, s'écroulait à terre la bave aux lèvres et de ses bras et jambes battait l'air comme une jument malade. Au réveil elle poussait d'effroyables hurlements qui faisaient pleurer de peur les enfants. Les crises se multipliaient, et Maïssa faisait des chutes dans l'escalier, dégringolant des dizaines de marches. On chuchotait parfois qu'elle avait besoin d'un mari, et cette fois d'un homme jeune. Mais ce remède exigeait un tel sacrifice financier que les frères le trouvaient déplacé : une veuve mère de deux enfants devait se consacrer à leur éducation. D'ailleurs aucun homme n'accepterait une telle charge. Dans ces impudiques discussions familiales, autour de la table du premier étage, la pauvre fille essayait de cacher sa gêne et ses espoirs sous une indifférence modeste, largement trahie par ses yeux fiévreux et ses mains indociles. Les mâles avaient toujours raison lorsqu'il s'agissait d'argent, les femmes se rabattaient sur l'autre hypothèse plus mystérieuse et moins coûteuse : la tante Maïssa était possédée par les Jnouns.

Les « Maudits » ou les « Souterrains », car il fallait éviter de nommer les démons en l'absence de musique et de cadeaux, les « Maudits » se faisaient particulièrement pressants, ils lui avaient, l'autre soir, laissé un bleu à la jambe; c'était un avertissement! Ils pourraient la rendre folle; ses sœurs et belles-sœurs tinrent une grande réunion. Parlant toutes à la fois de leurs voix de tête, elles parvinrent à s'entendre sur l'urgente nécessité d'une flûte en l'honneur des démons d'en bas. Une danse invocatrice serait salutaire à tout l'immeuble. Noucha, la femme de l'oncle Aroun, accepta courageusement d'en parler à son avare de mari car il y aurait quelques frais. Subitement attendries, les sœurs la remercièrent la larme à l'œil, qu'elles avaient soudaine comme la pluie d'automne. Puis elles se séparèrent tout excitées et réjouies à la pensée de ce merveilleux et si utile divertissement.

Ma mère tira sa caisse de bois blanc glissée sous le lit, au fond contre le mur. C'est là que, faute de place dans l'armoire commune, elle enfouissait ses trésors personnels. Au milieu de bijoux brisés, rubans, morceaux de voiles nuptiaux, vieux sacs à main et linge de bébé, elle découvrit de bizarres nippes orientales, informes et criardes, orange, jaunes, vertes, bordées de perles et de paillettes. Elle réunit tout ce que la maison contenait de foulards et mouchoirs de couleurs. Elle sortit par deux fois, tout affairée, acheter aux souks sa part d'encens, un peu d'Ouchak et de Jaoui, quelques bâtonnets de ned. Elle fit tout son devoir pour contribuer dignement au salut de sa jeune sœur. Cependant sa joie trop naïve éclatait sur son visage, elle ne put s'empêcher de chanter par avance quelques couplets. Et nous la taquinâmes, malgré ses protestations.

Au jour fixé, à midi, l'esprit maternel absorbé par les préparatifs du premier étage, nous n'eûmes à manger qu'une marmite de pois chiches à l'eau. Lorsqu'il s'agissait de nourriture nous devenions hargneux avec notre mère. Nous en accusâmes à juste titre la fête et l'importance exagérée que lui accordait notre mère. L'un après l'autre, affamés et de mauvaise humeur, nous répétâmes la question rituelle :

— C'est tout?

— C'est tout. Ton père ne m'a pas laissé d'argent ce matin. Heureusement, j'ai pu emprunter vingt francs à Noucha.

Il n'était pas sûr que ma mère mentît, mais elle mentait ordinairement avec facilité, spontanément et sans calcul. Et nous ne

la crûmes pas tout à fait. Ce mensonge constant et futile m'agaçait et j'eus souvent envie de lui crier qu'elle menait. Toujours, j'étais désarmé par l'inutilité de mon agression. Elle en aurait pleuré, m'aurait traité de mauvais fils, puis aurait recommencé une heure après. Tant bien que mal, je rengainai ma mauvaise humeur. D'ailleurs j'aurais été bien ambitieux de prétendre occuper plus d'une minute l'attention de ma mère. Déjà, elle commençait à vivre l'après-midi magique, pleine de musique nègre, de costumes bariolés et de gestes bizarres. Comme l'immeuble, toutes portes ouvertes, se mettait en mouvement, envahi par une foule de femmes ahuries, je sortis. Dans la rumeur, je pus apprendre que la « fête » se terminerait vers six heures.

Je n'avais jamais aimé ces manifestations, même avant de prendre conscience de mes refus. J'appréhendais, par exemple, les odeurs trop lourdes des encens, non qu'elles me fussent précisément désagréables, mais elles me troublaient, m'inquiétaient. Très tôt associées à d'étranges contes de nourrices dont les héros perdent la mémoire ou devienennt fous pour avoir respiré une odeur magique, à des incantations maternelles au chevet de mon lit de malade, elles déclenchaient en moi des mécanismes nerveux qu'aucun raisonnement n'arrivait à combattre. J'ai appris, de science certaine, que l'Ouchak ou l'ambre n'ont aucune propriété mystérieuse mais je ne pouvais rien contre le malaise m'envahissant lorsque je respirais leurs fumées douceâtres. Je n'avais pas de sympathie pour ce sombre folklore et ses mythes sans innocence. Les Jnouns, divinités du sous-sol, ne sont pas de charmantes créatures poétiques capables de simples malices ou de colères justifiées mais aussi d'amour. Pauvres êtres des ténèbres, tous vicieux et cruels, envieux du bonheur humain, ils cherchent constamment à se venger sur les femmes en couches, les bébés florissants et les familles fécondes d'on ne sait quelles souffrances personnelles, quelle vie ratée. Ils crèvent des yeux, rendent fous, déforment des os, paralysent des membres, tuent. Bien sûr, tout cela n'a aucun sens, sinon dans l'imagination de ces vieilles folles mais j'évitais, même pour rire, de me replonger dans cet univers de misères et de terreur humaines. Et puis, pouvais-je oublier que moi aussi, il n'y avait pas si longtemps, renversant de l'eau à terre je prenais soin de crier à l'adresse des puissances maléfiques : « Oh! Excusez-moi! Excusez-moi! » Et qu'un frisson me courait alors le long du dos?

Je décidai de ne retourner à la maison qu'après six heures et allai demander asile à Henry. Je le trouvai devant sa fenêtre grande ouverte sur le parc, répétant son violon. Sans rien dire; je m'assis, attendant qu'il eût fini. Je ne l'écoutais que distraitement, il achevait un morceau de Bach, je crois. J'avoue, d'ailleurs, que la musique occidentale m'ennuyait un peu. N'ayant pas reçu d'éducation musicale, j'avais fort à faire pour ne pas la trouver monotone et savante. Je forçais mon attention à suivre le déroulement des partitions mais il s'enfuyait et bientôt j'étais à cent lieues du concert, à rêvasser dans le parc ou à penser quelque problème. Ou si par contention j'arrivais à rester présent, je ne retirais pas assez de plaisir de cet exercice. Je ne goûtais spontanément que les pièces au rythme rapide, où le mouvement est plus important que l'idée, qui m'entraînent musculairement; je jouissais de la musique lorsque, loin d'avoir à réfléchir, elle me donnait envie de danser. Cependant, le violon d'Henry, ordonnateur savant, mathématicien des sons, expression d'une civilisation de maîtrise du monde, et aussi la discrétion polie de mon camarade, me reposaient immédiatement des pénombres du passage, de la danse aux Jnouns et des enthousiasmes absurdes de ma mère. Lorsque Henry posa son archet, je me sentais déjà mieux. Je me bornai à lui demander l'hospitalité qu'il m'accorda sans questionner.

Nous travaillâmes tout l'après-midi, lui son algèbre, moi une version latine, dans une paix lourde, d'avant l'orage. De rares mouches d'automne, à la veille de mourir, s'obstinaient à chercher quelque chaleur humaine, malgré nos tapes qui quelquefois les écrasaient. Le parc était immobile, comme mal à l'aise, attentif à la tornade imminente. Elle n'éclata pas cependant, la fenêtre resta ouverte et la chambre saisie par le calme total. Six heures arrivèrent ainsi, rapidement, dans l'oubli de moi-même, comme toujours lorsque je travaillais. Je quittai Henry qui reprit son violon. J'étais à un quart d'heure de la maison, mais je ne me pressais pas et flânais le long du boulevard. La nuit tomba prématurément, alourdie par le ciel opaque et nerveux de l'orage non délivré.

Lorsque j'arrivai à l'entrée de la rue, je reconnus la musique affolée des tambourins et des flûtes; la désagréable fête n'était pas encore terminée. Tant pis, je grimpai quatre à quatre et dépassai rapidement le premier étage, assailli au passage par une violente cacophonie de cymbales, étrangement explosives

dans le silence subit des autres instruments. En vain je frappai à notre porte. L'attraction avait réuni tout le monde : les enfants devaient écarquiller leurs yeux devant ce spectacle malsain. Décidément, pour avoir les clefs, il fallait que j'y mette les pieds moi aussi.

Je redescendis l'escalier. L'orchestre entier à nouveau déchaîné répondait aux cymbales infatigables. La porte vibrait littéralement. Je frappai des poings puis des pieds. Ils devaient être rendus sourds ou fous par cette musique épouvantable. On m'ouvrit enfin et le vacarme augmenta encore étonnamment, gonfla, emplit les escaliers jusqu'à la verrière. Je plongeai dans l'extraordinaire mêlée des flûtes hystériques, des cymbales affolées, du tam tam, de la darbouka et du bavardage sans répit des femmes excitées. L'air était tropical, humide et chaud, lourd de respirations et d'encens. A grand peine, je me frayai un chemin parmi les femmes, tous visages connus, tantes, cousines, voisines, devenues étrangères sous l'effet du sortilège. Les cheveux épars, les yeux brillants, elles se tenaient immobiles, durcies comme des statues, ou des vaches stupides, qu'il me fallait pousser tout d'une pièce. Il semblait qu'elles ne me reconnaissaient pas.

Cependant, je n'étais pas encore dans la chambre de la danse, qui s'ouvrait par une embrasure opaque de fumée. Pour y arriver il me fallait traverser un enchevêtrement de spectatrices, grimpées sur des chaises, des tabourets, des tables, appuyées aux murs, embrassées en grappes, qui plongeaient leurs regards à l'intérieur du nuage. Comment pouvaient-elles y voir ? Je reconnus près de moi la tante Touira, en costume de bédouine pour la circonstance. Je lui criai à l'oreille :

— Où est ma mère?

Comme elle ne répondait pas, je saisis son bras et l'agitai violemment. Gras et gluant de sueur, il me glissa de la main.

— Où est ma mère, hurlai-je? Je veux nos clefs.

Elle me sourit d'un air absorbé et me montra le salon. Plus j'approchais du cœur sonore du mystère plus l'encombrement augmentait; les spectatrices se piétinaient, se fondaient en une masse de chair compacte. Je dus être brutal pour arriver au nuage bleu gris, si épais que je distinguais à peine la braise rouge d'un canoun, comme un feu de berger dans le brouillard. Mes yeux me piquèrent, se remplirent de larmes protectrices. Le bruit était si violent, si plein qu'il me sembla ne plus rien entendre. Un moment,

je fus dans le vide, sons et formes disparus. Puis mes yeux, s'habituant, me découvrirent péniblement le mouvement de l'atmosphère; au-dessus du point rouge s'élevaient les lourdes fumées des encens et par delà, la faune étrange du lieu. Une femme, vêtue d'oripeaux de couleurs, dansait sauvagement, lançant ses bras, jetant sa tête en arrière avec une violence saccadée qui me fit mal à la nuque. Elle nous tournait le dos et je voyais ses longs cheveux dénoués qui volaient en furie comme des serpents noirs. Tout au fond, assis à terre, terribles, jouaient les musiciens nègres. Les voilà les démons! pensai-je, essayant péniblement de plaisanter avec moi-même. L'homme au biniou, les yeux exorbités, blanc de lait sur noir de houille, les joues gonflées à éclater, soufflait dans sa peau de chèvre; le tambourin, ivre, au comble de l'excitation, lançait en l'air son instrument, le rattrapait, hurlait sans cesser un instant de battre de toutes ses forces sur la peau tendue; le cymbaliste, assommé, hypnotisé, remuait sa tête au mouvement épileptique des quadruples plaques de métal. Ces hommes ne feignaient certes pas, repris par des rythmes ancestraux, ils revivaient les gestes et les rites qui, dans leur enfance, leur lointain pays, les avaient marqués de ces profondes entailles, sur leurs joues ouvertes comme des châtaignes, les faisant grimacer à jamais. Ils ne joueraient pas tout à l'heure en déchirant de leurs mains le coq blanc vivant, s'éclaboussant du sang chaud de la bête.

La danseuse non plus ne jouait pas. Passe encore pour les musiciens, fragments détachés de quelque tribu du sud, extraordinaire avancée de l'Afrique noire jusqu'au bord de la Méditerranée lumineuse, mais cette femme, ménagère de bon sens, avec des enfants à l'école, se transformer en loque hystérique, en pantin désarticulé, sans conscience! Ma colère ou mon mépris.

Les cymbales et le biniou se turent et laissèrent le champ au seul tam-tam qui, grave, lent, espacé, lançait des coups sourds, qui semblaient sortir du sol. La danseuse obéit, se calma, s'adapta au rythme nouveau, laissa retomber ses bras, abandonna ses jambes, fut prise d'un soubresaut périodique accordé au tam-tam, qui voulait la projeter d'une pièce, du sol au ciel. Le silence des instruments, soumis à la dure commande du tam-tam, écrasait les femmes qui s'arrêtèrent de bavarder, une seule masse oppressée. Je les distinguais maintenant. Il y en avait partout, serrées les unes contre les autres, assises, debout, par terre, sur les meubles, contre les murs elles tapissaient littéralement la pièce. Leur immo-

bilité anxieuse et multipliée figea mon ironie, inquiéta ma colère. Brusquement, comme explosèrent les cymbales et les autres instruments libérés, révoltés, se déchaînèrent, la mêlée devint générale. Le tam-tam furieux, accéléra, lutta; le troupeau féminin fut pris de mouvement nerveux; la danseuse, de nouveau livrée à l'écartèlement saccadé. Ses bras et ses jambes, sa tête semblaient obéir à des appels différents, contradictoires, partaient affolés, chacun dans une direction, voulaient s'arracher au tronc. Je croyais entendre et sentir le déchirement des chairs dans l'atroce bataille contre le rythme, contre les démons, lorsque la danseuse folle se retourna : c'était ma mère! ma propre mère, ma mère... Mon mépris, mon dégoût, ma honte se concentrèrent, se précisèrent. Au lieu de me sauver, je restai là écrasé par la foule des femmes sur mon dos. Était-ce bien le visage de ma mère, ce masque primitif, mouillé de sueur, les cheveux fous, les yeux fermés, les lèvres décolorées? Je reconnus les oripeaux qu'elle avait sortis de ses caisses de bois blanc, la jebba [1] orange constellée de paillettes rouges et vertes, la fouta [2] de soie artificielle, brillante, multicolore, orange, jaune, vert, rouge, le foulard vert et jaune orné d'une main et d'un poisson. Je me répétais : c'est ma mère, c'est ma mère, comme si le mot pouvait renouer le contact, exprimer toute l'affection qu'il devait contenir. Mais il refusait de s'adapter à cette figure de barbarie, dans ces vêtements bizarres. En cette femme qui dansait devant moi, les seins à moitié nus, livrée inconsciente à ces dérèglements magiques, je ne retrouvais rien, je ne comprenais rien. Dans mes livres, la mère était un être plus doux et plus humain que les autres, symbole du dévouement et de l'intelligence intuitive. Comme ses enfants devaient se sentir reconnaissants et heureux, fiers d'une telle mère! Ma mère, à moi, la voici : cette loque envoûtée par l'épouvantable musique, par ces musiciens sauvages, envoûtés eux-mêmes par leurs obscures croyances... ma mère, la voici, c'est ma mère...

Mais pourquoi ce trouble qui me saisit, voisin de l'angoisse? Mon Dieu, mon Dieu, j'avais peur de ma mère, ma mère me devenait opaque. Ce que doivent ressentir à l'aube, devant son visage fermé sur des rêves impénétrables, les hommes qui s'étaient endormis avec une inconnue. Elle m'était étrangère, ma mère, étrange partie de moi-même, plongée au sein des continents primitifs. C'est elle

1. Courte veste portée par les femmes.
2. Pièce d'étoffe dont les femmes se ceignent les reins.

pourtant qui m'a enfanté. Quels sombres liens m'enchaînent à ce fantôme, arriverai-je à émerger du gouffre?

Voilà qu'ils ralentissent encore, le tam-tam se tait, donne le commandement au biniou perçant et insidieux, qui trace de courtes arabesques, et ma mère obéit, son corps ondule comme désossé, lente danse du serpent fasciné. Ses cheveux retombent sur sa figure douloureuse, faiblement éclairée dans le brouillard par la braise mourante, obéissent au mouvement, reptiles noirs domptés. Puis le biniou ayant tracé les cadres nouveaux, les autres instruments s'élancent pour remplir l'espace sonore. Ma mère fidèlement suit le rythme ou plutôt le rythme gouverne en elle. Elle doit être inconsciente depuis longtemps. Les musiciens accélèrent, accélèrent, poussés eux-mêmes par on ne sait quelle force, leurs yeux jaillissent, leurs veines gonflent, les figures tailladées atrocement grimacent, masques magiques qui brusquement se mettent à vivre. La danseuse explose, se déchire, jette ses membres dans toutes les directions.

Comment arrêter cette crise collective d'épilepsie? J'avais envie de leur crier des injures, de les frapper, de battre de toutes mes forces ces femmes et ces musiciens. J'étais pourtant paralysé comme si je voyais la scène à travers une vitre. Comment communiquer avec ces gens? Peut-être aurait-il fallu que je danse moi aussi jusqu'à l'étourdissement, que j'accepte ces rythmes, que je batte ma tête d'un geste saccadé, répété jusqu'à la perte de la conscience, que ma tête continue toute seule, vide comme celle des poupées à balancette plombée, que je disloque mon corps à toutes ses articulations, de sorte que pas un seul os, un seul muscle ne reste en place, que ma conscience évanouie, mon corps désintégré, je laisse le biniou se saisir de mes nerfs, le tambourin ordonner les battements de mon sang, les cymbales m'écarteler chaque membre épars aux quatre coins du ciel et de la terre : peut-être alors finirais-je par passer de l'autre côté?

Je me sentais délirer. Brusquement, d'un seul coup, la musique se tut, laissant un silence d'une densité douloureuse. Marionnette dont on a coupé le fil, lâchée par l'affreuse musique, ma mère s'affaissa sur elle-même, comme un chiffon, et ne bougea plus. Pourquoi maintenant, cette écœurante pitié en moi? Mon cœur la suit à terre, souffre du choc mat sur le tapis de paille tressée. Les femmes continuent leur jeu. La grosse Khmeissa, la voisine d'en face, penche péniblement sa tête et ses reins lourds sur le

pantin d'étoffe inanimé, plie encore ses reins, arondissant une croupe immense et colle enfin sa bouche à l'oreille de ma mère. Les femmes chuchotent, respectant une relative paix, Khmeissa tend ensuite l'oreille et semble écouter attentivement, longuement. Elle crie :

— « Ils » ont parlé ! « Ils » ont dit : un foulard rouge et un coq blanc.

Ainsi les Jnouns avaient répondu ! Ils ont signifié leurs désirs à la danseuse évanouie ! Que pouvais-tu entendre, vieille sorcière folle, de la bouche de cette pauvre femme comateuse ? Et pourtant, Khmeissa peut-être ne mentait pas ce jour-là, peut-être entendait-elle la voix de sa propre imagination, éduquée et convaincue depuis son enfance.

Le bavardage des femmes détendues s'étend comme une eau en ébullition. Des mouvements naissent dans la foule compacte, on change de position, on descend des chaises, on se relève du sol, on rit, on va chercher les foulards rouges, on ajoute de l'encens dans le canoun. Les musiciens s'ébrouent aussi. Ils rient entre eux de toutes leurs dents blanches et jaunes dans leurs visages noirs. Leurs voix gutturales se font entendre sur le fond de ramage aigu. Le tambourin chauffe et tapote tendrement au-dessus du feu la peau de son instrument, le cymbaliste vérifie les courroies de cuir qui lacent le fer à ses mains. Arrivent par-dessus les têtes, comme des flammes, les foulards rouges passés de main en main. Mais au creux de ce joyeux tableau, de cette heureuse détente, ma mère, toujours absente, reste abandonnée sur le sol, dans l'indifférence de ses sœurs et de toutes les femmes. Et comme le coq est apporté et que les musiciens se préparent à nouveau, j'admets mon entière impuissance et m'enfuis.

Je cours dans l'escalier, bouscule tout le monde avec brutalité et suis dehors avant que la musique n'ait repris. Je frissonne à l'air frais de la nuit et m'aperçois que je suis en nage. Machinalement je pense à retourner pour ne pas respirer froid ; cela aussi m'a été appris depuis mon enfance : ne pas sortir d'une pièce chaude sans boire au préalable un verre d'eau, puis sortir graduellement, en respirant à petites doses. Je ne veux plus faire ce qu'on m'a appris. Je regarderai la lune en face, bien que l'on me répète qu'on en devient aveugle, je jetterai mes ongles n'importe où et ne craindrai pas d'être obligé, après ma mort, de revenir toutes les nuits les chercher à la lumière de mes dix doigts allumés en torche,

à travers la boue de la terre entière, je ne dirai plus aux Jnouns, avant de jeter de l'eau : Excusez-moi! excusez-moi!

Je sors du passage et claque des dents aux courants d'air de la rue. Je marche vite pour me réchauffer et le mouvement me calme un peu et le calme me déprime. Je me dis que ma révolte est vaine, une fois de plus, et incohérente. Contre qui en ai-je? Fuyant les lumières, j'arrive jusque chez Henry. Sa fenêtre est encore ouverte et la lumière qui en sort fait un trou dans le parc tout noir. James continue à travailler sa musique. Je n'ose pas ou je n'ai pas envie de le déranger; je me laisse tomber sur un banc. Suis-je seulement furieux ou suis-je également inquiet? Ai-je vraiment échappé, arriverai-je jamais à échapper à ces tumultes, à ces rythmes qui vivent au fond de moi, qui maîtrisent aussitôt la cadence de mon sang? Après quinze ans de culture occidentale, dix ans de refus conscient de l'Afrique peut-être faut-il que j'accepte cette évidence : ses vieilles mesures monocordes me bouleversent davantage que les grandes musiques de l'Europe.

Henry toujours jouant s'approcha de la fenêtre, se découpa dans le rectangle lumineux, projeta son ombre nette sur la végétation. Sa musique se déroulait précise, sûre d'elle-même, transparente et pourtant dense. La densité du cristal, la rigueur des mathématiques.

Ah! Je suis irrémédiablement un barbare!

9. — Au Kouttab.

Dans mon effort pour rompre ces chaînes mythiques que je redoutais, en croyant les mépriser, j'avais de passagères euphories et de brusques défaites. Une scène au hasard de la rue me redonnait un malaise bien connu, qui me faisait douter du chemin parcouru.

J'étais monté dans le tramway qui conduisait au lycée. Parce que nous arrivions en même temps, je ne l'empruntais guère, sauf lorsqu'il pleuvait, comme ce matin-là. Chaque nouvel arrivant, mouillé, crotté, se dépêchait de fermer la porte à glissière d'un grand coup sec. Le wagon, réchauffé par la chaleur humaine, saturé de la vapeur des respirations, prenait curieusement une atmosphère intime. Un certain bien-être associait les voyageurs contre le mauvais temps qui venait battre aux vitres, établissait une mysté-

rieuse communication entre tous ces Méditerranéens. Toutes les races se trouvaient représentées; des ouvriers siciliens en bleu rapiécé, leurs outils à leurs pieds, discutaient bruyamment; une ménagère française toute digne se rendait au marché; devant moi un musulman et son fils, un petit garçon minuscule, chéchia miniature et henné sur les mains; à ma gauche un épicier djerbien allant aux provisions, couffin entre les jambes et crayon sur l'oreille. La pluie cinglait les vitres opaques de buée à pleines gouttes dures comme des coups de fouet. Le Djerbien, gagné par la chaude quiétude du wagon, s'agita. Il sourit à l'enfant qui sourit des yeux et regarda son père. Le père, reconnaissant, flatté, le rassura et sourit au Djerbien.

— Quel âge as-tu? demanda l'épicier à l'enfant.

— Deux ans et demi, répondit le père.

— Est-ce que le chat te l'a mangée? demanda l'épicier à l'enfant.

— Non, répondit le père, il n'est pas encore circoncis, mais bientôt...

— Ah! Ah! dit l'autre.

Il avait trouvé un thème fécond de conversation avec l'enfant.

— Tu me la vends, ta petite bête?

— Non! dit l'enfant avec violence.

Visiblement il connaissait la scène, déjà on lui avait fait la même proposition. Moi aussi, je la connaissais. Je l'avais jouée dans le temps, assailli par d'autres provocateurs, avec les mêmes sentiments de honte et de concupiscence, de révolte et de curiosité complice. Les yeux de l'enfant brillaient du plaisir d'une virilité naissante et de la révolte contre cette inqualifiable agression. Il regarda son père. Son père souriait, c'était un jeu admis. Nos voisins s'intéressaient à la scène traditionnelle avec complaisance, approbateurs. Nous étions en famille dans le wagon si chaud, si humain, si bien protégé contre la nature hostile.

— Je t'en offre dix francs, proposa le Djerbien.

— Non! dit l'enfant.

Un bédouin poussa la porte à glissière et entra, hésitant. Se répandit une odeur d'étable et de vieille graisse, et d'autre chose que je ne devinais pas. Par la porte restée ouverte, un froid désagréable pénétra.

— Ferme la porte, crièrent les maçons siciliens, mais sans méchanceté, sans animosité de clan, semblait-il.

Les Musulmans dressèrent tous l'oreille. Un instant le jeu s'arrêta.

Non, vraiment ils avaient crié sans hostilité. Décidément nous nous sentions en famille et entre Méditerranéens. L'un des Musulmans, montrant sa bonne volonté, vint même à la rescousse.

— Ferme donc la porte! N'y a-t-il pas de porte dans ta montagne?

Le bédouin sourit niaisement et, sans répondre, enfin ferma la porte. Puis lourdement il s'assit près de la dame qui imperceptiblement se crispa, se tassa. Elle ne bougea pas mais mes antennes avaient décelé une violente perturbation de son équilibre magnétique. La troisième odeur du bédouin s'affirma dans le wagon clos : l'âcre, amère senteur du charbon de bois brûlé.

— Allons, vends-moi ta petite queue, reprit le Djerbien.

L'attention de l'enfant avait été distraite. Il sursauta :

— Non! Non!

— Je t'en offre cinquante francs.

— Non!

— Cent francs.

— Non!

— Tu es dur. Deux cent francs!

— Non!

— Je vais faire un effort : mille francs!

— Non!

Les yeux du Djerbien voulurent exprimer la gourmandise.

— Et j'y ajoute un sac de bonbons!

— Non! Non!

— C'est non? C'est ton dernier mot? cria le Djerbien simulant la colère, répète une dernière fois : c'est non?

— Non!

Alors brusquement, l'adulte sauta sur l'enfant, la figure terrible, la main brutale fourrageant dans la petite braguette. L'enfant se défendit à coups de poings, poussa des cris de terreur non feinte, arracha les cheveux et la chéchia de l'agresseur qui enfin, aveuglé, la face martelée par les deux petites mains, abandonna la petite bête. Le père riait aux éclats, le Djerbien se tordait nerveusement. Nos voisins souriaient largement. Même la dame près du bédouin avait dû s'égayer en dedans. L'enfant pâle, encore méfiant, se décida à sourire à son partenaire.



Pourrai-je jamais oublier l'Orient alors qu'il est greffé dans ma chair, qu'il me suffit de me toucher pour vérifier sa marque définitive? Il s'agit bien de culture et d'options intellectuelles! Lorsque l'enfant hurla, je sentis mon sexe frémir à l'appel brusquement ressurgi du fond de mon enfance. Durant toute la comédie je regardais en l'air comme quelqu'un qui a des manières, qui ne s'occupe pas de ses voisins de compartiment; mais tout mon corps suivait attentivement, prenait part avec dégoût à la complicité générale.

Oui, je le connais bien ce frisson désagréable et voluptueux. Avant d'aller à l'école primaire, je fréquentais un Kouttab, l'école religieuse du quartier où tous les matins le rabbin nous faisait répéter à haute voix et tous ensemble les prières rituelles. C'était un beau charivari, que peut encore entendre le promeneur étonné, qui s'aventure au cœur du ghetto. Hors des fenêtres des Kouttabs s'échappent des sons en liberté, la cacophonie de cinquante voix d'enfants de tous âges, ânonnant à jet continu, nasillant sur tous les tons, un texte mystérieux, incompréhensible pour le promeneur et apparemment aussi pour les enfants. Parfaite gratuité d'un automatisme pur ayant perdu toute signification au cours de sa transmission à travers les âges.

Ce matin-là, devant s'absenter, le rabbin confia la surveillance au garçon le plus âgé. Le garçon promit avec soumission, les yeux baissés — oui rabbi, oui rabbi, — à chaque recommandation : que la récitation collective serait continuée — oui rabbi — sans interruption jusqu'au retour du maître — oui rabbi — seuls les petits auraient le droit de sortir pour faire pipi, les grands dans les cas extrêmes; il ne fallait toucher à rien dans la vieille synagogue qui nous servait de kouttab: le nouveau surveillant pourrait désigner les coupables à la vindicte du rabbin, ils seraient punis de dix coups de bâton sur la plante des pieds — oui rabbi, oui rabbi, oui rabbi.

Nous écoutions avec attention, nous regardant sournoisement, nous préparant aux réjouissances, de la jubilation plein le cœur Peut-être le pied goutteux du rabbin n'avait-il pas quitté la dernière marche de l'escalier de pierre, étroit et tout raide, qui tournait deux fois puis débouchait à pic en pleine rue passante, qu'une

clameur sauvage s'éleva dans le Kouttab. Nous quittâmes si précipitamment nos bancs de bois qu'ils nous chutèrent sur les talons. Ceux qui étaient par terre sur les nattes d'alfa grimpèrent au contraire sur les bancs et les chaises. Mais tous, nous hurlions pour nous prouver que nos gosiers pouvaient encore d'autres mouvements euphoniques que les exercices monocordes des prières. Jamais la vieille synagogue n'avait entendu un tel hymne de joie collective. Cela n'ameuta personne, car les gens devaient être bien blasés sur la valeur musicale des chants habituels aux Kouttabs. Lorsque nous eûmes bien crié, gesticulé, grimpé sur les bancs, roulé sur les nattes, dit n'importe quoi sans chercher à nous faire comprendre, simplement pour hurler ensemble à voix haute dans ce lieu de prière et de méditation, nous commençâmes à réfléchir à ce que nous pourrions faire d'amusant. Lorsque les fantaisies anarchistes des génies individuels furent épuisées, nous eûmes besoin l'un de l'autre et nous nous découvrîmes en foule. Comment allions-nous nous organiser? Les grands, qui avaient de l'audace et de l'expérience et la force pour imposer leur point de vue, se retrempèrent spontanément dans la tradition ancestrale : ils décidèrent de jouer, comme les adultes, à la circoncision.

La foule manifesta son inquiétude, puis son enthousiasme trouble en battant des mains et en hurlant. Nous étions tous attirés par ce mystère auquel nous avions participé, malgré nous, dans l'inconscience de nos premiers jours, qui nous scellait dans la grande chaîne sacrée qui à travers les siècles remontait jusqu'à Dieu. Ce mystère nous attirait par l'extraordinaire consécration qu'il promettait, nous troublait parce que l'alliance avec Dieu était sexuelle, nous effrayait parce qu'il s'imposait à nous avec cette fatale nécessité que nous voyons tous les jours enchaîner nos frères et voisins nouveau-nés.

A l'enthousiasme succéda bientôt un silence plein d'horreur mystique lorsqu'il fallut choisir la victime : le bébé à circoncire. Jouions-nous encore? Les grands examinaient les petits dont j'étais, avec le regard sadique du bourreau. J'avais une peur affreuse d'être choisi. J'étais en outre exagérément prude, je me sentis pâlir de honte à l'idée d'être déculotté devant tout le monde. Depuis longtemps, je me cachais de ma mère lorsque je changeais de caleçon et des attouchements m'auraient paru un épouvantable viol. Je me tassai contre le mur de chaux dont j'entendis craquer

le crépi bosselé. Les grands eux-mêmes, impressionnés par le silence de tous, chuchotaient, comme les sacrificateurs à la responsabilité atroce. Lorsque enfin, ils se dirigèrent vers notre groupe, celui des plus petits, je fermai les yeux et avec mes lèvres demandai à Dieu de me sauver. Je n'aurais pu me défendre, mes gestes désordonnés n'auraient servi qu'à exciter mes agresseurs. En d'autres occasions, j'avais appris à mes dépens qu'avec les grands et la foule, mieux valait faire le mort, comme sous le nez d'un animal sauvage. J'aurais été arraché par cent mains, brutalisé, déshabillé, tripoté. Dans mon affolement, je commençai, les yeux fermés, à murmurer le Chemâ, la prière des morts, lorsque la clameur de la foule m'apprit sa libération de l'insupportable attente : la victime était choisie. Et ce n'était pas moi.

Mais le risque m'avait lié à la victime, avait déclenché en moi les affres du calvaire. Je ressentais l'angoisse du tout petit tremblant, porté sur les épaules du surveillant, comme un agneau de sacrifice. Comment aurais-je pu oublier ses yeux égarés et me réjouir avec les autres? La procession s'organisa. Dans la pénombre verte de la vieille synagogue, derrière le grand prêtre improvisé, chargé de l'offrande vivante à l'autel, suivait un extraordinaire défilé. Les uns derrière les autres, graves, les enfants avançaient à pas lents, leurs têtes extatiquement levées vers l'arche aux parchemins sacrés. Les petites lumières clignotantes des lampes mortuaires, suspendues serrées tout le long des murs, entouraient le cortège d'une enceinte solennelle, lui prêtaient les mêmes ombres traditionnelles de toutes les manifestations adultes. Les enfants jouaient peut-être mais leurs ombres coïncidaient avec celles de leurs pères et ancêtres. L'antique synagogue assurément s'y méprenait, leur prêtait tout son sérieux.

Mon cœur battait de peur et d'émotion confuse. Qu'allait-il lui arriver, mon Dieu, qu'allait-il lui arriver. Allaient-ils vraiment lui couper le membre? J'en avais une douleur vague et cependant non désagréable au bas-ventre. Mon corps, à son habitude, me devançait, s'accordait à la cérémonie.

Les grands entonnèrent le chant de la circoncision, aussitôt repris à l'unisson par les autres. De leurs voix aiguës les gamins chantaient, respectueux mais avec tranquillité, sans soumission exagérée. Le chant présentait à Dieu Yavé l'offrande nouvelle que voici, lui rappelait, par la même occasion, le pacte d'alliance et ses propres devoirs envers son peuple. Ils souriaient dignement,

levaient la tête quand il fallait, baissaient les yeux lorsque le texte l'ordonnait. C'est ainsi que faisaient nos pères et ils répétaient leurs rôles futurs. J'avais honte et peur, ai-je dit, et aujourd'hui une grande partie de moi-même me dégoûte ou m'effraye, et pourtant je n'arrive pas à me sentir étranger à ce cortège, à ne pas me sentir complice de ce sacrifice sans cesse recommencé.

Le cortège fit lentement deux tours le long des murs, puis se dirigea vers la chaise haute du sacrificateur. La foule se tut. Le surveillant, gardant ses responsabilités, grimpa sur le lourd fauteuil de bois gravé de caractères sacrés. Ses aides placèrent le petit le dos en bas, sur les genoux du grand prêtre, puis lui partageant l'honneur rituel, grimpèrent sur les montants, sur le dos du trône. Au milieu de la grappe attentive des bourreaux, la victime attendait sans un mouvement, sans un mot, ses frêles jambes repliées ramenées vers son corps, raides comme les pattes d'un poulet en catalepsie. On entendit la respiration de la foule saisie et les grésillements secs des petites flammes.

Le sacrificateur découvrit sa lame et solennellement, les gestes amples, porta la main à la braguette de l'enfant. Il me sembla impossible de supporter la vue de ce qui allait se passer. J'avais mal au bas-ventre, au même point, comme si le couteau allait me blesser. Pourquoi, pourtant, ne suis-je pas arrivé à tourner la tête? Pourquoi mes yeux sont-ils restés fixés sur le minuscule membre blanc, que je devinais de loin, dans la lueur qui tombait des soupiraux verdis par les moisissures sans âge? La peur intolérable qui me tenait collé au mur, la honte devant cette nudité, se mêlaient de ce sentiment que je ne peux oublier : un plaisir complice et consentant. Je ressentais dans mon sexe cette peur voluptueuse se traduire en frissons électriques. Comment oublierais-je cette complicité? Oui, je participais à la cérémonie, à la pâture collective,

Ce fut physiquement intolérable et je me sentis défaillir lorsque la main droite du sacrificateur, armée du rasoir, descendit lentement vers le petit bout de chair blanche qui émergeait entre l'index et le majeur de sa main gauche.

Brusque fut la délivrance, explosèrent d'un seul coup ma peur, ma honte, ma jouissance, mon dégoût et l'insupportable tension du silence angoissé de tous : à bout de nerfs, la victime venait d'éclater en sanglots.

Que fit la foule? Que fîmes-nous? Le silence stupéfait hésita un millième de seconde, puis nous éclatâmes de rire, nous nous rou-

lâmes à terre, grands et petits confondus, nous nous envoyâmes des coups de poings, nous grimpâmes sur les bancs, nous renversâmes les bancs, nous hurlâmes, nous nous dîmes des injures, nous injuriâmes la victime pâle encore, qui souriait et tremblait dans un coin, les yeux brillants. Ce stupide moutard qui avait pris cette farce au sérieux, qui avait eu peur d'un morceau de fer blanc! Car quelle bonne farce c'était! Qu'il était drôle de jouer comme les adultes!

Albert MEMMI.

Bernard Franck.

GROGNARDS ET HUSSARDS

C'est bien la tristesse du métier d'écrire que toujours l'attendu arrive, et que l'on peut presque prévoir à coup sûr l'accueil que la critique dans son ensemble réservera à un nouveau livre. J'ai trop longtemps fait partie d'une secte bizarre dont le plus grand plaisir — le malin plaisir — était de dévorer, plutôt que les livres, les feuilletons littéraires de la semaine, pour ne pas être tenté, par une volonté d'expiation. Mais d'abord je veux livrer dans leurs détails les manies des membres de cette secte. Vers les cinq heures, nous descendions dans nos avenues à la recherche du kiosque qui nous délivrerait notre drogue quotidienne. Un jour, c'était Henriot. Un autre, c'était Rousseau. Le mercredi, Kemp. Le jeudi, Nimier. Le vendredi, Stéphane. Le samedi, Arland. Pour le dimanche, nous nous gardions Nadeau. (On pouvait inverser à plaisir les jours et les noms.) Puis nous nous couchions sur nos divans et tandis que nos dents grignotaient une tartine à la confiture d'orange, nos esprits s'imprégnaient délicatement de ces jugements, de ces histoires, de ces haines, de ces amours que les lignes nous livraient sans parcimonie. Il faut nous rendre cette justice, ce n'était ni l'avarice qui nous retenait d'acheter ce roman, ni le désir de briller qui nous poussait à dévorer ce feuilleton. Notre plaisir se voulait solitaire. Nous rêvions longtemps à ces auteurs que nous ne lirions jamais et dont on s'exténuait, chaque semaine, à nous suggérer le visage. Que de meurtres, que d'infamies, que de cœurs désespérés, que de verve, que de cocasserie, que de chants d'espoir surgissaient subitement devant nos yeux fatigués, comme des champignons vénéneux. C'était une chance, une vraie chance, nous répétions-nous, qu'ils se soient trouvés là tous ces critiques, tous ces braves, pour supporter l'assaut de ces monstres, les mettre en cage, les juger, puis nous les livrer sans griffes, sans venin, dressés comme des chiens savants, doux comme les anges du ciel. Nous pouvions nous féliciter, les congratuler, nous l'avions échappé belle. Dire que sans eux, sans ce tamis vivant, tous ces

fous auraient pu nous surprendre dans l'intimité de nos chambres, qu'ils auraient pu nous faire pleurer ou rire à volonté, nous raconter leurs pauvres peines, leurs invraisemblables histoires. On avait parfois l'intuition que le combat avait été rude, la victoire douteuse, c'est comme si la bête tressautait encore derrière le parapet des lignes. Alors un frisson maladif, une sorte d'orgasme nous secouait. J'imagine que les spectateurs d'une fabuleuse corrida où le torero vient juste d'être frôlé par les cornes de sa victime, tandis qu'il plantait au bon endroit les banderilles (n'étant ni Montherlant, ni Leiris je ne suis pas très sûr de mes termes. Du reste, les taureaux, les toreros et les livres qui en parlent m'ennuient) doivent éprouver la même sensation. Parfois, l'écrivain que l'on croyait soumis, désarmé, revenait à la charge. Alors qu'un feuilleton entier lui avait été consacré, il y a à peine un an, il publiait un nouveau livre. C'était grotesque, nous avions envie de hausser les épaules. Oui, nous les aimions nos guerriers, ceux-là mêmes qui broyaient inlassablement les formules, pour nous donner des idées et nous protéger de la littérature. A l'avance, nous pouvions calculer leurs répliques, nous régaler de leurs bottes secrètes. Lorsque Kemp, par exemple, trouvait succulent cet auteur, nous étions assurés que ce dernier passerait un mauvais quart d'heure, le jour, la semaine, le mois suivant — il faut savoir patienter — dans tel autre journal. Chaque âge a ses jeux : enfants, nous nous délections des Aventures du Fantôme du Bengale, maintenant, l'Espiègle Lili s'appelle Henriot.

Je pus ainsi organiser Ma littérature contemporaine. J'éliminai dès l'abord les factieux : Paulhan, Jouhandeau, Malraux, Breton, tous ceux enfin qui auront bien droit à un chapitre, du moins à une note dans une Histoire de la Littérature, seuls les douteux m'attiraient. Je m'aperçus alors qu'il me fallait diviser en deux sections mon Histoire, selon qu'elle était composée par les Grognards ou par les Modernes. Les grognards adorent les histoires. De nos jours, on ne sait plus conter, se lamentent-ils. Ils se réunissent parfois en monômes et vont manifester devant les fenêtres des Éditeurs. En cadence, on les entend hurler « Une histoire, nous voulons des histoires, des histoires, etc. ». Depuis la libération, cette vieille garde s'essaie à ancrer dans l'esprit de ses lecteurs que s'il n'y a plus beaucoup de *vrais* romans, c'est la faute à l'intelligence, c'est la faute à la philosophie. Nos jeunes romanciers seraient, paraît-il, de trop grands cerveaux, en terme de métier, des céré-

braux. Au lieu de se laisser doucement aller, de murmurer, alors qu'ils sont confortablement assis dans un wagon-lit, « je me souviens... » de créer des personnages de chair « hauts en couleurs », ils n'agiteraient que des marionnettes seulement capables de réciter des fragments de la *Phénoménologie de l'Esprit.* Autre grief, ce seraient des déracinés, des apatrides. Ils mépriseraient (ou ignoreraient) Balzac, Flaubert, Maupassant, le beau patrimoine national, et ne rêveraient que de Dos Passos ou de Faulkner. Jutement émue, la vieille garde s'est mise alors à prodiguer conseils et mots d'ordre. « Il faut regarder la vie telle qu'elle est dans sa richesse et sa luxuriance, sans pourtant oublier l'Art et ses exigences. Il ne faut plus tant s'occuper de ces vilaines choses que sont la temporalité ou le simultanéisme et se soucier davantage du cœur humain. » Car pour la vieille garde, la technique, c'est le Mal, le Diable, l'Hérésie. Quand Émile Henriot dit d'un jeune romancier qu'il a une technique un peu complexe c'est mauvais signe. Henriot va se fâcher. Ce mot technique a en effet, malgré sa rassurante origine grecque, quelque chose qui l'effraie. Cet associationniste sans le savoir entrevoit derrière lui tout un monde qu'il abhorre et dont il se sent exclu à jamais. Dans ce monde-là, les grandes cultures ont remplacé le jardinage, le binage, le sarclage, les pommes trop rouges, trop saines de la Californie, l'aigre reinette du Mans, le gratte-ciel de New-York, la petite maison près de Robinson ou de Nogent. Pour parler des procédés d'un romancier, les grognards ont un mot à eux et ils y tiennent : *les recettes.* Si la technique évoque le Machinisme, le mot recette nous renvoie chez nos grand-mères. Il sent son pot au feu et a l'odeur des petits plats savamment mijotés. Leur rêve, leur paradis, ce serait un peu les contes de Boccace à perpétuité : un public choisi, des divans profonds, des liqueurs fines et chaque écrivain à tour de rôle réciterait son compliment. Je vous le disais bien, nos grognards sont de délicieux bambins. Ils adorent les histoires, certes, mais ils adorent surtout nous raconter les histoires qu'ils ont lues. C'est une très mauvaise habitude. Elle vient de loin, je suis sûr. « Lorsque je vous demande de m'expliquer la scène 3 de l'acte IV d'*Andromaque*, Henriot, je ne vous demande pas de la *délayer.* (Rires dans la classe.) J'aime bien vous entendre, Henriot, vous êtes gentil comme tout, mais tout de même je préfère Racine. (Nouveaux rires abjects dans la classe.) ». On le rappelle bien de temps à autre « qu'après tout un critique lucide et littéraire devrait en tout

occurrence démonter, démontrer et montrer les procédés de l'auteur dont elle s'occupe », mais ils n'ont que faire de ces observations. Si vous les bousculez un peu vivement, ils vous pleurnicheront qu'ils ont parfaitement remarqué l'emploi par Flaubert de l'imparfait. Cet imparfait, du reste, n'est pas dans leur esprit un procédé technique qui renverrait à une précise métaphysique du romancier, mais simplement de l'Art, c'est-à-dire du sacré, de l'intouchable. Ils passent devant cet imparfait sur la pointe des pieds, il faut savoir respecter les morts. Je vois bien ce qui les tente, ce qui les rassure dans l'auteur qui campe ses personnages avec un relief saisissant (hélas! si c'était vrai!), qui sait si lestement conter avec une verve et un brio incomparable (il me faudra composer un jour l'anthologie de ce jargon), c'est que s'il leur permet une critique à la paresseuse, il leur permet aussi de ne pas se compromettre dans leurs jugements. Leur « conteur » a du talent, c'est une affaire entendue, c'est un bon point qu'ils lui accordent, mais en échange ils lui enlèveront toute participation au génie qui est pourtant leur grande affaire. Le numéro un dans le genre, c'est Marcel Aymé. Celui-là, il fait l'union nationale. Modernes et grognards, grand public et fins becs, gens de droite ou gens de gauche, s'enchantent de « cette prose si savoureuse, si fruitée, de cette cocasserie grinçante ». Chacun répète : « il n'a l'air de rien avec ses histoires, quelle vérité pourtant. C'est notre Molière. Il a le rire triste ». Pour moi, son succès est un mystère. Ces fous d'opérette, ces petits bourgeois, ce pessimisme satisfait, me font fuir. S'il fallait comparer ce grincheux à un journal, j'indiquerais l'*Aurore*. Lire du Marcel Aymé, c'est se délecter du boulevard Pereire, du train de la petite ceinture, des terrains vagues. C'est vouloir enduire le Monde de la couleur du morne, c'est s'avachir et trouver mille raisons de se complaire dans cet avachissement. Il faut avoir le goût gâté, les dents pourries, l'haleine fétide pour se couler dans ces histoires qui ont le sordide des mauvais films italiens. (Je ne dirais rien des bons dans mon souci de ne pas trop heurter.) Je me suis longtemps étonné que nos professionnels d'optimisme, ceux-là mêmes que *La Nausée* ou *La Condition humaine* déprime, jubilent et jacassent à l'annonce du prochain livre de ce faux Buster Keaton. Passe encore le grand public, on ne peut pas lui en vouloir de se sentir à l'aise dans cette littérature où il retrouve le pur reflet de son intimité, dans le même temps où il retrouve, le soir, ses chaussons, son journal, sa femme, sa soupe

et son lit et où il peut renifler l'odeur de ses aisselles. Mais nos gens de goût, ceux qui ont manqué tourner de l'œil à la lecture de « l'odeur que Mignon a laissé fuser silencieusement dans la prison...»! C'est que, voilà, ce pessimisme les rassurait, ce pessimisme qui est un fait, une nature, au même titre que l'optimisme, un fait sur lequel on ne pouvait agir. Les hommes moisis de Marcel Aymé sont des choses comme les détritus, les boîtes de conserve rouillées, les fils de fer, les vieux papiers de la zone, c'est comme ça, on n'y peut rien, il faut rire de ces bonshommes, puis refermer le livre, puis en lire un autre, puis dormir, le cœur tranquille, le monde est le monde. On me murmure à l'oreille : « Croyez-vous qu'il soit bien utile de dénigrer Marcel Aymé, sommes-nous donc si riches en auteurs de talent? Ne trouvez-vous pas que les livres d'Hervé Bazin ou de Soubiran ne mériteraient pas mieux vos commentaires? Si vous ne pouvez souffrir cet auteur, tant pis pour vous, mais du moins reconnaissez que c'est une question de goût, un préjugé, une humeur ?». Admettons ces choses. Mais je crois très précisément qu'il faut restaurer (ou instaurer) une critique à fleur de peau où l'on se vide de ses impressions et où l'on se sert de sa première intuition imagée pour rétablir dans sa singularité l'écrivain don ton parle. Sinon la critique n'est qu'une mêlée confuse où des phrases usées sont lancées comme des lassos en ficelle de papier sur d'invisibles auteurs. Le génie, nos grognards le chercheront bien plutôt du côté de la grande fresque ou du court récit. (Et davantage du côté du court récit que de la grande fresque.) Dans celle-ci il voit toujours des accrocs, des longueurs, des parties faibles. La grande fresque a pourtant bien des charmes. Elle permet une mobilisation partielle qui en impose : Balzac, Tolstoï, Zola, Proust, Martin du Gard, Romains. En Romains, on goûtera surtout *Prélude à Verdun* et *Verdun* qui sont, nous affirme-t-on, deux admirables morceaux tout saignants encore. (Cette idée fausse est solidement établie.) Crouzet, dans son histoire de la littérature, lui donne l'imprimatur de l'Enseignement. Mais il est curieux de constater qu'elle s'est même infiltrée dans l'esprit des Modernes. Roger Stéphane affirme docilement : « Et il n'est pas indifférent que *Prélude à Verdun* et *Verdun* soient les moins mauvais de ces livres. » En réalité, les *Hommes de bonne Volonté* sont des livres qui se lisent *maintenant* avec une facilité déconcertante. C'est que nous avons l'impression de découvrir les coulisses d'un monde disparu. Ce mélange d'intelligence et de conventions est

exactement le style, la manière de s'exprimer d'un Raymond Cartier dans *Paris-Match* par exemple. Dans cette médiocrité relative, nous nous sentons honteusement à l'aise. C'est comme ça que nous nous imaginions les Khâgneux, la Sorbonne, le parti radical, les nobles de province, les sociétés secrètes; nous sommes fort contents de nous voir confirmer durant 27 volumes par un homme cultivé, une certaine image d'Épinal du monde. Cette facticité est rassurante. Elle nous délivre du fantastique et de la réalité. Vialar, dans la fresque, est le favori du grognard. (Les Modernes ne peuvent le piffer.) Il a le grand mérite dans sa *Mort est un Commencement* de lui servir deux récits de guerre, celle de 1914 et celle de 1940 et la vieille garde est friande de batailles. Elle en frise sa moustache. D'abord ça lui rappelle le bon vieux temps et puis la guerre déclenche en elle un parallèle fameux dont elle joue avec délice : la bataille de Waterloo vue par Victor Hugo et la même vue par le jeune Fabrice. Son amour de la guerre est si fort qu'elle en oublie ses rancunes et ses méfiances les plus tenaces et qu'elle sacre Merle grand romancier qui, dans *Week-end à Zuydcoote*, lui offre une belle déroute.

J'ai gardé le court récit pour la bonne bouche. Pour les grognards, c'est vraiment la récompense suprême, la sucette grand format, le triomphe. Ils sont alors éblouissants de culture, de conseils, de reproches. Rien ne nous sera épargné — Question : « Quel est l'inventeur du roman classique? » — Réponse : « Madame de Lafayette. » — Question : « Dites le titre du roman où Mme de Lafayette s'est illustrée. » — Réponse : « *La Princesse de Clèves* » — Question : « Qu'apporte dans le roman, *La Princesse de Clèves?* » — Réponse : « L'analyse des secrets mouvements du cœur humain » — Question : « Tout le monde est-il d'accord? » — Réponse : Arland : « Mme de Lafayette a créé dans le roman la langue de la passion et jusqu'à ses pudiques ou impurs silences. » Et Camus : « Je donnerais volontiers tout le livre des *Maximes* (de La Rochefoucauld) pour une phrase heureuse de *La Princesse de Clèves.* » *La Princesse de Clèves* déclenche la lignée : *Adolphe*, *Obermann*, *Dominique*, *le Diable au Corps*, les « beaux et sobres » romans de Jacques Chardonne. Plus près de nous encore *Madame de...* de Louise de Vilmorin. J'avais remarqué depuis longtemps le ton bizarre avec lequel ils parlaient de ces livres. Ils vous lançaient presque à la figure cette *Princesse de Clèves* comme si à eénoncé de ce titre, on aurait dû rentrer sous terre. Oui, ce roman

dans leur bouche devenait un vrai cri de guerre, une sorte de « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Ils vous faisaient comprendre qu'ils pouvaient supporter beaucoup d'avanies, tous les sarcasmes du monde, mais qu'il y avait un point d'eux-mêmes où ils étaient intouchables. On aurait beau écrire pièces de théâtre sur pièces de théâtre, essais sur essais, il y aurait toujours un endroit précis où l'on ne pourrait plus les suivre et où ils retrouveraient leurs avantages et leur prestige. L'intelligence, c'est bien joli, mais elle n'est que de peu d'utilité pour déchiffrer la Carte du Tendre. Avec nos grosses pattes, notre balourdise, nos sabots, nous l'avions effarouché le cœur humain. Il faut pour le comprendre, de la finesse, une sorte d'intelligence qui soit à la fois moins et plus que l'intelligence. Et de même que l'antisémite est tout prêt à accorder au juif des tas de qualités dont lui-même se sait dépourvu (et cela pour mieux lui cruellement signifier ce dont il manquera toujours, un petit quelque chose, la grâce innée d'être Français de France, cette grâce qui permet par exemple de goûter pleinement l'harmonie d'un vers de Racine), ainsi le grognard retranché, barricadé derrière son court récit est prêt, en rechignant, à livrer aux vandales la presque totalité de la littérature, à se reconnaître sans idée, sans talent, mais pour mieux se garder un petit coin miraculeusement épargné par l'invasion, une oasis où il pourra arroser en paix ces fleurs qu'il est le seul à connaître — la Pudeur, le Tact, la Mesure, la Finesse. Aimer le court récit pour ces critiques et les littérateurs autour desquels ils vivotent, c'est s'approprier, sans fatigue, le rare, le précieux, c'est se considérer imaginairement comme les derniers restes d'une aristocratie menacée mais qui donne à ce monde son goût et sa saveur unique. J'invente? Lisez plutôt dans le numéro d'octobre de *La Table Ronde*, les Notes (ce mot sent déjà son homme de race! Il ne s'agit pas d'un lourd, d'un indigeste essai — il faut être un percheron des lettres pour en commettre — non, mais de phrases nonchalantes, d'une élégance souveraine, jetées négligemment sur le papier par un bel esprit, un honnête homme qui sait parler de tout et de rien, *commercer* en un mot) de François Mauriac en marge des *Journaux Intimes* de Benjamin Constant, vous y verrez que je trouve « comique et presque ridicule »[1]

1. « Ce qui m'inquiète, ce n'est point que mes cadets n'aiment pas Benjamin Constant, c'est qu'ils le trouvent comique et presque ridicule. (Je pense à un article paru dans l'*Observateur*.) »

l'auteur d'*Adolphe*. Bien entendu tout mon article affirme le contraire. Mais il faut qu'un « garçon » qui écrit dans *l'Observateur* ne comprenne rien à Constant. Il faut que je sois un pur marxiste, un communiste même, que seuls les faits économiques intéressent, que l'analyse fait bâiller, qui ignore tout des finesses de notre culture. Mais pourquoi le faut-il? Pourquoi me faire dire ce que je n'ai pas dit, me prêter des pensées que je n'ai pas pensées? Par méchanceté, par antipathie? Allons donc, Mauriac m'ignore. Le cher homme, j'en suis sûr, ne me veut aucun mal. En réalité, je n'existe pas, je suis un simple prétexte à des variations, à des gammes sur les misères de notre temps. Constant non plus du reste n'existe pas, il sert seulement de masque à ce vieux chat, à ce Raminagrobis qui, les yeux mi-clos, va jouer les bons apôtres du libéralisme. Car il serait bien naïf de croire que Mauriac soit peiné le moins du monde de cette prétendue défaveur de Constant. Cette opposition supposée le ravit. Elle va lui permettre de rassembler sur la place publique, en vue de les livrer à l'opprobre des gens de goût, un vieux critique de droite — sa bête noire — qui durant de longues années empesta la littérature dans la *Revue Universelle* et les « cadets marxistes ». (Notez la coquinerie : ne pas aimer Constant c'est avoir le goût d'André Rousseau. Ainsi lorsqu'on n'approuve pas les commentaires politiques de Robinet, c'est que d'une façon ou d'une autre, on se délecte d'Henry Bordeaux. Les extrêmes se touchent.) Bien sûr il ne m'a pas lu. Mais l'idée qu'il se fait de l'*Observateur* et l'idée qu'il se fait de Constant lui ayant semblé deux antinomies si irréductibles et si drolatiques, il a cru au jugé pouvoir exercer sa verve de moraliste désabusé sur cette rencontre insolite. Constant à l'intérieur de l'*Observateur*, mais c'était la machine à coudre sur une table d'opération. Mauriac dans une usine : une monstruosité, un mauvais coup, une plaisanterie surréaliste. Sans grand espoir, il va évoquer devant « le sauvage » que je suis les fastes d'antan, dont je ne peux avoir aucune idée. Il m'a quitté ce grand seigneur, le voilà qui devise gaiement dans ce cercle de l'élite européenne à Coppet, ou à Weimar, autour de Mme de Staël ou de Gœthe, ou de Mme Récamier. Est-ce assez beau? J'ai la langue pendante, les yeux ronds, les joues rouges (et si j'allais par mégarde renverser quelque précieux bibelot?) Ces provinciaux de Malagar tout de même! Je peux bien répéter maintenant que moi aussi na! j'aime Constant, que j'ai vivement goûté son *Journal Intime*, ce n'est pas vrai,

c'est impossible. Je suis incapable de le comprendre. Ce n'est même pas de ma faute. Simplement aucune fée n'est venue bercer ma naissance, aucune fée n'a versé dans le sein de ma mère l'élixir magique de dame Culture. Eh oui, il faut se faire une raison, le cœur n'est pas à gauche. Il va du général de Gaulle à Édouard Herriot, de *Rivarol* à la *Revue de Paris*, mais béotiens que nous sommes, on nous a exclus à jamais du partage. Voilà bien du bruit, voilà bien de l'agacement pour quelques lignes où vous n'êtes même pas cité nommément. (Ne serait-ce pas précisément cet oubli qui vous échauffe?) Je l'avoue, ce procédé m'exaspère, ce truc de vieux comédien, qui consiste à s'inventer des cadets de pacotille, à leur prêter des attitudes grossières, pour pouvoir leur répondre sans danger et se donner devant la galerie médusée des lecteurs de *La Table Ronde*, le rôle prestigieux de défenseur de la liberté de l'esprit. Il faut bien mal aimer la littérature pour la faire servir à de si personnelles besognes, et dites-moi, Mauriac, qui de nous se moque de Constant, vous qui liez le destin de vos livres (si la jeunesse d'aujourd'hui ne me comprend plus, me lit moins, rien d'étonnant à cela, puisque ces petits misérables s'ennuient à la lecture des chefs-d'œuvre d'autrefois), le destin de votre classe à celui d'un écrivain mort, ou moi qui à tâtons et dans l'errance (peut-être dans l'erreur) essaie de retrouver le visage disparu de celui qui fut Constant. Ni vous, ni vos pareils, n'ont le droit d'évoquer ce bal d'amour, ce chuchotement confus derrière un bosquet, cette marche de deux amants égarés sous la pluie, dans les rues d'une capitale de la victoire, pour justifier si peu que ce soit l'exploitation d'hommes par d'autres hommes. Et Gide qui se délectait, croyez-moi, plus que quiconque de la littérature — il suffit de lire ou relire son journal où, presque chaque jour, ce haut fonctionnaire des lettres s'astreignait à rendre visite à quelque région même oubliée, même dépourvue de séduction de notre littérature, — n'hésitait pas pourtant dans le même temps à publier son *Voyage au Congo*. Ce soupir, ces larmes, cette buée, à quoi je reconnais *Mme de Clèves*, *Adolphe*, *Dominique*, je ne peux m'empêcher de songer qu'il faut avoir l'âme malicieuse pour en faire un usage aussi singulier et si le mot engagement sur lequel on a écrit tant de sottises, avait un sens péjoratif, c'est vous (et vos amis) qui le lui auriez donné en enrôlant des écrivains morts comme défenseurs des pourritures de notre société.

Courts récits, grandes fresques, histoires savoureuses, serions-

nous déjà au bout de nos peines? Ne nous cacherait-on plus rien? Si. Pour ces critiques, il existe une espèce d'écrivain qui mérite la mention « hors série ». Je veux parler de l'écrivain qui a *du ton*, et un ton bien à lui. Qu'est-ce le ton? Le ton n'est pas le style. Il en est la tension. Le ton c'est, si l'on veut, le style renforcé, le style au carré, le style qui se voit style, qui se sait style, qui s'est muni d'une voiture-sirène pour signaler sa présence et son passage. L'écrivain qui a du ton sait donc fort bien qu'il a du style, mais il ne peut s'empêcher de nous le signifier, de nous le trompetter. C'est comme s'il plantait au bout de sa phrase un petit étendard où il y aurait écrit « j'ai du style ». L'écrivain qui a du style écrit à cheval. L'écrivain qui a du ton écrit à cheval, mais il a placé devant lui un miroir pour ne pas se perdre de vue, pour goûter, en même temps que le lecteur, sa saveur. C'est un avare, il se désole, à l'idée que les autres seuls peuvent avoir une idée vraie sur ce qu'il est. Son intériorité c'est son dehors. Du moins voudrait-il capter ce dehors, le récupérer. Il va (se) regarder défiler sa phrase. On m'a compris, le ton c'est la conscience du style, parfois sa disparition. Montherlant dans ses bons jours a du ton. Saint-Simon a toujours du style. Il ne faut pas être sot pour être classé parmi ces inclassables. Il faut surtout pratiquer un non-conformisme de bon aloi, bousculer, choquer nos critiques, leur faire même un peu peur, leur procurer de doux frissons. Nimier est l'auteur-type qui a du *ton* et une *langue*. Tandis que le roman de la libération charriait en pagaille du résistant, il fourra dans ses Épées un milicien. On sursauta. On s'étrangla. On trépigna. « Ça existait donc encore cette bête-là? » Le coup du milicien, c'était presque aussi réussi que la baignade de Martine Carol. Les grognards reprirent confiance dans les destinées de notre littérature. Et puis Nimier afficha ses préférences : Montherlant, Malraux, Aymé, Valery Larbaud, Chardonne, tu tut c'était parler. Tout ça c'était très raisonnable pour un jeune homme. « Et pour les anciens, que connaît-il ce petit? » On suggéra le trio Retz-La-Bruyère-Saint-Simon. « Très très bon. Des stylistes. » De toute façon, en voilà un qui ne cédait pas aux exigences des modes nouvelles. En étant en retard, il avait de l'avance. Son irrespect envers certains écrivains néfastes était une forme subtile du respect. Le *Hussard Bleu* (livre médiocre dans le bon sens du mot) accentua ce mouvement d'enthousiasme. Ce succès mérite explication. Le titre déjà était une trouvaille. On sait peut-être que Stendhal voulait appeler son Lucien

Meuwen le *Chasseur Vert.* Un titre à la Stendhal, c'est une bonne référence, Stendhal effraie sans doute encore par son intelligence, ses coquineries, mais il a écrit des chefs-d'œuvre, mais il est mort. *Le Hussard Bleu* présentait cet autre attrait d'avoir du panache, de la moustache et de la fesse. Dans ce livre guerrier, nous ne fuyions plus sur les routes de France, nous étions enfin des occupants, nous défilions dans les villes d'Allemagne, et si nos critiques ont du goût pour la guerre, ils aiment encore mieux la victoire. Tenez-vous bien, ce livre avait aussi une technique. Nimier — était-il devenu fou? — employait le monologue intérieur. Une déclaration mit fin à nos doutes : « Il s'était davantage inspiré de Valery Larbaud que de Joyce. » Nous étions loin des brumes d'Irlande. Nous restions chez nous entre Français. On s'est alors approché sans bruit de ce phénomène. On a regardé. On a risqué une main frileuse. On a même osé toucher. On et parti très content. N'était-ce donc que cela? Mais c'était amusant comme tout, le monologue intérieur, on l'emploierait cet hiver, dear? Nimier écrivit ensuite *Les Enfants Tristes.* Il eut tort. C'est un bon livre. On le lui fit comprendre. Son irrespect comme les réactions mollé-culaires gagnait des zones interdites. « Où donc était-il le gentil Nimier des débuts? » Il mangeait ses parents, ma parole. Je crains que ses récents feuilletons de *Carrefour* n'arrangent pas ses affaires auprès des gens de bien qui l'ont créé. Son « Barrès ne se rapproche pas de nous » est presque un crime alors que l'on susurrait un peu partout que les « jeunes » appréciaient de nouveau à sa juste et haute valeur, le chroniqueur de la grande guerre. (Et voilà Pierre de Boisdeffre — ce cuistre parfait de la critique, qui écrivait sur nos écrivains, comme je suppose, dans les jours où j'ai mes plus sournoises pensées sur l'armée, que les maréchaux de la collection Plon auraient pu le faire, s'ils n'étaient morts après avoir terminé le récit de leurs victoires — tout marri, lui qui vient de publier un écœurant essai sur ce noble écrivain. Les grognards peuvent mourir tranquilles, ils ont trouvé en ce vieux jeune homme un bien digne successeur.)

Mais peut-être que mon indulgence m'égare. Ce que je suis en train de prendre si gentiment pour de la rébellion ouverte, n'est que le vieux réflexe contre le père. Dire du mal de Barrès, c'est dire zut à papa, c'est finalement le reconnaître. Quoi qu'il en soit, Nimier est de loin le favori d'un groupe de jeunes écrivains que, par commodité, je nommerai fasciste. Blondin, Laurent, en sont

les prototypes. Et sans doute, on pourrait en recueillir un bon nombre — la pêche serait miraculeuse — si l'on voulait se donner la peine d'écumer les chroniques de *La Table Ronde*, de *Liberté de l'Esprit*. Ce sont tous des *lurons*. Ils ont horreur de l'ennui et de la littérature ennuyeuse. Pour confondre un écrivain, ils lui appliquent cette épithète. L'effet, d'après eux, est désopilant : plus d'écrivain. Pourquoi faut-il hélas, que cette horreur leur tourne la tête, les rende d'une singulière agressivité, d'une suffisance insuffisante et tout bonnement ennuyeux. Arland m'exprime fort bien, lui qui remarque à propos du *Bon Beurre* de Dutourd que lorsqu'on se propose de faire rire, on ne peut s'empêcher de se justifier longuement, avec une sorte de hargne, en attaquant un peu tout le monde : « Dutourd veut bien écrire gaîment, mais non point passer pour un auteur gai. Il veut bien peindre un crémier mais à condition que l'on songe au romancier de *César Birotteau.* » La remarque est profonde. Les Hussards (voir un *Caprice de Caroline* dans *France-Dimanche* et précisément *le Hussard Bleu* à la N.R.F.) sont des têtes folles, des drôles, des au-courant-de-la-plume, mais il ne s'agit que d'une apparence. Nos petits livres, diraient-ils volontiers, n'ont l'air de rien, sont faits de rien, sont des riens peut-être, mais dans ces riens il y a plus de sagesse *vraie*, plus d'esprit, que dans tous les gros bouquins dont on nous casse un peu trop les oreilles de nos jours. Avant d'écrire, ils ont déposé sur le palier les questions qui tracassent notre époque, mais le livre terminé, miraculeusement tout leur est rendu au centuple. Ainsi Jacques Laurent est un pasticheur, mais volontiers Voltaire, Stendhal, Alexandre Dumas. Sous des apparences frivoles, les Hussards cachent une âme d'écorché. Ils craignent qu'on ne se rende pas assez compte de leur *sérieux*. Dans leur œuvres complètes imaginaires, je suis sûr qu'on trouverait des traités de métaphysique qui laisseraient Kant rêveur. Pour se rassurer, ils rétablissent la fameuse distinction maurassienne. Il y a deux littératures : la leur, la réelle et l'autre, l'apparente. Mais si l'on se souvient que leurs livres n'étaient que des apparences, on voit la gymnastique. Du reste Blondin « cet écrivain de race » n'hésite pas à écrire dans *Rivarol*, cet hebdomadaire où l'on mélange avec tant d'allégresse la ribauderie, la fine plaisanterie antisémite à l'apologie du maréchal aux yeux bleus. Comme tous les fascistes, ils détestent la discussion. Ils se délectent de la phrase courte dont ils se croient un peu trop les inventeurs. Ils la manient comme s'il s'agissait d'un couperet. A chaque

phrase, il y a mort d'homme. Ce n'est pas bien grave. C'est une mort pour rire. A les lire pourtant on a l'impression cauchemardesque qu'on se trouve en face d'automates dont le masque se serait figé en une expression d'hilarité perpétuelle. Autre tic, chaque Hussard est le parrain d'un autre Hussard. « Et je tiens Jacques Laurent pour l'un des plus fins... » — « Que je périsse de mort violente si Blondin n'est pas la révélation. » — « Croix de bois, croix de fer..., mais vraiment Nimier est un petit chef. » Ils aiment les femmes (Stendhal. *Elle*), les autos (Buffon. *Auto-Journal*), la vitesse (Morand), les salons (Stendahl. Proust), les alcools (un peu tout le monde), la plaisanterie (leur mauvais goût). Ils sont truqués comme une après-guerre, presque touchants à force de vouloir nous persuader que nous sommes en 1925 et que tout va recommencer, le yoyo, le surréalisme, le muet, le parlant, le shimmy, le charleston. Envers la littérature, ils se conduisent comme ces petits bourgeois dont parle André Malraux dans la *Voie royale*, qui vont au bordel fesser des femmes, en pouffant, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

Le regain de Barrès est une forme amusante de l'autosuggestion. Nous sommes tellement persuadés que Barrès est un admirable styliste (c'est faux le plus souvent), le successeur de Chateaubriand, que douaniers sans conscience de la littérature, nous étions prêts à laisser passer sans dommage l'insupportable romancier de *Colette Baudoche*. Que la vieille garde s'enchante de ce renouveau d'intérêt n'a rien qui puisse nous surprendre. Il lui semble que si on relit Barrès c'est un peu comme si elle avait des chances d'être lue un jour. *La Rose de Bratislava* vaut bien *la Grande Pitié des Eglises de France*, après tout. Mais souvent ces tentatives de renflouement échouent dans l'indifférence. C'est sans espoir que de temps à autre on évoque le nom de Loti. La « bonhomie souriante » de France agace un peu tout le monde. Les « vieux » comprennent fort bien que les « jeunes gens » ne puissent supporter le « scepticisme fondamental » de l'auteur des *Dieux ont soif*. Plus tard, bien plus tard, au coin d'un feu, cette nonchalance, cette séduction, ce style unique seront peut-être compris à leur juste valeur. Tandis que Barrès, c'est autre chose. C'est du nerf, c'est de la pensée, un professeur d'énergie, un homme qui a été très loin dans l'indiscipline, l'anarchie, qui en est revenu, qui a su choisir, un vrai chef, un maître. C'est surtout un beau froussard qui pour échapper au vide béant de sa liberté, s'enrubanna dans le sérieux du monde.

Son fameux Moi dont il découvrit vite le creux, il le bourra à la diable, de terre lorraine, de boulangisme, de poilus, de statues et de pittoresque. Je n'appelle pas style, ce bric à brac qui soulève le cœur. Je n'appelle pas grand politique, cet homme qui crut Dreyfus coupable, se rua dans le boulangisme, et qui se fit à la Chambre le porte-parole des imbéciles et des salauds. Je n'appelle pas grand écrivain, le bredouillant auteur de *l'Ame française et la guerre*. Je me souviens pourtant que le résumé d'*Un Jardin sur l'Oronte* m'avait, très jeune, donné envie de lire Barrès. Et davantage peut-être ce fragment du *Greco ou le Secret de Tolède* que cite Thibaudet dans son *Essai sur le Genre Littéraire du Voyage*. « Comment rendre les grands mouvements monochromes de ces terres violâtres et ocreuses. Il faudrait marquer sa couleur et ses courbes et puis aussi rendre sensibles les parties nourries, pesantes où nul édifice n'est notable, mais qui précisément ont la beauté des grands espaces pleins en architecture... » Que Thibaudet avec cette terre violâtre et ocreuse (ces deux adjectifs alors m'étonnaient) puisse bavarder si longtemps, sans procurer aucune lassitude, sur la littérature du voyage, voilà qui me laissait songeur. (*Je retrouvais cette idée qui un jour m'avait si fort effrayé que l'histoire de la littérature, même la plus rudimentaire, parlait souvent plus à une imagination bien dressée que les chefs-d'œuvre dont elle avait le souci.*) J'imagine que ce qui m'avait fait éprouver un soupçon de sympathie pour ce grand corbeau décharné, c'est cela même qui délecte encore tant de mes contemporains, — et parmi les plus illustres — ce souci de la pose, ce goût de la mise en scène. On ne peut plus contempler sans rire le tableau de Zuolaga où l'on voit un Barrès, vêtu de noir, la mèche tombante, dominer Tolède, un livre dans une main, un chapeau dans l'autre. Ce n'est pas ce qu'il a écrit qui intéresse encore, c'est les mythomanies qu'il peut susciter. Mauriac, par exemple, se dorlotte à l'idée que ses « papiers » du *Figaro* sont l'équivalent des *Figures*. Quant à Malraux, qui mélange les statues aux formules, qui hurle, les yeux fous, salle Pleyel, qu'il faut *maintenir* (le mot est de Barrès), on a le cœur serré, à l'idée que cette ombre de grand guignol puisse encore si peu que ce soit le hanter.

Bernard FRANCK.

René Guyonnet.

L'AFFAIRE ROSENBERG

Julius et Ethel Rosenberg ont été condamnés à mort le 5 avril 1951 par le juge Irving R. Kaufman, avec l'approbation du procureur Irving F. Saypol, pour avoir conspiré à des fins d'espionnage au profit de l'Union soviétique en compagnie d'Anatoli A. Yakovlev, David Greenglass, Morton Sobell, Harry Gold et Ruth Greenglass. Leur dernier pourvoi a été rejeté le 17 novembre dernier et ils seront exécutés dans la semaine du 12 au 17 janvier 1953 si le président Truman et le gouverneur Dewey leur refusent leur grâce.

* * *

Longtemps, on se dit : « Non, ce n'est pas possible : il n'y a pas de fumée sans feu. Bien sûr, les Rosenberg sont des victimes de l'actuelle tension internationale et de l'anti-communisme américain, puisqu'ils sont condamnés à mort alors que des espions reconnus comme Tokyo Rose et Axis Sally, qui ont trahi au profit de l'Allemagne au cours de la dernière guerre, n'ont été condamnés qu'à dix et quinze ans de prison. Mais enfin, ils doivent être coupables, ils ont dû faire quelque chose, pas grand chose peut-être, mais quelque chose. Il ne se peut pas que le pays du *fair trial*, du *give him a chance*, condamne à mort des innocents; il ne se peut pas que le Gouvernement des États-Unis d'Amérique mobilise 102 témoins pour établir une accusation sans fondements réels. Il ne se peut pas, sans de sérieuses raisons, qu'un homme envoie à la chaise électrique sa sœur et son beau-frère. Non : protestons contre ce châtiment excessif, contre cette discrimination judiciaire, puisque les co-conspirateurs s'en tirent avec des peines de prison ou même sans inculpation, mais reconnaissons dans notre for

intérieur qu'il est bien normal après tout que les Russes aient eu envie d'avoir des renseignements sur la bombe atomique et qu'ils aient utilisé pour cela les gens qu'ils avaient sous la main. Les Rosenberg sont condamnés à mort, c'est bien regrettable, mais ils ne sont pas sans l'avoir un peu cherché. Sinon, pourquoi eux? »

Et pourtant, lorsqu'on a lu les 1715 pages du compte rendu sténographique des débats, les interventions du procureur et des avocats, les diverses sentences du juge unique, les requêtes et les motions, les appels et les contre-appels présentés par les avocats et rejetés par les juges fédéraux, le doute n'est plus permis : Julius et Ethel Rosenberg sont innocents, ce sont des innocents qui dans la semaine du 12 au 17 janvier 1953 seront exécutés si le président Truman, enfin, ne leur accorde leur grâce.

***

Ce n'est guère qu'à la fin du procès, alors que tous les témoins ont été entendus et toutes les autres motions pour le classement de l'affaire rejetées, qu'Emmanuel H. Bloch et son père Alexander Bloch, les avocats des Rosenberg, ont présenté une motion demandant l'invalidation du procès sous le prétexte que le juge a par ses questions influencé les témoins dans un sens défavorable aux défendeurs. Ils ne le font qu'« à regret » et que parce qu'ils considèrent que « c'est leur devoir » (p. 1442). Sur la protestation du juge, qui prétend qu'ils ne présentent cette motion que « pour inscrire dans le procès-verbal tout ce qui pourrait leur servir en cas d'appel » et qu'il doute par conséquent de leur bonne foi, E. H. Bloch se croit obligé de déclarer : « Je veux le dire à l'honneur de la Cour, je pense pour ma part, et j'imagine que mes confrères de la défense sont d'accord avec moi, que vous avez été avec nous d'une extrême courtoisie et que vous nous avez accordé tous les privilèges qu'un avocat est en droit d'espérer dans une affaire criminelle; mais notre conscience ne nous laisserait pas de repos, votre Honneur, si nous ne présentions pas cette motion; j'espère donc que votre Honneur comprendra qu'elle est présentée avec la plus parfaite bonne foi et sans qu'il soit le moins du monde question d'attaquer la Cour » (pp. 1442-1443). De même, dans sa plaidoirie, l'avocat des Rosenberg déclare : « Tous les hommes qui siègent ici sont honnêtes. Les représentants du FBI, Mr. Saypol

et ses adjoints, tous font leur devoir... » (p. 1448); et plus loin : les agents du FBI n'ont pas recours à la brutalité comme les policiers locaux, « ces messieurs sont des gentlemen, de vrais gentlemen » (p. 1486).

Ces déclarations prouvent-elles que, comme l'affirment le juge et l'accusation, les Rosenberg et leur co-inculpé Sobell ont eu droit à un « procès juste et impartial »? Nous allons voir qu'il n'en est rien. Elles prouvent seulement que leurs avocats avaient les mains liées, qu'il leur était impossible de plaider parce qu'il leur était impossible de mettre en cause l'impartialité, c'est-à-dire l'honnêteté professionnelle du juge, de l'accusation et du FBI : outre qu'ils se seraient eux-mêmes dangereusement compromis (mais ce n'est pas cette crainte qui les a arrêtés), ils n'auraient fait qu'indisposer davantage les jurés et le juge unique. On ne peut donc, si l'on veut défendre les Rosenberg, s'en tenir à une simple analyse du plaidoyer d'Emmanuel H. Bloch.

* * *

La clé du procès Rosenberg, elle se trouve dans deux documents. Le premier de ces documents, c'est une liste des co-conspirateurs et des peines qui leur ont été infligées. Le second, des extraits du jugement de la Cour notifiant aux Rosenberg et à Greenglass la sentence qui les frappe. A quelques phrases près, ce sont les passages mêmes du jugement sur lesquels s'est appuyé le juge fédéral Frank pour refuser d'accorder l'appel interjeté par les défenseurs (pp. 1613-1616 et 1637-1638; 1674-1676).

1° Julius Rosenberg, avocat Emanuel H. Bloch, peine de mort.

Ethel Rosenberg, avocat Alexander Bloch, peine de mort.

Morton Sobell, avocats Harold M. Phillips et Edward Kuntz, 30 ans de prison.

Harry Gold, déjà jugé, 30 ans de prison.

David Greenglass, avocat O. John Rogge, 15 ans de prison.

Ruth Greenglass, avocat O. John Rogge, pas inculpée.

Anatoli A. Yakovlev, diplomate soviétique, en fuite.

2° *a*) Extraits de la sentence du juge Kaufman concernant les Rosenberg.

« ... Les citoyens de ce pays qui trahissent leurs compatriotes ne peuvent plus nourrir sur l'Union soviétique les illusions qu'ils pouvaient avoir avant la deuxième guerre mondiale. La nature du terrorisme russe est désormais évidente... »

« ... Le problème du châtiment de ces inculpés se pose dans un contexte historique sans précédent. Il est très difficile de faire comprendre aux gens que ce pays est engagé dans une lutte à mort avec un système totalement différent. Cette lutte ne se manifeste pas seulement sur le plan extérieur entre ces deux forces; cette affaire indique clairement qu'elle implique l'emploi par l'ennemi de forces secrètes en même temps que de forces déclarées, parmi notre peuple. Toutes nos institutions démocratiques sont donc directement impliquées dans ce grand conflit. Je crois que jamais à aucune époque de notre histoire nous n'avons eu à faire face à une pareille menace contre notre existence même... »

« ... Je considère votre crime pire que le meurtre. Le simple meurtre délibéré. prémédité, devient une affaire sans gravité comparé au crime que vous avez commis. En commettant un meurtre, le criminel ne tue que sa victime. Les proches parents ont du chagrin et quand la justice est rendue, le chapitre est clos. Mais dans votre cas. je crois que votre conduite remettant entre les mains des Russes la bombe A, des années avant que nos meilleurs savants n'aient prédit que la Russie ne mettrait au point la bombe, a déjà causé, à mon avis, l'agression communiste en Corée, avec comme conséquence des pertes dépassant 50.000 personnes, et qui sait combien de millions d'innocents paieront le prix de votre trahison. En vérité, par votre perfidie, vous avez sans aucun doute changé le cours de l'histoire au détriment de votre pays. Personne ne peut dire que nous ne vivons pas dans un constant état de tension. Nous avons tous les jours autour de nous la preuve de votre infamie, puisque, dans le pays tout entier, les activités de la défense civile visent à nous préparer à une attaque par la bombe atomique.

« On ne peut pas dire non plus pour l'atténuation de l'offense que la puissance qui est à l'origine de la conspiration et qui en a profité n'était pas ouvertement hostile aux États-Unis à l'époque de la conspiration. Si c'était là votre excuse, l'erreur qui a été la vôtre lorsque vous vous êtes mis au-dessus des autorités constituées et de la décision de ces autorités de ne pas partager les renseignements avec la Russie doit désormais être évidente... »

« ... A la lumière de ces considérations, je ne peux que conclure que les défendeurs sont entrés dans cette très grave conspiration contre leur pays en pleine connaissance de cause. La loi en vertu de laquelle les inculpés sont poursuivis est claire. J'ai précédemment déclaré que je considérais que le verdict de culpabilité était amplement justifié par les témoignages. A la lumière des circonstances, j'ai le sentiment que je dois rendre, sur les principes de cette conspiration diabolique pour détruire une nation craignant Dieu, une sentence telle qu'elle démontrera de façon définitive que la sécurité de ce pays doit rester inviolée; que le trafic des secrets militaires, qu'il soit organisé du fait d'une dévotion servile à une idéologie étrangère ou d'un désir de gains monétaires, doit cesser.

« Les témoignages ont très clairement indiqué que Julius Rosenberg était le grand instigateur de la conspiration. Il ne faut cependant pas se faire d'illusions sur le rôle que sa femme, Ethel Rosenberg, a joué dans cette conspiration. Au lieu de le détourner de la poursuite de ses fins ignobles, elle l'a encouragé et elle l'a aidé. C'était une femme mûre, de près de trois ans plus âgée que son mari et de près de sept ans plus âgée que son jeune frère [1]. Elle a été dans ce crime un partenaire à parts entières.

« En vérité, les défendeurs Julius et Ethel Rosenberg ont placé le dévouement à leur cause au-dessus de leur sécurité personnelle et avaient conscience qu'ils sacrifiaient leurs enfants, pour le cas où leurs méfaits seraient découverts. L'amour de leur cause dominait leur vie, il était encore plus fort que leur amour pour leurs enfants. »

« ... Il n'est pas en mon pouvoir, Julius et Ethel Rosenberg, de vous pardonner. Le Seigneur seul peut trouver merci pour ce que vous avez fait... »

b) En condamnant Greenglass à quinze ans de prison, le juge a déclaré :

« Le fait que je vais vous montrer quelque considération ne veut pas dire que je pardonne vos actes ou que je les minimise en aucune façon. Ils ont été odieux; ils ont été méprisables. Je dois cependant reconnaître l'aide que vous avez donnée pour appréhender et livrer à la justice les criminels endurcis qui sont la clé de voûte de cet abominable procès, Julius Rosenberg et sa femme, Ethel Rosen-

1. En 1951, Julius Rosenberg avait trente-trois ans, Ethel trente-six, et David Greenglass vingt-neuf.

berg. Du moins n'avez-vous pas ajouté à vos péchés en commettant le crime supplémentaire du parjure. Vous avez avoué, vous avez tout raconté sur cette affaire et cela a été d'un grand secours au Gouvernement. Je me rends compte du courage qu'il vous a fallu pour donner votre témoignage, et je dois dire que ce faisant, vous avez bénéficié des meilleurs conseils légaux. Il est évident que le Gouvernement a tenu compte comme il convenait de votre assistance dans sa recommandation. J'ai le devoir de faire preuve de réalisme dans une situation comme celle-ci, et je reconnais qu'en dépit de ma propre inclination à la sévérité, due à la nature révoltante de cette offense, je dois soumettre mes sentiments à la raison. Notre sécurité nationale est plus importante que tous les sentiments personnels que je pourrais avoir, et elle est en vérité plus importante, je pense, que le châtiment d'un individu; et par votre assistance dans cette affaire, vous nous avez aidé à porter un coup mortel au trafic de nos secrets militaires pour l'avantage d'une nation étrangère... »

« ... Comme beaucoup d'autres dupes, vous avez cru que la Russie soviétique était l'Utopie. Vous avez appris que lorsque vous vous enrôliez dans ce que vous croyiez être une cause pour la libération des hommes, vous vous enrôliez en fait dans la Légion étrangère russe. »

« Cependant, David Greenglass, vous avez retrouvé votre chemin avant que le rideau soit tombé sur votre vie. Vous vous êtes repenti et vous avez livré à la justice ceux qui vous ont enrôlé pour cette cause... »

Ce n'est pas parce qu'ils sont communistes que les Rosenberg ont été condamnés à mort, puisque Morton Sobell l'était aussi, puisque Max Elitcher et Elizabeth Bentley, témoins de l'accusation, sont d'anciens communistes et qu'ils ont été laissés en liberté, puisqu'il y a d'autres communistes aux États-Unis et qu'ils sont aussi en liberté; ce n'est pas non plus, comme nous le verrons, parce qu'ils sont coupables. C'est d'abord parce qu'ils ont refusé d'avouer, parce qu'envers et contre tout, ils ont protesté de leur innocence, parce qu'ils n'ont rien renié, parce qu'ils ont osé « se mettre au-dessus des autorités constituées » et tenir tête à l'Amérique [1]. C'est ensuite parce que leur cas a été tel qu'il a permis de

1. En ce sens, on peut dire que l'hostilité dont ont été victimes les Rosenberg est de même nature que celle que rencontre Chaplin, à qui l'on ne pardonne pas de ne jamais s'être fait naturaliser américain.

faire un exemple. Le procès Rosenberg est un procès exemplaire. Il doit enseigner, c'est le juge même qui le dit dans ses attendus, il doit enseigner aux hommes et aux femmes ordinaires, comme s'appellent les Rosenberg dans leurs lettres, aux Américains moyens, qu'il y en a marre des petits malins et des fortes têtes, et que s'il le faut, on n'hésitera pas à employer contre eux les grands moyens, mais que ceux qui filent doux ont droit à toutes les clémences. Nous verrons plus loin que ce procès a aussi une signification proprement politique. Mais déjà, sur cette valeur d'exemple, le procureur Saypol est d'accord, qui, s'il a requis la peine de mort contre les Rosenberg, recommande l'indulgence pour Greenglass et n'inculpe pas sa femme. Et c'est parce que O. John Rogge, l'avocat des Greenglass spécialiste de la défense des *sorcières* [1], a fort bien compris cela qu'il a non seulement obtenu la non-inculpation ou la clémence pour ses clients, mais qu'il s'est aussi attiré les félicitations du juge pour sa plaidoirie et son influence sur ses clients [2]. Il faut dire que Rogge les méritait bien dans cette affaire, les félicitations du juge, puisqu'il n'y représentait pas moins de six personnes : David et Ruth Greenglass, Max et Elaine Elitcher, Louis et Dorothy Abel, tous témoins du Gouvernement, et que pour faire bonne mesure, il a ajouté à ces témoins sa propre secrétaire, Helen Pagano. Il faut dire aussi que si tous ses clients lui ont, comme les Greenglass, versé des honoraires de 4.000 dollars, il n'a pas dû s'embêter, ce M. Rogge. Mais c'est peut-être seulement la satisfaction du devoir accompli qui lui a fait s'écrier, au sortir d'une comparaison entre les méthodes judiciaires américaines et celles révélées par exemple par le procès Rajk : « Chez nous, nous n'admettons pas des aveux comme ceux-là. Nous avons non seulement le droit de parler, mais aussi celui de nous taire. Tel est notre respect de la dignité humaine, tel est notre respect de l'individu. Telle est notre tradition anglo-américaine » (p. 1632).

1. Avocat « très pris », comme dit le juge Kaufman (p. 38), il n'a assisté qu'à une petite partie des débats parce qu'en même temps, il défendait à Washington des fonctionnaires passant devant la commission McCarran.

2. On se rappelle la phrase sur les « meilleurs conseils légaux » : il s'agit de Rogge. Mais Kaufman avait auparavant interrompu la plaidoirie de Rogge pour lui déclarer : « Je dois dire, M. Rogge, que je considère que vous avez rendu service à la profession et au pays en aidant ces clients qui sont venus à votre cabinet pour éclaircir leurs idées sur la question... » (p. 1629). La plaidoirie de Rogge était centrée sur l'argument : « Si le Gouvernement veut que les inculpés y mettent du leur, qu'il y mette, lui, du sien. Sinon, à quoi bon? »

D'autre part, la sentence du juge Kaufman illustre bien la dialectique de la peur et de la mauvaise foi qui a dominé les débats. La raison du juge unique, au service d'une passion, qui est peut-être la peur, peut-être l'anti-communisme, retourne tous les arguments en faveur des Rosenberg en arguments contre : si l'on donne au mot « beau » un sens clinique, le juge fédéral américain Irving R. Kaufman est un beau cas de délire d'interprétation. Julius Rosenberg est un petit ingénieur électricien qui n'a jamais fait de physique nucléaire, qui n'a jamais travaillé à l'usine de Los Alamos ni à aucun projet atomique (p. 1070), *donc*, c'est lui qui a donné la bombe atomique aux Russes [1], et lui qui est responsable de la guerre de Corée. Julius Rosenberg se débat au milieu de soucis d'argent constants [2], il se consacre entièrement à une petite affaire familiale d'outillage mécanique qui ne marche pas, *donc*, il change le cours de l'histoire au détriment de son pays; ce n'est qu'un brave Américain moyen, qui ne se distingue de la masse que parce qu'il a la tête froide et l'honnêteté têtue, *donc*, il a tramé un complot diabolique. Sa femme Ethel est une ménagère solide et dévouée qui refuse de l'abandonner aux heures de péril, *donc*, elle l'a poussé au crime. Ils ont des enfants qui vont devenir de pauvres orphelins si lui, juge, prononce une sentence de mort, *donc*, ce sont les Rosenberg qui les sacrifient à leur infamie. David Rosenberg est un lâche, *donc*, quel courage il lui a fallu pour témoigner contre sa sœur et son beau-frère. La dialectique de la peur fait que l'absence de preuves devient la meilleure preuve : la sévérité du châtiment est fonction *inverse* de la culpabilité, on n'a pas condamné les Rosenberg à mort *parce qu'ils* étaient coupables, mais *pour qu'ils* le soient.



Selon le système judiciaire américain, ce n'est pas à l'inculpé à faire la preuve de son innocence, mais à l'accusation à faire la preuve de sa culpabilité, devant un jury qui décidera, à l'unanimité,

1. Bien avant, vous l'avez remarqué, que « nos meilleurs savants n'aient prédit que la Russie, etc. ».
2. Non qu'il mène la grande vie, le pauvre : il habite un deux pièces-cuisine-salle de bains dans un quartier populaire de New-York (p. 1053), un appartement enfin après des années de vie à deux dans une chambre meublée.

si cette preuve a été faite ou non. Un inculpé qui plaide coupable est jugé sans jury. Le juge qui a présidé les débats décide seul de la peine à appliquer.

Dans l'affaire Rosenberg-Sobell, comme dans la plupart des affaires criminelles, les preuves apportées ont été de deux sortes : il y a eu d'une part, des pièces à conviction, *documentary evidence;* d'autre part, des témoignages, *oral evidence.*

Deux indications laissent entendre que ce procès n'a pas marché comme *on* l'espérait et que les preuves fournies n'étaient pas absolument convaincantes, même aux yeux d'un jury soumis aux pressions de l'opinion publique [1] et influencé par l'attitude du juge. La première, c'est une remarque de E. H. Bloch : « Ce procès, qui devait être un grand procès, un très grand procès, qui devait durer des mois, a fait long feu en trois semaines » (p. 1490); on peut ajouter pour ceux qui croiraient à un argument d'avocat qu'effectivement, sur les 102 témoins annoncés par le Gouvernement, 24 seulement se sont présentés devant le Tribunal. La seconde indication, c'est le fait que le jury ait dû siéger pendant près de 8 heures consécutives, de 16 h. 53 le 28 mars à 0 h. 35 le 29, pour rendre son verdict sur les seuls Rosenberg (p. 1570 et 1578).

Mais c'est évidemment l'examen des pièces à conviction et des témoignages qui doit montrer que ces preuves n'en sont pas et qu'en réalité les Rosenberg sont innocents de tout ce dont on les accuse.

Trente-deux pièces à conviction ont été fournies par l'accusation. Sur ces trente-deux, *deux* seulement ont un lien direct avec les Rosenberg : un tronc pour quêter en faveur des enfants républicains espagnols, qui a été trouvé chez les Rosenberg (et s'il fallait les en excuser, on pourrait dire que cette quête a été autorisée par la ville de New York : voir p. 1463); et une pétition pour la nomination d'un certain Peter V. Cacchione comme conseiller municipal de la ville de New York, pétition portant la signature d'Ethel Rosenberg (et s'il fallait en excuser Ethel Rosenberg, on

1. Chaque jour, les jurés étaient invités par le juge Kaufman « à ne pas parler du procès entre eux, à n'en parler à personne ni chez eux, ni ailleurs, à ne pas lire les comptes rendus des journaux sur l'affaire, à ne pas écouter les commentaires de la radio ou de la télévision » (p. 153). Je crois cependant humainement impossible que ces New-Yorkais aient, pendant les 25 jours qu'a durés le procès, fermé les yeux en passant près des kiosques à journaux et qu'ils se soient abstenus de cinéma, de radio et de télévision. Or, toute la presse était contre les Rosenberg.

pourrait dire que personne n'a jamais rien reproché à Peter V. Cacchione ni à sa gestion de conseiller municipal : voir p. 1463). Les autres pièces à conviction sont des photos des divers inculpés, des factures, la brochure contenant les règlements de l'usine atomique de Los Alamos, etc., mais rien, absolument rien, qui puisse être directement attribué aux Rosenberg. Deux exemples montreront cependant le rôle de ces pièces à conviction comme éléments d'un bluff destiné à impressionner le jury, d'une machination.

La pièce à conviction n° 2 est un dessin de David Greenglass, le dessin d'une lentille qui devait être l'une des pièces de la bombe atomique, dessin que Greenglass prétend avoir remis à Rosenberg en janvier 1945 (p. 439). Mais le dessin qui constitue la pièce à conviction elle-même a été reproduit de mémoire par Greenglass à la veille de sa déposition (p. 440), donc plus de six ans après. En fait, le dessin original lui-même n'était qu'une reproduction de mémoire de plans qu'il avait eu entre les mains à Los Alamos, où il travaillait comme mécanicien (p. 626). Greenglass reconnaît en outre (p. 628) qu'il a bien vu plusieurs projets de lentilles, mais qu'il ne savait pas quel était le meilleur, qu'il ignorait même la formule exacte de la courbure de la lentille (seul un spécialiste aurait pu la comprendre). Si c'est là le seul rapport concret qui ait pu être établi entre Julius Rosenberg et la bombe atomique, et c'est le seul [1], à qui fera-t-on croire que Julius Rosenberg est l'homme qui a donné la bombe atomique aux Russes, le responsable de la guerre de Corée?

La pièce à conviction n° 4 est la fameuse boîte de Jello, qui doit permettre d'établir l'écrasante responsabilité de Julius Rosenberg dans la conspiration (le procureur Saypol y consacre deux pages de son réquisitoire, pp. 1520-1521). Le Jello est une poudre qui permet de préparer en quelques minutes de la gelée de fruits : les docteurs disent que c'est excellent pour la santé et il y en a à peu près dans toutes les cuisines américaines. Le Jello est livré dans de petites boîtes en carton, et Greenglass soutient qu'en janvier 1945, Rosenberg, ayant découpé irrégulièrement une boîte de Jello, lui remit l'un des morceaux et garda l'autre [2]. Cet autre morceau, dit Greenglass, c'est Gold qui, en juin de la même année,

1. On verra plus loin que Greenglass prétend avoir décrit de mémoire à Rosenberg la bombe atomique, et ce qu'il faut penser de cette affirmation.
2. En déclarant : « Les procédés les plus simples sont les meilleurs! » Quel cynisme! Quel machiavélisme! comme dit le procureur Saypol.

le sortit de son portefeuille en disant : « Je viens de la part de Julius » (p. 447 et 457). La boîte de Jello de l'accusation est une boîte quelconque que le procureur fait découper, sous les yeux des jurés, « comme Rosenberg avait fait ». Il faut donc absolument s'en remettre à la bonne foi de Greenglass pour admettre que Rosenberg l'a fait, mais les deux morceaux de la boîte de Jello constituent les pièces à conviction 4-A et 4-B, et sont là, sous les yeux des jurés. Deux phrases du dialogue entre l'avocat de Rosenberg et le juge diront l'état d'esprit de celui-ci :

Mr. E. H. Bloch : « La preuve à conviction nº 4-B, c'est le côté qu'on prétend que Rosenberg a gardé, c'est ça? »

Le Juge : Le témoin a dit : « Qui a été vue pour la dernière fois entre ses mains » (p. 448).

***

Il est donc certain que l'accusation repose entièrement sur *l'oral evidence*, sur les témoignages : « Il m'a paru évident dès le début, reconnaît le procureur Saypol (p. 1623), et la suite des événements l'a prouvé à ma satisfaction, et le jugement de mes collègues a pareillement tendu à cette satisfaction, que cette affaire n'aurait pu être prouvée sans les renseignements fournis par des gens comme Max Elitcher, Harry Gold, Ruth Greenglass et le défendeur David Greenglass. »

Ces gens sont en effet, avec Elisabeth Bentley, les principaux témoins. Mais Elisabeth Bentley est un témoin professionnel, qui vit d'anti-communisme [1], prétendant avoir été celle qui transmettait les ordres de Moscou à Earl Browder, le chef du parti communiste américain. Or, tout ce que Miss Bentley, qui, on le voit, ne manque pourtant pas d'imagination, a trouvé à dire sur l'affaire Rosenberg, c'est qu'un jour, elle a reçu un coup de téléphone d'une voix inconnue, qui lui a dit : « Ici Julius » (p. 1481). Comment croire, si le « tentaculaire » Rosenberg, la « pieuvre » Rosenberg était, comme le soutient Saypol (p. 1513), « au centre de la roue », qu'il n'ait jamais eu, lui, de contacts directs et suivis avec Elisabeth Bentley? A part ça, Miss Bentley a exécuté consciencieusement son numéro et, de son mieux, essayé de faire peur aux jurés.

1. Livres, conférences, ses affaires vont bien, merci. Le Gouvernement n'a même pas besoin de la payer. Cf. p. 1480.

Comme Gold, d'ailleurs. Gold qui, personne ne le nie, espionna en compagnie de Fuchs, dont c'est l'arrestation qui entraîna la sienne; Gold qui connaissait parfaitement Yakovlev (cf. p. 811); Gold qui effectivement est venu à Albuquerque voir Greenglass avec le morceau de la boîte de Jello et reconnaît avoir dit « Je viens de la part de Julius » (p. 822); Gold qui décrit complaisamment l'organisation du réseau d'espionnage et ses rencontres avec Yakovlev, rappelant ses lieux de rendez-vous, les dates exactes; Gold, donc, à la mémoire excellente et à la franchise sans zones d'ombres, mais Gold qui pas une fois au cours de sa déposition ne prononce le nom de Rosenberg; Gold, l'un des principaux conspirateurs, mais qui n'a jamais vu ni rencontré Julius Rosenberg.

Bref, les vrais témoins de l'accusation contre les Rosenberg et contre Morton Sobell sont Max Elitcher, David et Ruth Greenglass, trois clients, comme par hasard, du très occupé spécialiste O. John Rogge, dont le procureur Saypol ne veut pas (p. 437) qu'on laisse entendre qu'il a pu être suggéré par le Gouvernement.

Qui est Max Elitcher? Un ancien condisciple de Rosenberg et de Sobell, mais qui, s'il a habité deux ans avec Sobell (p. 350), n'avait en classe que de vagues relations avec Rosenberg (p.266) Un fonctionnaire qui démissionna de peur d'être licencié par le comité McCarran (p. 281), bien qu'il eût signé un « serment de loyauté » (p. 277), parce qu'il savait que le FBI savait qu'il avait été communiste et qu'il était donc passible de poursuites pour « parjure » (p. 283). Un psychopathe qui en 1947-1948 et 1949-1950 a été voir régulièrement, deux fois par semaine, un psychiatre (p. 348 sqq.) et qui, à partir de juillet 1950, a reçu de fréquentes visites du FBI (p. 269 sqq.). Et que dit Elitcher? Reconnaît-il avoir donné des renseignements à Rosenberg? Non (p. 276). Il prétend seulement qu'en juin 1944, bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis six ans (p. 234) et malgré le caractère vague de leurs relations d'étudiants, Rosenberg lui a téléphoné pour lui demander de le voir et qu'au cours de la conversation qui s'ensuivit, ledit Rosenberg l'a invité à lui fournir des renseignements militaires (p. 236); qu'aucune suite n'a été donnée à cette conversation et qu'ils ne se sont revus que deux ou trois fois, sans en parler, en 1945 et 1946; et que fin 46-début 47, lui, Elitcher, a revu Rosenberg, qui lui a confié qu'il y avait des « fuites dans cet espionnage » et qu'il fallait par conséquent prendre des précautions (p. 252). C'est du moins ce que j'ai tiré d'un témoignage

extraordinairement confus, où pas un instant il n'est question de Los Alamos, ni de la bombe atomique, ni de la guerre de Corée.

*
* *

Ainsi l'accusation repose-t-elle entièrement sur le témoignage des Greenglass. Comme le dit E. H. Bloch, c'est la parole des Greenglass contre celle des Rosenberg, puisque Julius et Ethel Rosenberg nient tout.

On a vu ce qu'il fallait penser de l'épisode des lentilles et de celui de la boîte de Jello : ils ne tiennent pas debout. Il est de même parfaitement invraisemblable qu'un homme qui n'a jamais fait de calcul différentiel, de thermodynamique, de physique nucléaire, de physique atomique ni de physique des quanta (p. 612), ait pu, comme il le prétend (p. 495), décrire à Julius Rosenberg, en septembre 1945, *la* bombe atomique — « pas celle d'Hiroshima, l'autre ». On vous la mettrait entre les mains, à vous, *la* bombe atomique, qu'est-ce que vous en feriez? Mais il n'était même pas question de l'avoir entre les mains : la compartimentation à Los Alamos était absolue, chacun ignorait ce que faisait le voisin et tous ce qui se faisait en haut (p. 407). Or, à part une vague histoire de vol de fusible par contact à l'Emerson Radio Corporation (p. 510), dont encore une fois Greenglass est le seul garant, et une conversation avec Greenglass, en présence de son frère Bernard Greenglass, sur un *sky platform project* [1], ce sont là les seules accusations précises que l'on peut porter contre Julius Rosenberg. Quant à Ethel Rosenberg, outre sa fidélité à son mari, tout ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir tapé à la machine les douze pages où son frère décrivait pour Rosenberg la bombe atomique. Et c'est tout [2]. Aussi bien n'est-ce pas d'espionnage que l'on accuse

1. Voici en quels termes Greenglass décrit, « d'après Rosenberg », ce projet : « Il dit que ce serait une sorte de grand vaisseau qui serait suspendu entre la terre et la lune, là où il n'y a plus de gravité, et qui tournerait autour de la terre comme un satellite » (p. 518). Le procureur Saypol a repris, sans rire, cette *accusation*.

2. Extrait du procès-verbal : interrogatoire de Julius Rosenberg par son avocat, E.-H. Bloch :

« *Question :* Votre femme a-t-elle, à votre requête, tapé un document de 12 pages qu'un témoin ici même a prétendu vous avoir remis?

Réponse : Elle n'a jamais rien tapé de tel.

Le Juge :

Q. : Votre femme a-t-elle été dactylo?

R. : Oui.

les Rosenberg, mais de conspiration à des fins d'espionnage : une simple déposition peut dans ce cas prendre beaucoup de force.

Et en effet, la position du Gouvernement paraît sur ce point extrêmement forte. Comme je l'ai dit, il paraît impossible qu'un homme puisse mentir dans de pareilles circonstances, porter sciemment contre sa sœur et son beau-frère de fausses accusations qui risquent de les envoyer à la mort. On ne veut pas croire à l'abjection de David Greenglass et de sa femme. On admettrait plus volontiers que les Rosenberg étaient un peu fous, qu'ils ont joué [1] aux espions sans se rendre compte des conséquences et entraîné bêtement leur frère et beau-frère dans une terrible aventure. Mais ce n'est pas le cas. La vérité est que les Rosenberg ne sont pas des hurluberlus, et que les Greenglass sont de tristes personnages.

Cependant, la thèse des avocats sur les Greenglass, la seule qui leur fût permise puisqu'il leur était impossible de mettre en cause l'avocat adverse, le FBI et le Gouvernement, cette thèse est invraisemblable : elle fait tout retomber sur les épaules de David Greenglass et de sa femme; elle voudrait que le FBI et le Gouvernement eussent été dupes des Greenglass, que ceux-ci leur eussent fait avaler des couleuvres. Cela, bien évidemment, personne ne pouvait le croire. Mais alors, pourquoi David et Ruth Greenglass ont-ils menti? Pourquoi le Gouvernement les a-t-il crus?

***

L'argumentation implicite du Gouvernement est la suivante : Greenglass témoigne contre sa sœur dans un procès d'espionnage; or, il faut être un grand patriote pour témoigner contre sa sœur, pour choisir la patrie contre sa sœur; donc, Greenglass est un grand patriote; donc, ce qu'il dit ne peut être que vrai. C'est du Corneille. Seulement, c'est du mauvais Corneille. Parce que Greenglass n'est pas un grand patriote, ce n'est pas un Horace, c'est un espion. C'est un comparse, je le veux bien, un minable, mais c'est à lui que

Q. : Avez-vous une machine à écrire chez vous?
R. : Oui, il y en a une.
M. E. H. Bloch : Excusez-moi, votre Honneur.
Le Juge : Continuez. » (p. 1097).

1. Puisque les faits prouvent qu'il est impossible qu'ils aient été des espions efficaces.

mène la chaîne Fuchs-Gold; c'est lui qui travaillait à Los Alamos; c'est lui qui, dès le 29 novembre 1944, c'est-à-dire à l'époque où il prétend avoir appris par sa femme, qui l'aurait tenu de Julius Rosenberg, que Los Alamos était une usine atomique (p. 424 et 682), à l'époque où il prétend avoir été pour la première fois invité à espionner par Rosenberg — c'est lui qui, dès ce 29 novembre, livre à Ruth les noms de Nils Bohr, de Kostiakowski, du Dr Urey, du Dr Oppenheimer (p. 682), des noms que selon le règlement de Los Alamos (p. 407), il aurait dû ignorer (cf. p. 411). C'est à lui aussi que Gold a remis les 500 dollars (p. 822) dont il a été retrouvé trace à la banque d'Albuquerque (preuve à conviction nº 7); c'est lui, le petit mécanicien, qui a payé 4.000 dollars, un million et demi de francs, son avocat (p. 545).

Si encore, pris de remords, il était venu de lui-même tout raconter au FBI, on aurait pu supposer qu'effectivement, sa conscience le tourmentait et qu'il avait fini par céder à un besoin de vérité. Du remords, il en avait, certes (p. 563), mais il en avait depuis le début (p. 564), et cela ne l'empêchait pas de vivre et de continuer. Loin de tout raconter comme pour se délivrer d'un fardeau, il a commencé par nier, et c'est le procureur Saypol lui-même qui nous le dit dans sa recommandation à l'indulgence (p. 1623) : « Quand David Greenglass a été arrêté... dans l'État du Nouveau Mexique, je me souviens très bien que lors de son inculpation par le juge de district, Mr. Rogge a protesté de son innocence. C'est par l'intermédiaire de Ruth Greenglass, sa femme, que sont venues par la suite sa rétractation, leur coopération et leurs révélations à l'un et à l'autre. » Ce n'est certainement pas par patriotisme que David Greenglass et sa femme ont accusé Julius et Ethel Rosenberg.

Il est un autre argument du procureur Saypol dont il faut faire litière : c'est celui qui veut qu'en plaidant coupable, David Greenglass se soit exposé, « lui aussi »[1], à être condamné à mort. Greenglass n'était pas très malin, je le concède, mais il n'était pas fou : il savait très bien que Gold, qui avait avoué, qu'Elisabeth Bentley, que Louis Budenz, qui avouent tout ce qu'on veut, n'ont jamais été condamnés à mort, et que lui n'était pas plus coupable que Gold par exemple, ou que Fuchs. Son aveu le rendant utile,

1. Le « lui aussi » est joli : comme s'il avait été décidé depuis toujours que les Rosenberg seraient condamnés au châtiment suprême. On peut le trouver dans le réquisitoire du procureur, p. 1519.

permettant, comme le dit Rogge (p. 1636), de connaître « le reste de l'histoire », le sauvait.

David Greenglass était un faible. Il est très probable qu'il a eu, comme il le dit (p. 553), une sorte d'adoration pour Rosenberg. On sait par Rogge (p. 1625), et cela, il n'y a aucune raison de le mettre en doute, que Rosenberg, venant faire sa cour à Ethel Greenglass, apportait au jeune David, alors âgé de treize ans (il est né le 3 mars 1922), des romans, des livres de chimie, du matériel pour faire des expériences. Mais ce jeune David, par la suite, ne devait pas répondre aux espérances qu'on avait mises en lui : il aimait mieux, dit-il, « s'amuser qu'aller à l'école » (p. 611), et il échoua à tous ses examens [1]. Cela dut être fort pénible à sa vanité, car dans la réponse suivante, il s'empresse d'ajouter qu'il ne tarda pas à suivre d'autres cours et qu'il s'y montra fort brillant. Cette question de l'éducation de David a certainement été, du reste, une source de querelles de la famille, puisque Ruth Greenglass, dans son témoignage, trouve le moyen de dire (p. 708) : « Julius voulait que David aille à l'école, qu'il fasse des études supérieures... Il voulait que David étudie la fission nucléaire » [2]; et Rosenberg, pour sa part, déclare dans sa déposition (p. 1105) que David, contremaître de la petite entreprise familiale d'outillage mécanique [3], délaissait son travail pour suivre des cours, qu'il le lui avait reproché et que finalement, David avait dû renoncer à ces cours. Ruth n'avait pas manqué de chercher querelle à Julius sur ce sujet et de l'accuser « d'exploiter » son mari : « Vous vous en moquez, vous, vous avez fait vos études; il a bien le droit, lui aussi, de faire les siennes... Vous n'avez pas le droit de l'empêcher de suivre des cours » (p. 1105-1106). J'imagine donc que marié jeune (à vingt ans, le 29 novembre 1942), David Greenglass a cessé d'adorer Julius Rosenberg pour passer sous la coupe de sa femme et que par un retournement psychologiquement vraisemblable d'un rapport passionnel, son adoration s'est transformée

1. Les douze pages de description de la bombe atomique n'ont probablement jamais existé, mais le détail inventé (peu importe par qui) pour faire vrai, c'est qu'Ethel a non seulement tapé le texte, mais qu'elle a aussi corrigé les fautes d'anglais de son frère (p. 510).

2. Comme si on étudiait comme ça la fission nucléaire. Mais il importe peu ici que Ruth mente; ce qui compte, c'est le point sur lequel porte le mensonge : l'éducation de David. Elle est jalouse de « l'instruction » de Julius.

3. Elle n'avait rien d'atomique, puisqu'on y fabriquait des vis, des boulons, des verrous, des clés anglaises, des tourne-vis (p. 1060).

en hostilité hargneuse. C'est ce que donnent à penser les « querelles de tout genre et de toute espèce » (p. 664) qui l'opposèrent à Julius Rosenberg à propos de la gestion de la petite affaire familiale. Cette affaire marchait très mal (p. 1113), et Greenglass finit par laisser tomber en août 1949 (p. 663), après avoir transféré ses actions au nom de Julius Rosenberg contre promesse verbale de remboursement (p. 1115) : verbale seulement, car Julius avait aussi racheté les actions de Dave Schein, le seul associé qui ne fût pas de la famille, et lui avait signé des traites (p. 1118) [1]. Je pense donc qu'il n'est pas hasardé de conclure qu'en 1950, à la veille de son arrestation, David Greenglass, poussé par sa femme, nourrissait pour son beau-frère une haine à base de jalousie et de rancune qui n'attendait qu'une occasion de s'exercer.

***

Dans sa déposition (p. 1118 sqq.), Julius Rosenberg prétend qu'en mai 1950, David Greenglass est venu le trouver, affolé, pour lui demander 2.000 dollars [2], et le prier de chercher un médecin qui consentirait à signer un certificat de vaccination de complaisance. Julius n'a pas donné les 2.000 dollars pour la bonne raison qu'il ne les avait pas, mais comme depuis le début de mars. il se faisait faire des piqûres par un certain Dr Bernarhdt, il a profité d'une visite pour demander le certificat [3]. Bernarhdt n'a pas marché, et c'est donc un double refus qu'a essuyé Greenglass. Une colère précise et récente a pu ainsi s'ajouter à la haine latente; la peur née de l'arrestation a fait fermenter le tout, et cela a donné la

1. Cet entêtement de Rosenberg refusant d'abandonner son affaire recoupe celui dont il fit preuve au procès. La fuite du rat Greenglass est une présomption supplémentaire contre là thèse du patriotisme et en faveur, par conséquent, de la thèse du mensonge.

2. La version de Greenglass est que c'est Rosenberg qui lui a proposé 2.000 dollars et lui a conseillé de fuir au Mexique, et de là, en Suède et en Tchécoslovaquie (p. 525). Rosenberg dit qu'il ne sait pas pourquoi David avait besoin de ces 2.000 dollars.

3. L'accusation a naturellement prétendu qu'il avait demandé le certificat pour lui. Elle a aussi soutenu que s'il était vrai que Greenglass détestait Rosenberg, il était invraisemblable qu'il s'adresse à lui. Mais on peut admettre que Greenglass dans son affolement a frappé à toutes les portes, et comme Rosenberg lui-même (p. 1131), qu'il s'est dit que Julius, lui devant de l'argent, se sentirait obligé de lui en donner. Loin d'être une invraisemblance, cette confiance de Greenglass malgré tout pourrait donc être une preuve de l'honnêteté de Rosenberg!

dénonciation que l'on sait. Comme tant d'autres, les Greenglass ont dénoncé pour sauver leur peau.

Cela prouve-t-il qu'ils ont menti sur le compte des Rosenberg? Oui, puisque les Rosenberg affirment qu'ils sont innocents et qu'aucun fait matériel ne vient démolir leur thèse; oui, puisque les Greenglass avaient toutes les raisons de mentir et qu'aucun fait matériel ne vient à l'appui de leurs déclarations. « Je vais vous l'expliquer, moi, la machination des Greenglass, s'est écrié Emanuel H. Bloch dans sa plaidoirie (p. 1475). Greenglass s'est dit que s'il pouvait accuser quelqu'un d'autre, cela adoucirait son châtiment; il fallait qu'il accuse quelqu'un qui était ici aux États-Unis, et il fallait qu'il accuse quelqu'un qui fût une cible parfaite. Or, cet homme que vous voyez-là, Julius Rosenberg, est une cible parfaite, parce qu'il a été licencié par le Gouvernement, sous prétexte qu'il aurait été membre du Parti communiste. Et c'était un garçon ouvert, qui ne cachait pas ce qu'il pensait de l'Union soviétique, ce qui était peut-être très bien quand l'Union soviétique et les États-Unis étaient alliés, mais ce qui est aujourd'hui l'anathème. Vous l'avez entendu témoigner, il a parlé ici en toute franchise, il n'a rien essayé de dissimuler : « Oui, je pensais que l'Union soviétique a fait beaucoup pour les opprimés et qu'elle a fait un grand travail de reconstruction. » Il a continué, il a signalé plusieurs choses qu'il faut, selon lui, porter au crédit de l'Union soviétique. C'est le genre de philosophie qu'exposaient au temps du New Deal Franklin Delano Roosevelt et ces messieurs de la presse, ici présents. Mais, vous pouvez être tranquilles, aujourd'hui, ce n'est plus du tout pareil; et en 1950, l'atmosphère était la même qu'aujourd'hui. Julius Rosenberg était une cible parfaite. »

* * *

Mais pourquoi le FBI, pourquoi le Gouvernement ont-ils cru les Greenglass? Parce que comme le prouve la situation aux États-Unis de Louis F. Budenz, d'Elizabeth Bentley et de tous les communistes renégats, américains ou non; comme le prouve le sort fait aux innombrables bouquins anti-communistes qui paraissent en ce moment en Amérique, le Gouvernement et le FBI, à la fois parce qu'ils ont peur et pour justifier cette peur (et par conséquent leur politique), sont prêts à ajouter foi aux plus invraisemblables

et aux plus abominables balivernes, ou à les laisser s'accréditer, pourvu qu'elles présentent les Russes comme des démons et Staline comme l'Esprit grimaçant du Mal.

Dans le cas particulier de l'affaire Rosenberg, il est probable que Greenglass, pressé de questions par le FBI désireux d'apprendre le « reste de l'histoire », a jeté un nom qu'il avait sur le cœur : celui de Julius. Et ensuite, comme ce nom, on l'a vu, était une trouvaille, il a, avec les encouragements et l'aide de son avocat et du FBI, bâti son histoire sur des épisodes réels, mais au contenu tout différent et invérifiable. Si je crois que le FBI et le Gouvernement ont participé à la mise au point de la machination, c'est que vraiment, elle est trop commode : le 16 juin 1950, on arrête Julius Rosenberg; le 25 juin, éclate la guerre de Corée; l'occasion, l'herbe tendre, comme disait un autre fabuliste : le 5 avril 1951, Julius Rosenberg et Ethel Rosenberg sont condamnés à mort comme espions atomiques et responsables de la guerre de Corée. L'Union soviétique, qui est derrière les Coréens du Nord, nous menace jusque sur notre sol. Si elle ose relever la tête, passée la stupeur atomique née d'Hiroshima et de Bikini, c'est parce que des espions, les pires des espions, des espions idéologiques, lui ont livré le secret de notre invincibilité. Désormais, il faut se battre, livrer bataille. Livrons bataille en Corée comme nous avons livré bataille sur notre sol! Julius et Ethel Rosenberg, ou pourquoi nous combattons.

***

Mais, me dira-t-on, si vraiment on avait besoin de symboles et de boucs émissaires, pourquoi n'avoir pas pris les Greenglass eux-mêmes? D'abord, parce que comme il arrive souvent, le machiavélisme a été autant dans les choses et les événements que dans les esprits; parce que cette intrigue n'a pas dû jaillir toute armée de la tête de Rogge, de Saypol ou de Hoover, le chef du FBI. Ensuite, parce que les Greenglass n'étaient pas communistes. Enfin, parce que la responsabilité possible de Greenglass était nécessairement limitée par sa situation précise et subalterne à l'usine atomique et par ses aveux, alors que les Rosenberg, étant obscurs et innocents et niant tout, pouvaient être accusés de tout.

Quant à Morton Sobell, arrêté au Mexique en août 1950, et dont

il n'a pratiquement pas été question au cours du procès, sauf au cours de la déposition d'Elitcher, il est probable qu'il n'a été inculpé que parce qu'il avait été le condisciple de Rosenberg et membre du Parti communiste, et pour donner de l'étoffe à la conspiration. Sinon, s'il était vrai qu'il prenait des ordres de Rosenberg et qu'il était au Mexique parce qu'il avait fui, comment expliquer qu'il ignorait les signes de reconnaissance si complaisamment décrits par Greenglass (p. 527 sqq.) : le médius dans un guide au pied de la statue de Colomb à Mexico à cinq heures de l'après-midi trois jours après avoir écrit au consul soviétique? Comment expliquer qu'il ne soit pas entré dans la chaîne qui du Mexique, et de statue en statue (à Stockholm, ce devait être celle de Linné), l'aurait amené jusqu'à l'ambassade russe de Tchécoslovaquie?

Mais au fait, c'est le 22 ou le 23 mai (p. 525), que Greenglass prétend avoir été invité par Rosenberg à prendre la fuite : si les Rosenberg était si riches et si diaboliques qu'on le dit, comment se fait-il [1] qu'ils soient restés jusqu'au 16 juin pour se faire cueillir? C'est tout simple : parce qu'ils n'avaient rien à se reprocher. Parce qu'ils n'étaient ni riches, ni diaboliques. Parce qu'ils sont innocents.

René GUYONNET.

1. Puisqu'on ne saurait prendre pour la preuve d'une tentative de fuite les photos de groupe, enfants compris, qu'ils se sont fait faire chez le photographe Schneider un samedi qu'ils se promenaient : dans ce royaume de l'ambivalence qu'est l'affaire Rosenberg, où chaque fait a l'air d'avoir deux significations opposées, cela peut tout aussi bien être la preuve que les Rosenberg étaient une paisible famille américaine à la conscience parfaitement pure.

Elena de La Souchère.

LE RÉGIME FRANQUISTE FACE A LA RÉALITÉ ÉCONOMIQUE

La concentration agraire contre l'accroissement démographique

En sa seizième année, le régime franquiste découvre le mal agraire. Le Ministre de l'Agriculture, Rafael Cavestany, s'apprête à présenter aux Cortès un projet de remembrement des propriétés que justifie l'émiettement progressif de la superficie cultivable au rythme des partages. Sur l'état actuel de la répartition agraire, on ne possède aucune statistique d'ensemble. Les chiffres relatifs aux 27 provinces du Sud, du Sud-Est et du Sud-Ouest démontrent que, dans ces régions qui totalisent 19 millions 900 mille hectares — environ la moitié de la surface cultivée, — 75 % des exploitations agricoles (5.936.000 sur 7.899.610) ont une superficie inférieure à 1 hectare. Souvent le hasard des héritages a réuni aux mains d'un même propriétaire plusieurs parcelles éloignées les unes des autres. Le Ministère de l'Agriculture veut mettre fin à ce mal par un système complexe de vente et d'échange. Le régime déclare la guerre à la parcelle infime, dont le faible rendement, incapable de couvrir les frais d'une exploitation rationnelle, maintient au niveau le plus bas les méthodes de culture et, partant, la production.

Mais comment espérer éteindre un parcellement qu'aggrave de jour en jour la loi des partages en laissant intacte la cause du phénomène : l'inégalité de la répartition agraire. La superficie de 75 % des exploitations ne serait pas inférieure à l'hectare, si 87 % des propriétaires ne se partageaient pas 35 % de

la surface cultivable, alors que 11,8 % de moyens propriétaires possèdent 30 % de la terre et que le reste, 35 %, est aux mains d'un noyau de gros propriétaires de plus de 240 hectares représentant 1 % du nombre total des chefs d'entreprises agricoles. La *latifundia* de 70.000 hectares explique le lopin de terre improductif.

Non que le grand domaine échappe à la loi des partages. Les propriétés dont l'intégrité est garantie par un majorat constituent une faible minorité. Mais le premier facteur de préservation des grands domaines est le faible taux de natalité, caractéristique des classes aisées, et qui freine le processus de morcellement. D'ailleurs les effets du lent courant de partages successifs sont compensés par un autre courant de reconcentration agraire. Nombre de petits cultivateurs doivent se résigner, après s'être endettés, à vendre un lopin de terre qui ne peut les nourrir, et l'acheteur est, naturellement, le grand propriétaire voisin. L'expérience espagnole rejoint celle de tous les pays où une répartition initiale, non corrigée par des mesures régaliennes, comporte l'existence de la très grande propriété agraire, pour démontrer que celle-ci possède une faculté propre d'auto-reconstruction. La surface globale occupée par les grands domaines demeure sensiblement inchangée depuis un siècle, tandis que la moyenne propriété perd du terrain au profit de la petite et de la très petite. Au rythme d'une natalité, toujours plus forte dans les classes besogneuses que dans les classes aisées, le petit domaine tend vers un parcellement continu [1] qui n'a d'autre limite que la disparition de toute possibilité d'exploitation rationnelle et rentable.

Le rythme du parcellement est celui de la natalité. Une lente progression régulière a porté le chiffre de la population espagnole de 18 millions d'habitants au début du siècle à 25 millions à la

1. La loi de parcellement continu n'est pas affectée par l'action trop restreinte de l'Institut de Colonisation, organisme dont le rôle consiste à morceler les grands domaines en petits lots qui sont attribués à des familles paysannes, moyennant une indemnité payable en 20 ans. De 1939, époque de sa création, à 1948, l'Institut n'a loti et distribué que 3.400 hectares — 309 par an — Sous le règne d'Alphonse XIII, de 1907 à 1931 68.151 hectares de terre — 2.840 par an — ont été lotis. De 1932 à 1934, la République a distribué aux paysans 118.837 hectares — 59.418 par an. — L'Institut de colonisation occupe actuellement 1.800 fonctionnaires. Son budget s'est élevé l'an dernier à 534 millions de ptas, somme plus de 3 fois supérieure au budget du Ministère de l'Agriculture pour la même période.

veille de la guerre civile et à 29 millions aujourd'hui. Néanmoins, l'Espagne, avec 55 habitants au km² — contre 76 en France et 271 en Belgique — est le pays de moindre densité démographique du groupe occidental européen.

La progression démographique est lente; mais l'aire de la grande propriété est intangible : la poussée de la densité humaine sur une superficie restreinte crée un prolétariat rural sans cesse grossissant. L'insuffisance du produit des parcelles généralise chez les très petits propriétaires l'usage de travailler en journée pour le compte d'autrui. L'inégalité des partages, l'impossibilité de subdiviser encore un lopin de terre insuffisant à nourrir une famille, les ventes forcées, ont pour effet de grossir, de génération en génération, la masse des ouvriers agricoles sans terre. Sur 6.717.627 agriculteurs professionnels, on compte aujourd'hui un pourcentage de 28,77 % de petits propriétaires, exploitants directs, et de 16,30 % de fermiers et de métayers, contre 54,80 % d'ouvriers sans terre. Une main-d'œuvre inutile surabonde dans les villages d'Andalousie, région d'élevage et de grands domaines où quelques dizaines de pasteurs suffisent à la surveillance des « *reses bravas* »[1]. Sur le marché de l'embauche, la concurrence entre les ouvriers agricoles dépourvus de terre et les petits propriétaires qui n'en possèdent pas assez entraîne une dépréciation du salaire. Pour une longue journée de travail « *de sol à sol* »[2], un ouvrier des champs touche en moyenne 10 ptas, la moitié du salaire journalier d'un manœuvre urbain.

Encore ce salaire n'est-il pas assuré toute l'année à la grande majorité des travailleurs des champs. Plus de 3 millions d'entre eux — 46,77 % du nombre total des agriculteurs professionnels — sont des ouvriers saisonniers. Près de la moitié de la population agricole espagnole est en chômage pendant la plus grande partie de l'année. Chômage temporaire dont les statistiques officielles ne tiennent pas compte. D'après celles-ci, le nombre des chômeurs serait tombé de 474.808 en 1940 à 166.182 cette année — à peine 1 % de la population laborieuse. Mais, dans une déclaration donnée l'été dernier à l'Agence *Fotos*, le Gouverneur de Badajoz confessait que cette seule province — l'une des 51 qui composent l'Espagne — comptait 100.000 chômeurs de la terre. « *Le chômage* — déclarait-il — *affecte, surtout dans les périodes de crise, environ*

1. Taureaux de combat.
2. Du lever au coucher du soleil.

50 % *de la population. La province de Badajoz a un peu plus de* 800.000 *habitants, et le chômage, en période aiguë, affecte* 90.000 *chefs de famille. Ce qui suppose l'énorme chiffre de* 450.000 *personnes sans la sécurité du pain, plus les chômeurs célibataires, dont le nombre peut être estimé à* 10 % *du total, soit* 10.000 *chômeurs de plus.* » Puisque la répartition agraire raréfie le travail réel, un plan de grands travaux, cet éternel topique des gouvernements en lutte contre le chômage, ne pouvait manquer de faire son apparition. La région de Badajoz a donc été dotée d'un « plan de 14 ans ». Lors de la discussion aux Cortès, le Ministre des Travaux publics n'a pas caché que l'un des principaux mérites du projet serait de fournir du travail à quelque douze ou vingt mille ouvriers, et d'atténuer ainsi le problème social « *très aigu* » dans cette région. Le plan qui absorbera à peine un cinquième de la main-d'œuvre en surnombre coûtera 6 milliards 600 millions de Pesetas (près de 70 milliards de francs).

Remède coûteux que celui-là et que l'on ne peut songer à généraliser. Tôt ou tard, ceux que la terre ne peut nourrir émigrent vers la ville. Le mouvement d'exode vers les centres urbains est antérieur à l'apparition du régime actuel. De 1900 à 1940, le pourcentage de la population urbaine est monté de 49 % à 65 % (21 % à 31 % dans les grandes villes, 28 % à 34 % dans les localités de 5 à 20.000 habitants). Au cours de la même période, le pourcentage de la population rurale est tombé de 50 % à 35 %. Le rythme de l'exode s'est accéléré au cours des douze dernières années. Si l'on compare les statistiques établies respectivement au début du siècle, au lendemain de la guerre civile et ces dernières années, on constate que le chiffre de la population rurale est resté sensiblement stationnaire. La terre d'Espagne avec ses vastes étendues incultes et ses grands domaines voués au stérile élevage des taureaux de combat, ne peut nourrir plus de 9 à 10 millions d'êtres humains. L'excédent de la population rurale s'écoule insensiblement, de génération en génération, vers les centres urbains. Si ce mouvement se poursuit au rythme des dix dernières années, on estime qu'en l'an 2000, l'Espagne, pour une population totale de 45 millions d'habitants, comprendra 20 % de ruraux et 80 % de citadins — 30 % dans les petites localités et 50 % dans les grands centres. La paralysie de la terre gagne les petits bourgs dépendant, par leurs activités, du milieu rural, tandis qu'un flot de population coule vers les grandes cités.

De 1936 à 1952, la population de Barcelone a passé de 1.005.000 habitants à 1.285.920. Celle de la grande banlieue industrielle de Barcelone et des centres manufacturiers de la vallée du Llobregat s'est accrue de plus de 150.000 personnes, Madrid qui comptait 953.000 habitants à la veille de la guerre civile en abrite aujourd'hui 1.511.690 dans la ville proprement dite, et 1.667 .476 si l'on tient compte de la population des proches banlieues de Vallecas, Villaverde et Vicalvaro qui tendent de plus en plus à s'intégrer à la capitale. « *La grande cité* — écrivait le quotidien *Madrid*, au début d'octobre — *suggestionne et attire les masses rurales qui accourent vers elle comme pour l'envahir en ordre dispersé...* »

Le problème de l'habitat urbain devient si aigu que le Congrès des Architectes tenu à Madrid en novembre à proposé de conférer le caractère d'urgence à un plan prévoyant la construction de 70.000 logements par an [1]. Ce projet aurait, entre autres effets, celui de mettre fin à un marché noir qui porte surtout sur les logements à petits loyers. Les appartements de grand luxe sont les seuls que l'on puisse obtenir sans pas de porte. Mais pour prendre possession d'un logement à très bon marché, il faut verser une petite fortune — 15 à 50.000 pesetas. La Phalange, actuellement en proie à une crise de démagogie sociale, dénonce avec véhémence dans sa presse le marché noir des appartements et plaide la cause des jeunes gens qui ne peuvent se marier faute de logement [2] Dans les quartiers pauvres de Madrid et de Barcelone, des familles entières de 5, 6 ou 7 personnes vivent en une seule pièce. Et ceux-là sont encore des privilégiés. Les plus pauvres des émigrants de la terre, les derniers arrivés campent hors des murs. Des villages de bois, de tôle et de chiffons prolifèrent sur le pourtour des grandes cités. On compte autour de Barcelone quelque 12.000 baraques. Le journal *Pueblo*,

1. On construit actuellement en Espagne 18.000 logements par an, contre 200.000 en Angleterre. La population espagnole aurait besoin de 90.000 nouveaux logements par an. Un déficit de 70.000 logements s'ajoute donc chaque année au déficit initial de 1.100.000 logements révélé par les statistiques établies au lendemain de la guerre civile.

2. « Un foyer, un foyer au niveau des possibilités de cet employé de banque de 35 ans qui, à la fin, veut se marier... Où est ce foyer? Où sont les 15.000 pesetas nécessaires pour le transfert d'un logement dont le loyer est de 400 pesetas? Le fiancé vieillit; la fiancée aussi. Une amertume, une rancœur chaque jour plus grandes contre la société s'accumulent en eux. » (*Arriba;* 11 octobre 1952). Le manque de logement entraîne la diminution du nombre des mariages. A Barcelone, la proportion des mariages est tombée de 9 pour 1.000 habitants dans les 25 premières années du siècle à 7,43 pour 1.000 pour la période 1945-1950.

organe des syndicats phalangistes, parlait le 21 septembre dernier du « *ceinturon de crasse et de misère* » qui entoure Madrid, et révélait que, dans les environs immédiats de la capitale, 11.000 cavernes servent d'abri à des familles d'émigrants de la terre.

De quoi vivent ces hordes nomades? Les possibilités d'embauche de l'industrie sont étroitement limitées. Dans presque toutes les branches, à l'exception de quelques secteurs de base — production hydro-électrique, extraction charbonnière, — l'indice de production industrielle est en baisse par rapport aux chiffres de 1935. La ville n'a pas de travail à offrir à ceux qui viennent vers elle. Les statistiques de chômage elles-mêmes les ignorent. La raison de cet oubli est simple : ils n'ont été inscrits à aucun syndicat; ils n'ont jamais exercé aucune profession. La grande majorité de la population *extra muros* est exclue de l'activité urbaine. *Pueblo* le reconnaît implicitement en réclamant le « *droit de résider dans la ville* » pour ceux d'entre les misérables habitants de la zone madrilène « *qui exercent un métier et effectuent leur travail sous le couvert des lois* » (21 septembre). Alors seulement il sera possible, au gré de l'organe phalangiste, « *d'expulser de Madrid, par la violence s'il le faut, cette population nomade de gens sans aveu qui ont, eux aussi, pris possession des cavernes, où ils vivent dans des conditions pires que des cochons dans leurs porcheries* ». La ville rejette à son tour ceux que la campagne a rejetés.

Il faut poursuivre l'exode. Le quotidien conservateur *ABC* indique son chemin à la horde nomade : « *Tant que le niveau de vie de l'Espagne et ses possibilités économiques* — écrivait-il en septembre dernier — *seront sensiblement inférieurs à ceux des autres peuples, l'émigration sera, pour notre patrie, aussi désirable que nécessaire* ». 50.000 Espagnols ont émigré l'an dernier. La seule Argentine a accueilli 30.000 d'entre eux. Chiffres dérisoires... Le régime s'emploie à trouver des lieux d'asile pour ceux que son système économique ne peut nourrir. Un accord signé cette année entre Madrid et Bonn prévoit l'émigration de travailleurs espagnols vers les centres industriels de l'Allemagne occidentale. L'Ambassadeur franquiste à Rio de Janeiro lance comme un bulletin de victoire cette affirmation : « *Le Brésil est en mesure d'absorber 50.000 émigrants espagnols.* »

La logique du système conduit à l'émigration en masse de la population, cette expulsion de fait. Le régime n'a pas créé le problème. Le problème a créé le régime. Il a été enfanté dans la

violence d'une guerre sociale pour maintenir un système de répartition de la propriété qui date du siècle dernier. L'Espagne] avait alors 15 millions d'habitants. Elle en comptait 21 millions en 1920, et la réforme agraire apparaissait déjà comme une inévitable conséquence de la poussée démographique. La concentration de la richesse agraire impose un « plafond » à la population. Mais la poussée démographique ne connaît pas de plafond. L'Espagne d'aujourd'hui a 29 millions de bouches à nourrir; et le problème est devenu si pressant que le régime ne peut plus s'en détourner. Il lui faut l'aborder. Mais comment pourrait-il le résoudre? Va-t-il réaliser la réforme agraire qu'il a pour mission d'empêcher? A l'Espagne d'aujourd'hui, ce grand corps qui étouffe dans le corset d'un système de répartition agraire qui n'est plus à sa taille, le régime ne peut offrir que le remède de bonne femme d'un projet de remembrement des parcelles...

II. — La concentration du pouvoir d'achat contre le développement de la production

Cependant, à la ville, précisément à Barcelone, capitale industrielle du pays, l'agitation sociale renaît dans la période octobre-novembre, sous l'effet du déséquilibre croissant entre les prix et les salaires. Déséquilibre qui puise sa source dans une inflation continue, dont le gonflement des budgets de l'État ne donne qu'une idée insuffisante. En chiffres absolus, l'écart est considérable entre le budget de 1935 — 4 milliards 841 millions de pesetas — et celui de 1952 — 22 milliards 745 millions. — Mais compte tenu de la dépréciation progressive de la peseta, la valeur réelle des 22 milliards d'aujourd'hui est inférieure à celle des 4 milliards et demi d'avant-guerre. Le gonflement du budget n'est pas la cause du phénomène d'inflation, mais l'un des signes par lesquels il se manifeste. L'apparence d'un accroissement des dépenses recouvre la réalité d'une compression budgétaire imposée par l'insuffisance des rentrées et le souci de tendre vers un équilibre d'ailleurs jamais atteint. Les prévisions budgétaires comportent chaque année un déficit initial. Si les dépenses réelles sont toujours

supérieures aux prévisions — et c'est là une des conséquences de l'inflation, — les rentrées sont inférieures aux espérances [1]. Phénomène qui s'explique par l'appauvrissement du pays et les imperfections du système fiscal.

Si la compression budgétaire est une réalité, l'examen comparé des dépenses actuelles et de celles d'avant la guerre civile souligne, par contre, l'accroissement désordonné des dépenses improductives de la sécurité intérieure et des forces armées.

	Budget 1952	Pourcentage	Budget 1935	Pourcentage
Montant global des dépenses	22.745.000.000		4.841.000.000	
Dépenses de la Sécurité intérieure (Intérieur) et de la Répression (Justice)	3.967.919.000	17,40 %	374.019.000	7,7 %
Dépenses militaires (Guerre, Marine, Air) et coloniales (Action au Maroc) .	8.320.187.000	36,50 %	660.468.000	13,6 %

Cette montée des dépenses militaires et de sécurité intérieure de 21 % avant guerre à 54 % aujourd'hui entraîne nécessairement une réduction massive des dépenses productives et des investissements. Les crédits des ministères de l'Agriculture, du Commerce, de l'Industrie et des Travaux publics qui totalisaient en 1935 876 millions de pesetas — 18,10 % du budget — ne représentent plus que 12 % du budget de 1952 — 2 milliards 738 millions de pesetas.

Mais cette amputation d'un tiers des dépenses productives ne signifie pas une limitation réelle de l'action des pouvoirs publics en matière économique. Les charges qui ne figurent pas au budget des ministères sont supportées par les organismes autonomes. Innovations essentielles du régime, les organismes autonomes ont curieusement proliféré depuis dix ans, au gré des appétits des « jérarques » phalangistes. On en compte aujourd'hui 900. Il en

1. Pour les 5 exercices de la période 1945-1950, le déficit global du budget atteignit 11 milliards 520 millions de Ptas, somme qui n'a pu être couverte que par les avances de la Banque d'Espagne et l'emprunt.

est de singuliers et d'aussi superflus que « l'Institut des billets de logement » et celui du « parc automobile des ministères »[1]. D'autres, à l'exemple de la RENFE (Réseaux des chemins de fer) assurent des services essentiels. Certains de ces organismes sont pauvrement dotés, et cinq d'entre eux ont absorbé l'an dernier plus de 3 milliards et demi de pesetas[2]. Chacun de ces organismes a son budget particulier, normalement alimenté par les subventions de l'État et des collectivités locales et les taxes acquittées, le cas échéant, par les usagers. Le budget global des organismes autonomes a atteint, l'an dernier, 7 milliards 151 millions de pesetas. La prolifération des comptabilités particulières, obstacle à tout contrôle efficace, aboutit à ce résultat singulier : les dépenses portées au budget de l'État ne représentent plus que les 3/4 du total réel des dépenses régaliennes. Compte tenu des 4 milliards 100 millions des budgets des collectivités locales, le montant global des dépenses publiques s'est élevé, pour l'exercice 1951, au chiffre de 33 milliards 216 millions de pesetas, alors que le revenu national ne dépassait pas 119 milliards...

Pour faire face à ce total exhorbitant, les pouvoirs publics vont demander à l'emprunt les ressources que l'impôt ne leur fournit pas. L'État n'est pas seul à faire appel au crédit public. Les collectivités locales, les organismes autonomes émettent à l'envi des titres dont le remboursement est d'ailleurs garanti par l'État. La dette se gonfle d'année en année. Ses intérêts grèvent de plus en plus lourdement les budgets. Contribuant à élargir le déficit, ils imposent de nouveaux appels au crédit. Cercle vicieux qui entraîne une hausse continue du volume des émissions et du pourcentage des dépenses publiques financé par l'emprunt. Les bons souscrits par le public ne représentaient, en 1947, que 17 % des ressources des organismes autonomes. En 1951, ce pourcentage est monté à 30 %[3]. Le total des actions émises par l'État et les collectivités

1. Ce service « autonome » a d'ailleurs absorbé l'an dernier 99 millions de pesetas — près d'un milliard de francs — plus que l'Institut du Blé (73 millions) et celui de la Monnaie (64 millions).

2. Institut National de l'Industrie : 1937 millions de pesetas ; Institut de Colonisation : 534 ; Assurances maladie : 387 ; Institut du logement : 371 ; Ravitaillement et transports : 337.

3. Entre temps, la part des dépenses de ces organismes couverte par la subvention de l'État était tombée de 39 % en 1947 (1 milliard 561 millions de pesetas sur un total de dépenses de 4 milliards 14 millions) à 18 % en 1951 (1 milliard 279 millions de pesetas sur un total de 7 milliards 151 millions).

publiques s'est élevé à 15 milliards 912 millions de pesetas dans la période 1940-1945, et à 25 milliards 687 millions dans les cinq années suivantes. Soit 41 milliards 609 millions, contre 23 milliards 998 millions de bons émis par le secteur privé. Le secteur public arrive à absorber plus de 63 % des capitaux disponibles. L'inflation dont souffre l'économie espagnole est une inflation de crédit. Pour la freiner, les banques limitent les crédits alloués aux particuliers, tandis que l'État recourt à des pratiques qui ressemblent fort à des emprunts forcés. Les banques sont invitées à investir en bons d'État 40 % de leurs disponibilités, et un décret de mars 1951 a élevé de 30 % à 60 % la part des dépôts des caisses d'épargne qui doit obligatoirement être investie en bons d'État.

L'État, d'autant plus besogneux que l'excès de ses dépenses épuise la source de ses rentrées, vit à la petite semaine des avances de la Banque d'Espagne ; et celle-ci n'a d'autre recours que d'émettre de nouveaux signes monétaires. Ils parviennent à la trésorerie dépréciés par leur multiplication, et l'État doit demander à la Banque d'Espagne de nouvelles avances qui se traduisent par de nouvelles émissions de papier monnaie. La circulation fiduciaire se gonfle de mois en mois. Elle est montée de 13 milliards 556 millions de pesetas en 1939 à 18 milliards 960 millions en 1945 et à 31 milliards 660 millions au 31 décembre 1950. Elle atteignit 35 milliards 300 millions en juillet 1952 et 36 milliards 645 millions au dernier bilan. Accroissement bien réel, compte tenu de la dépréciation de la monnaie, puisque les 36 milliards d'aujourd'hui représentent 7 milliards de pesetas d'avant-guerre, et qu'en 1935 la circulation fiduciaire ne dépassait pas 4 milliards 836 millions de pesetas. Le gonflement de la circulation fiduciaire précède et motive la dépréciation de la devise.

Ce lent et continuel processus inflationniste entraîne les conséquences propres à toute inflation : la hausse des prix, la prolétarisation des rentiers, le retard des salaires sur les prix. Mais ces conséquences inévitables sont aggravées par certains facteurs propres au régime franquiste, et, tout d'abord, par l'orientation du système fiscal. Dans une étude récemment publiée par le journal phalangiste *Arriba*, et qui entre dans le cadre de la campagne démagogique lancée par l'aile des « Vieilles chemises », l'expert financier César Albiñana affirme que le produit des contributions indirectes, qui grèvent les articles de consommation sans

égard aux facultés de chacun, représente actuellement 54,4 % des rentrées du fisc. De ce fait, 83 % de la population espagnole qui ne possède que 30 % du revenu national, supporte 60 % des charges publiques.

Le blocage systématique des salaires constitue un second facteur d'aggravation des conséquences de l'inflation. La dernière augmentation générale des salaires remonte au début de l'année 1950. Les statistiques publiées à cette époque exprimaient l'augmentation des salaires par l'indice 281 [1] — indice 100 en 1936.

Depuis lors la montée des prix s'est poursuivie. Elle a atteint son point culminant au printemps 1951, où elle s'exprimait par l'indice 572 (sur la base de l'indice 100 en 1936). L'accroissement de la production agricole a entraîné une baisse sur les produits alimentaires. Mais le mouvement de hausse s'est poursuivi dans tous les autres secteurs, notamment dans celui des vêtements. L'indice général des prix marque actuellement une très légère régression de quelques points sur le maximum du printemps 1951. Si le salaire est multiplié par 3, les prix sont affectés du coefficient 6. Rapport qui entraîne une baisse du niveau de vie de l'ordre de 50 %. En pratique, le niveau de vie est encore abaissé par les inégalités du mouvement de hausse des prix. Les articles les plus affectés par la hausse sont les plus nécessaires à la vie : les produits alimentaires. La hausse des denrées s'exprime actuellement par l'indice 740 (indice 100 en 1936). Elle atteignait 764,9 au printemps 1951, époque où, nous l'avons vu, l'indice général des prix s'établissait à 572. Le travailleur dont les ressources ont triplé paye sa nourriture 7 fois et demi plus cher qu'en 1935. Le pourcentage du salaire consacré aux achats alimentaires est deux fois et demie plus élevé qu'avant guerre. La part des ressources du travailleur autrefois consacrée aux achats de produits industriels — vêtements, chaussures, articles ménagers — est pratiquement absorbée par le secteur alimentaire. A l'intérieur même de ce dernier, les denrées les plus affectées par la hausse sont celles dont la consommation est plus difficile à réduire. Le pain, aujourd'hui en vente libre, coûte neuf fois plus cher qu'avant guerre (0 ptas 55 en 1936 —

1. Ce chiffre comprend le salaire de base, plus diverses gratifications (des dimanches et fêtes, du 18 juillet, de Noël, vacances payées, primes d'ancienneté, de logement), déduction faite des sommes versées à l'État au titre des assurances sociales.

5 ptas aujourd'hui). La charge du pain quotidien grève trois fois plus lourdement qu'avant guerre un salaire par hypothèse triplé. La part du pain est difficilement réductible. Sans doute la hausse est-elle moins sensible sur d'autres denrées. La masse consommatrice préférera cependant faire porter sur celles-ci, moins strictement nécessaires, plus chères en chiffres absolus, les inévitables restrictions. Les conditions économiques anormales opèrent un reclassement des denrées. Certaines d'entre elles, autrefois de consommation courante, passent au rang de produits de luxe. Pour atteindre le niveau de 1931-1935, compte tenu de l'accroissement démographique, la consommation de sucre devrait s'élever, selon les statistiques officielles franquistes, à 330.000 tonnes [1]. L'an dernier, une production de 300.000 tonnes a laissé un reliquat invendu de 115.000 tonnes, qui, s'ajoutant à la production de l'année en cours, provoque la saturation du marché. Les disponibilités sont deux fois supérieures aux possibilités actuelles de la consommation. Sur la base des chiffres d'avant guerre, les besoins en riz sont évalués à 340.000 tonnes [2]. Mais, cette année, l'annonce d'une récolte de 325.000 tonnes a jeté l'alarme dans les secteurs producteurs. A peine des conditions climatologiques exceptionnellement favorables et un retour partiel à la liberté du marché ont-ils entraîné, deux années consécutives, le relèvement de la production agricole, que déjà on n'entend plus parler, de toutes parts, que de surproduction et de mévente. Pour combattre la panique, le *Bulletin de la Chambre de Commerce de Madrid* oppose en vain aux craintes des producteurs le chiffre des besoins de la consommation. Les producteurs et les commerçants savent que les possibilités du marché sont déterminées non par les besoins théoriques de la population, mais par la réalité de son pouvoir d'achat. Ils ont vu comment, l'an dernier, une récolte de pommes de terre, inférieure aux besoins de la population calculés sur la base des chiffres d'avant guerre [3] a provoqué un effondrement des

1. Estimations du Bulletin de la Chambre de Commerce de Madrid. Octobre 1952.
2. Ib.
3. En Galice le kilo de pommes de terre qui, actuellement, est remonté à 2 ptas, était tombé au début de l'année à 0 ptas 10. A Tarrasa (province de Barcelone), en juin dernier, la concurrence entre les détaillants fit tomber les cours successivement de 1 pta 10 à 1 pta, et de 0 pta 60 à 0 pta 25. Un commerçant ne pouvant, même à ce prix, épuiser son stock organisa une distribution gratuite aux ménagères.

cours. Bien que d'importants contingents aient été exportés, notamment vers la France et les États-Unis, on a vu, dans certaines villes, des commerçants jeter ou distribuer gratuitement des stocks invendus de pommes de terre pourrissantes. Cette expérience a incité *les agriculteurs à se tourner vers d'autres cultures, plus rémunératrices.* La surface ensemencée en pommes de terre a été, cette année, plus restreinte que l'an dernier. Les facteurs qui limitent la consommation ont accompli leur office : ils ont agi sur l'appareil producteur à la façon d'un frein. La limitation des facultés de la masse consommatrice, la concentration du pouvoir d'achat en une étroite sphère privilégiée imposent un « plafond » à la production. L'accroissement de la production agricole, contrebalançant la poussée inflationniste, contenait, depuis un an et demi, la montée de l'indice des prix. Si la sous-consommation freine la production, la course ascendante de l'indice des prix va reprendre, entraînant une compression progressive du pouvoir d'achat et du marché interne.

Quel remède à ce mal? « Exportons davantage » — conseille la presse du régime. L'Espagne en est réduite à rejeter vers l'extérieur l'excédent de sa production, comme elle rejette l'excédent de sa population.

III. — La crise des exportations

Exporter? Mais vers quels marchés? Franco affirmait, le 20 mai dernier, dans son discours de Puertollano : « *La tragédie de l'Espagne ne réside pas dans le manque de marchés pour exporter, mais dans le fait qu'elle n'a rien à exporter.* » L'Espagne n'a pu, il est vrai, profiter, dans la même mesure que dans les années 1914-1921, de la période de forte demande de la guerre et de l'après-guerre. Les exportations des douze dernières années n'ont même, à aucun moment, dépassé 60 % des chiffres de la période 1930-1935 [1].

1. Le volume des exportations atteignait alors la moyenne annuelle de 6.322.000 tonnes. Tombées à 2.392.000 t. pour la période 1940-1945,

Mais si la production a jusqu'à ce jour manqué à la demande, la demande risque aujourd'hui de manquer à la production. Les jours de 1921 menacent de revenir. Au cours du premier semestre de 1952, le volume des exportations s'est, il est vrai, maintenu égal au chiffre de la période correspondante de 1951. Néanmoins les rentrées ont sensiblement baissé. Le solde créditeur de 169 millions du premier semestre 1951, s'est converti, en juin 1952, en un déficit de 90 millions de pesetas. Le phénomène s'explique par les nouvelles tendances du marché extérieur. Les exportations de produits miniers — fer, pyrites, wolfram, mercure — ont sensiblement augmenté; mais les prix de vente de ces produits ont été touchés par la baisse générale des cours des matières premières sur le marché mondial. Par contre, on constate une diminution des exportations de denrées alimentaires — primeurs, vins, conserves, huile d'olive, — et surtout de produits manufacturés — machines à coudre [1], cotonnades... Les exportations industrielles sont menacées par la concurrence renaissante du Japon et de l'Allemagne. La reprise de l'industrie textile japonaise a déjà eu pour effet de fermer le marché australien aux produits de l'industrie textile catalane. La revue « *El Economista* » avouait en août dernier : « *En moins de quelques mois, nous avons vu se fermer bien des marchés que nous avions conquis. Le retour aux circonstances normales, dans lesquelles le prix et la qualité constituent des facteurs décisifs, nous ont enseigné que la publicité et une bonne organisation de vente ne suffisent pas... Une grande partie de ce qui est produit dans ce pays ne peut soutenir la concurrence étrangère, même à plus bas prix.* » Au nombre des facteurs qui, sur le marché mondial, défavorisent l'industrie espagnole, *El Economista* citait l'outillage arriéré et le faible rendement des ouvriers mal payés et démoralisés. Si le blocage des salaires abaisse le prix de revient, ce facteur favorable à l'exportation, est en grande partie annulé par l'importance des perceptions que l'État exige des industriels au titre des assurances sociales. L'industrie, bridée dans son développement par la compression du pouvoir d'achat interne, est menacée dans ses débouchés extérieurs. Pour conjurer une crise aiguë de mévente

remontées à 3.500.000 t. dans les 5 années suivantes, les exportations de l'après-guerre ont atteint leur point culminant en 1950 — année du déclenchement de la guerre de Corée — avec 3.670.000 t. Elles sont retombées l'an dernier à 3.600.000 t.

1. Selon *El Economista*, l'exportation des machines à coudre aurait baissé dans la proportion de 80 %.

qui unirait contre le régime, dans un commun mécontentement, le patronat et les ouvriers sans travail, les théoriciens du régime échafaudent de grandioses projets de modernisation de l'outillage, destinés à permettre à l'industrie espagnole d'affronter la concurrence étrangère.

La réalisation de ce plan de rééquipement présuppose l'octroi de crédits américains, et ceux-ci ne sont pas moins nécessaires pour compenser le déficit de la balance des comptes, particulièrement importante dans rapports avec les pays de la zone dollar. La conjoncture économique modifie les rapports des deux interlocuteurs de la négociation hispano-américaine. Le relèvement de la production qui, mettant l'Espagne à l'abri de besoins immédiats, lui permettait, au début de l'année, de résister à la pression américaine, suscite, par le détour de la mévente, de nouveaux et urgents besoins de crédits. Le facteur temps qui jouait naguère en faveur du régime se retourne contre lui. Pour hâter le moment de l'accord avec Washington les négociateurs espagnols doivent limiter leurs exigences et l'équipe dirigeante croit devoir faire montre d'une intention de « libéraliser » les institutions [1].

Les crédits obtenus au prix de ces concessions seront-ils au niveau de l'ultime tentative à laquelle la réalité économique accule le régime : ce rêve utopique d'une grande industrie, qui, semblable à une plante factice sans racine en terre, serait nourrie d'apports étrangers, en outillage et en capitaux, et travaillerait pour l'étranger? Ce système qui ne laisserait à l'Espagne, convertie en atelier de transformation, que le prix dérisoire du travail n'exigerait pas seulement des crédits considérables; sa réalisation demanderait de longs délais. Si, par impossible, la générosité américaine était à la mesure des espérances franquistes, l'industrie espagnole pourrait, sans doute, par un long effort continu, se hisser au niveau des industries concurrentes qui possèdent, sur elle, le double avantage de l'avance technique et de la sécurité des débouchés intérieurs. Mais il ne suffit pas à l'industrie espagnole d'égaler

1. « *Pueblo* », organe des syndicats phalangistes, a lancé le slogan d'une « démocratisation » des syndicats. Des émissaires du régime ont pris contact avec des militants syndicalistes de la Résistance pour les amener à soutenir ce projet. La vieille idée d'une « opposition officielle » travailliste a reparu et a fait l'objet de tractations avec des militants socialistes. Ces conversations ont été évoquées, en août dernier, au congrès socialiste de Toulouse, qui a d'ailleurs formellement repoussé toute forme de coopération avec le régime actuel.

ses concurrents : elle doit les surclasser dans l'immédiat, assez nettement pour assurer à sa production de vastes débouchés extérieurs susceptibles de compenser la compression progressive du marché interne et de justifier l'emploi de la main-d'œuvre en excédent.

IV. — De la réalité économique a l'agitation sociale

Si l'essor de l'industrie d'exportation n'atteint pas ces objectifs, son rôle n'est pas rempli. Une légère amélioration des exportations pourrait sans doute atténuer ou retarder la crise de mévente... Mais ses effets momentanés seraient annulés par la poussée des facteurs de déséquilibre : la double montée de la population et de l'inflation.

L'une accroît la main-d'œuvre en excédent; l'autre réduit les possibilités du marché interne. Mais voici que cette limitation de la production aiguillonne le mal social en tarissant l'embauche, comme elle aiguillonne l'inflation en tarissant l'impôt... Les phénomènes économiques ne sont jamais isolés. Leurs effets sont multipliés par l'action réciproque qu'ils exercent les uns sur les autres, et qui détermine des réactions « en chaîne », comparables aux réactions atomiques. Le déséquilibre entre la répartition agraire et la poussée démographique crée la population flottante, mais ce mal social ne serait pas aussi aigu si les possibilités d'emploi de l'industrie n'étaient pas limitées par la concentration du pouvoir d'achat. La conjonction de l'inflation et du blocage des salaires agit à la façon d'un frein sur la demande et la production, mais le marché serait moins restreint si le pouvoir d'achat de la masse rurale n'était pas limité par la concentration agraire, par le faible rendement des domaines et l'inégale répartition du revenu de la terre. Nous retrouvons la concentration à la source de tous les désordres de l'économie espagnole. Aussi bien l'exploitation totale des ressources du sol et la division du pouvoir d'achat sont-elles imposées par la poussée démographique et le développement du potentiel de production des biens de consommation au rythme de l'avance technique. La déconcentration est à la fois le résultat et la condition de la croissance du corps économique. Ses effets sont indifférents

au mode de gestion de l'économie. Ils sont aussi évidents, plus peut-être, dans un capitalisme épanoui du type américain que dans une société socialisée. Mais la loi de la déconcentration n'est nulle part aussi manifeste que dans les désordres des sociétés qui prétendent la méconnaître. La conjonction de la paralysie de la production et de la poussée démographique détermine, dans ces pays, une baisse progressive, continue, du niveau de vie... Le mal social croît sur la putréfaction du corps économique. Vient le moment où la baisse du niveau de vie menace d'éteindre la vie, et, si elle n'est interrompue par l'amorce d'une évolution économique, détermine une réaction de l'instinct vital : une révolution sociale. Divers symptômes annoncent l'approche de ce moment. Le plus net est l'attitude des « Vieilles Chemises » phalangistes. Entraînée par la masse ouvrière qu'elle prétend encadrer et peut-être désireuse de marquer un point sur ses rivaux conservateurs et monarchistes, la vieille Phalange a lancé une campagne démagogique dont les deux thèmes principaux sont le logis à bon marché et le relèvement des salaires. La question des salaires fut posée par la Phalange dès le début de l'année 1952. L'été dernier, la pression des syndicats phalangistes était devenue si forte que le ministre du Travail crut devoir exhorter les travailleurs à la patience par un message radiodiffusé. Au mois de septembre, *Pueblo*, organe des syndicats phalangistes, reprit la campagne en faveur du relèvement des salaires et, au début d'octobre, la question était posée en Conseil des ministres par le ministre du Travail Giron qui se heurta à la classique objection du cycle infernal des salaires et des prix. Une solution de compromis fut alors envisagée : celle d'un versement exceptionnel égal à un mois de traitement pour les employés et à trois semaines de salaire pour les ouvriers.

Dès que cette délibération fut connue, on vit apparaître à Barcelone des tracts invitant la population ouvrière à un mouvement de protestation au cas où l'opposition patronale ferait échouer le projet de versement exceptionnel. Le Gouvernement céda. La date du versement, d'abord fixée au 31 octobre, devait être reportée au 30 novembre en raison de l'opposition patronale.

L'incident appelle deux conclusions. A l'automne 1952 comme en mars 1951, le mécontentement ouvrier a déterminé l'action de la Phalange, mais une prise de position de celle-ci a encouragé l'action clandestine. Si, au printemps 1951, le Gouvernement a

fait face à une grève déclenchée, en octobre 1952 la simple menace d'une grève suffit à imposer une mesure sociale.

Voici le régime aux prises avec les forces vives dont il prétendait contenir la poussée dans l'étroite structure d'un système de répartition périmé. Le régime a pu vaincre, éliminer, tromper tous ses adversaires politiques... Mais l'inflexible loi des phénomènes économiques ne lui fera pas grâce.

Elena de La Souchère.

Sources : *Bulletins de la O.P.E.* Président Gordon Ordaz : *Al borde del desastre*; — Extraits des journaux espagnols : *ABC*, *Arriba*, *Pueblo*, *El Economista*.

B. Dort.

« PAUL ÉLUARD EST MORT... »

« *Paris 18 novembre. Le poète Paul Eluard est mort ce matin à 9 heures. Il avait cinquante-sept ans.* »

Comment y croire? Les morts ne se ressemblent pas. Certaines ne font que consacrer un état de choses. D'autres rompent par surprise un fil tendu à l'extrême, à moins que ce ne soit ce fil qui, de lui-même, cède... Mais pour Eluard?

« *La mort n'est pas morale, car, seule, elle est informe — je ne peux la refuser. Le plus solennel abus de langage prétend qu'une belle mort rend immortel.* »

Oui, puisque sa poésie, long exercice conduit et repris sans relâche pendant près de quarante ans, est celle de la vie même. « La poésie, c'est le réel même. » Pour lui, au moins, nulle complaisance, nul soin du geste et de l'attitude, nul regard par-delà, nul espoir de statue. Donné pour mort en 1924, il a ressurgi de cette fausse mort pour signifier la vie. Attentif, appliqué, ne refusant rien d'emblée, aucun sentiment, aucune formule, Paul Eluard a suivi tous les mouvements de son histoire, de notre histoire. Alors que la poésie se connaissait dans sa propre négation (négation qui se voulait aussi apothéose), il fut l'un de ceux, rares, qui ramenèrent cette poésie à la modestie, l'inclinèrent doucement de son ciel extra-sidéral vers la terre, les choses et les hommes, qui la firent rentrer dans le monde, par la petite porte, celle par où passent les servantes. De lui, nous avons réappris à nommer les choses par leur nom et à ne plus nous y perdre. Il nous a tout dit, ses espoirs, ses malheurs, ses haines et ses tendresses ; il nous a permis de nous y retrouver. Son langage clair et transparent ne suscitait des mirages que pour mieux les dissiper. Il ne s'est pas fié aux fureurs, à la foudre ni à l'orage. Il a cru aux matins sans nier les soirs.

« *La simplicité même écrire — Pour aujourd'hui la main est là.* »

Il ne s'est rien refusé. Ainsi, lentement, le monde est venu se prendre aux doux pièges qu'il lui tendait. Ni les aubes ni les dures nuits ne lui ont suffi. Il les chanta ensemble, mêlées et confondues.

« Et si les soleils dont j'ai joui ont été brisés par des nuits innombrables, si je n'ai pas connu ma victoire, j'en ai gardé la notion. »

Poésie d'un homme seul, déchirée par toutes les ronces et les épines, où sur l'éclat de la neige vient toujours à pointer une goutte de sang, où le cristal toujours se fêle. la poésie de Paul Eluard évoque pour nous l'image d'une rose des vents dont le cœur demeurerait fixe, d'un lieu clos d'ombres et d'objets gris qui s'ouvrirait peu à peu au soleil, d'un monde où l'on ne parlait plus qu'à voix basse et où, lentement, les paroles se mettraient à vivre, à appeler, à résonner. Et ce furent Les Livres ouverts. *La poésie d'un homme, d'un petit magicien triste, devenue la poésie de chacun. Une poésie publique. Le mot restauré dans sa force originelle, les choses ramenées à leur place et l'homme, libre, au milieu d'elles.*

Poésie ininterrompue où vivre devient une évidence mais où la question qui se pose est celle de « vivre bien ». Les phrases d'Eluard désormais pèsent leur vrai poids.

Elles mesurent l'espace, elles nomment ; elles signifient le labeur incessant et l'espoir tenace d'un homme qui parle pour parler et non plus pour se taire.

« L'accord de l'homme et de l'or — un regard lié à la terre. » Et beaucoup plus tard, la même voix, le même son : « L'espace est à la mesure de l'homme. Et le temps est scellé d'un printemps laborieux et tenace. »

Poésie pratique.

Mais il est encore trop tôt et notre étonnement devant cette mort trop vif, pour prendre les mesures de cette poésie [1]. *Contentons-nous d'y reconnaître l'œuvre obstinée d'un homme qui, rejetant tous les commandements et toutes les règles — celles d'une littérature lourde de trop de morts à jamais morts et ceux d'une époque où mille vérités folles s'affrontent à mort, — s'est employé, modestement, à nous proposer l'image d'une vie où la Vérité tout naturellement se fasse jour au terme d'une longue maturation, où le passé et le futur se confondent dans un inépuisable présent ; d'un homme qui a vécu de cet espoir.*

Eluard mort? Comment y croire puisque cet espoir subsiste. Ne le disait-il pas lui-même, il y a si peu de temps :

« Nous nous comptons toujours au nombre des vivants, et jamais au nombre des morts, que l'on ne compte pas. »

B. Dort.

1. Que, dans notre numéro de février, Colette Audry évoquera plus longuement.

Livres

Marie Dubois, par *Audiberti* (Éditions Gallimard)

Hors de doute que M. Audiberti (pour parler comme M. Émile Henriot) est un des écrivains les plus doués de sa génération. Hors de doute que M. Audiberti possède le style gothique — flamboyant — moderne — baroque le plus original qui soit — (la marquise ne sort jamais à 5 heures chez Audiberti) — et que ce style possède un *coup de reins* d'une souplesse et d'une sensualité peu ordinaires. Hors de doute, enfin, que l'homme. intelligent comme une cinquantaine de prix littéraires réunis, est agité par quelques obsessions de derrière les fagots (Amour embrassé à la mort. goût très « méditerranéen » des corps, etc.) qu'il arrive parfois à « lâcher » de fulgurante manière. D'où vient donc que tous les romans de M. Audiberti déçoivent et laissent le lecteur stupide? De cela, tout simplement, que M. Audiberti n'est pas un romancier mais un poète. J'ai longtemps cherché avant de tomber à pieds joints dans cette évidence et de comprendre ces livres barrés d'éclairs, ces tendresses sauvages, vaines et douces comme des orgasmes, ces piétinements, ces déroulements de phrases haletantes avec leurs chutes, leurs secousses et leur ennui, souvent. jusqu'à la métaphore éclatante, au bout, brandie comme une tête tranchée.

Pourquoi donc écrit-il des romans, M. Audiberti? Parce que, pour son malheur, il sait (il aime) voir et décrire, parce qu'il sait même donner un langage à des personnages. Mais il ne sait pas comment s'en tirer : d'un côté, le poète de *Des tonnes de semence*, de l'autre une espèce d'auteur précis, pas dupe et lucide jusqu'à la panique. Quand on lit un roman d'Audiberti, on a très nettement l'impression de se promener *à l'intérieur* d'Audiberti et d'assister à tous les coins de rue (les rues de l'âme) à un féroce combat de catch entre Céline, Valéry, Giono et quelque Platon un peu saoul. Une bagarre qui vaut la peine mais ne donne pas, au bout du compte, un roman. Prenez Giono — un lyrique, un poète, aussi, certes — ça c'est un fin boxeur, souvent, et qui frappe dur et vite. *Naissance de l'Odyssée* ou *les Ames fortes*, c'est du Ray Sugar Robinson tout pur. Avec Audiberti, vous assistez à une prodigieuse bagarre, vous poussez des oh! des Ah! des Vas-y! Mais vous regrettez un peu ce jeu d'esquives, de feintes, ces ruses et cette sûre maîtrise, cette méchanceté et cette économie qui enthousiasment les amateurs du noble art.

Michel POUSINET.



Au Bon Beurre, par *Jean Dutourd* (Éditions Gallimard)

Comment cela est-il arrivé? Laissons-nous aller à des suppositions : M. Jean Dutourd venait de terminer *Au Bon Beurre* ou *Dix ans de la*

vie d'un crémier. Il n'était pas mécontent de son œuvre — il le trouvait *bon* — lorsqu'une crainte lui déchira l'âme. On n'allait pas le comprendre, on n'allait pas saisir la finesse de son propos et l'importance de son personnage, on n'allait pas lui donner ses vrais ancêtres, on n'allait pas voir qu'il ressuscitait le style noble du XVII[e] siècle (« *Il est bien triste que le style noble du* XVII[e] *siècle soit mort. J'ai une petite ambition, qui est de le ressusciter* »), on n'allait pas goûter ses tropes (« *Mon Dieu! que j'aime les tropes!* »), on n'allait pas remarquer la « *santé* » de son style (« *la bonne santé du style se reconnaît à une sorte de pétillement des mots* »), on n'allait pas...

M. de Montherlant a de ces inquiétudes. Pourtant, un taureau, c'est noble, c'est obstiné et « solaire », solaire comme une femme, d'ailleurs, comme Solange Dandillot, comme l'Amour, la Guerre, la Mort, la Vie, la Pluie et le Beau Temps. Bref, M. Dutourd était encore plus inquiet que M. de Montherlant. Dame, un crémier, ça n'est guère *solaire* au début et, à moins d'être Balzac... M. Dutourd prit le taureau par les cornes, il s'écrivit sa propre préface [1]. Parlons-en :

« *Esprit chimérique, je prétends que le crémier est le personnage capital de la France (et peut-être du monde) en* 1952. » Nous voilà prévenus. M. Dutourd n'a pas à hésiter. Il peut écrire du crémier, comme Racine des rois, Hugo et Tolstoï de Napoléon, Balzac des commis, Malraux des révolutionnaires, Montherlant des taureaux, Paul Claudel de Dieu. Le lecteur qui s'aviserait de croire que le crémier n'est pas digne d'être chanté par M. Dutourd se trompe. A personnage « *capital* », écrivain capital. Au crémier Jean Dutourd, à Jean Dutourd le crémier. Balzac ne nous a-t-il pas parlé de la cousine Bette, de César Birotteau, d'Eugénie Grandet?... « ... *Il vaut mieux imiter Balzac que M. Estaunié...* » Certes. Après tout, Racine « imitait » Euripide, les grands romantiques ne crachaient pas sur Walter Scott et M. Paul Claudel ne cèle pas que la Bible...

« *Je n'ai pas la prétention* (mais si, M. Dutourd, vous l'avez!) *d'avoir épuisé le sujet. Il aurait fallu Balzac ou Dickens.* » Oui, il aurait fallu Balzac ou Dickens — ou encore, Queneau par exemple, ou Marcel Aymé dans ses bons jours (qui deviennent, entre parenthèses, de plus en plus rares). « *Qu'on n'aille pas croire, surtout, que je sois réaliste ou naturaliste. Flaubert, Maupassant, Zola, ne me sont rien... Le réalisme donne à l'un de ses pôles Meissonnier ou la platitude, et à l'autre, Albert Dürer ou la folie.* » Encore que ces *pôles* du réalisme nous rappellent nos années de lycée, nous écrirons, puisque nous y sommes poussés : l'imitation de Balzac donne à l'un de ces pôles « Au Bon Beurre » ou « Dix ans de la vie d'un crémier » et, à l'autre, jusqu'à ce jour, personne.

Ça n'est pas que M. Dutourd ait manqué de bonne volonté. Ça n'est pas qu'il ne soit point « poète ». Ne compare-t-il pas des « *fromages à des rosaces de cathédrale* »? En vertu du principe, d'ailleurs, que « *la poésie... consiste (parfois) à transmuer de la crotte en azur* ». « *Erré-je* (ajoute l'auteur) *quand je pense que la poésie va du petit au grand et non vice-versa?* » Erre-t-il, en ces profondeurs? Nous croyons, en tout cas, que M. Dutourd est allé du petit au petit, du banal au banal, du fromage au fromage. Point du

1. Les phrases citées plus haut en sont extraites.

crémier au monstre (de Vautrin à Vautrin) mais du crémier de M. Dutourd au crémier de M. Dutourd. O vain itinéraire! Les fromages refusèrent de devenir rosaces, azur le beurre, soleil les œufs. Hélas! n'est pas alchimiste qui veut! Comment en un plomb vil le plomb s'est-il changé? O vaines alchimies!

Comme M. de Montherlant, donc, M. Dutourd était inquiet. Il allait être incompris. « *Il s'ensuit que je ne me fais pas la moindre illusion sur le sort du livre. Il n'aura aucun succès et me mettra tout le monde à dos : les Résistants et les Pétinistes, les Communistes et les Juifs, les germanophiles et les germanophobes, les crémiers et les professeurs de lettres.* »

Le livre de M. Dutourd a eu déjà, à ce jour (15 novembre) 33 éditions, la critique est excellente, un jury, dit-on, va le couronner. A la place de M. Dutourd, je serais encore plus inquiet. Quoi, le public serait-il si prompt à saluer le pôle qui donne Dürer, vous savez, le pôle Dutourd? Ou bien, par hasard, ne saluerait-il pas Meissonnier et l'Angélus de Millet?

La famille Poissonard, en dix ans, fit fortune. M. et Mme Poissonard étaient des salauds, avares, opportunistes (avant 43 : le Maréchal, après 43 : De Gaulle), froussards, *bien français*. Grâce au marché noir, ils ramassèrent des millions. Aujourd'hui, ils possèdent des immeubles, de l'or, des tapis et ont marié leur fille Jeannine Poissonard à un aristocrate. Le fils, Riri Poissonard, va au lycée. Quelle époque! Heureusement que M. Dutourd s'est trouvé là pour la fustiger en riant. Quelle époque! Et c'est vrai, madame Michu, c'est comme ça, j'en ai connu, ah, des B.O.F., il exagère pas ce M. Dutourd, ils cachaient de l'or dans les caves, la France...c'est du propre la nature humaine, elle couchait avec les Allemands, il a bien du talent, madame Michu, ce M. Dutourd, il a su joliment tourner ça, ils devraient tous lire son livre, les crémiers, les B.O.F., et si j'étais le gouvernement je lui donnerais un prix à ce monsieur... Quelle époque! Quel livre!

Michel Pousinet.



Jean Santeuil, de *Marcel Proust* (Éditions Gallimard)

Avant d'approcher ce *Jean Santeuil*, il est légitime de se poser la question de son existence même, de s'étonner qu'œuvre de cette ampleur nous soit ainsi livrée, comme le moindre des romans de fin d'année, sans explications autres que celles, fort succinctes, de la Préface d'André Maurois. Et si celui-ci, ainsi qu'il le déclare, n'a joué « aucun rôle actif dans la découverte de ce manuscrit », de se demander pour quelles obscures raisons celui qui joua un tel rôle, Bernard de Fallois (dont le nom n'est mentionné qu'une fois) n'a pas été convié à nous expliquer quel fut, au juste, ce rôle. *Jean Santeuil* n'est pas, que je sache, tombé du ciel, parfait et prêt à l'impression; ces feuillets, retrouvés dans un carton à vêtements, ne constituaient sans doute pas une œuvre ordonnée et cohérente. Quels furent donc les principes qui guidèrent Bernard de Fallois dans leur classement? Le texte actuel de *Jean Santeuil* comporte-t-il la recension de tous ces feuillets ou seulement le choix de la majorité d'entre eux? Dans quel état Bernard de Fallois les

trouva-t-il : s'agissait-il d'un ouvrage de premier jet, de notes ou d'une œuvre déjà élaborée, construite? De quelle manière, procéda-t-il à leur lecture, et avec quelle approximation de vérité (on le sait, les manuscrits de Proust ne sont pas d'ordinaire d'une lecture facile)? Les sous-titres de la présente édition sont-ils de Proust ou de Bernard de Fallois? Bref, quelle est la part de l'un et celle de l'autre dans cette version? Autant de questions qui demeurent sans réponse, faute du moindre éclaircissement — autant de questions que l'on ne peut éviter de se poser quand l'on découvre, dans ce *Jean Santeuil*, des fautes (« Ernest de Rastignac »...), nombre de répétitions, des contradictions (ou ne serait-ce que des erreurs de transcription? : Combray appelé Etreuilles, puis, quelques lignes plus loin, Illiers déjà; le récit mené tantôt par « il », tantôt par « je » et ceci au cours d'une même phrase...). Le texte de *Jean Santeuil* demeure donc très incertain. Et ceci n'est pas une querelle de proustien acharné à ne perdre aucun balbutiement, aucun faux-pas de la démarche de Marcel Proust ces questions sont au cœur de toute réflexion sur *Jean Santeuil*, puisqu'elles ne visent rien moins que le degré d'achèvement ou d'inachèvement de ce roman, que le point qu'avait atteint le romancier Marcel Proust au moment où il l'abandonna. Interrogation capitale puisque l'intérêt majeur de ce *Jean Santeuil* tient à la place qu'il occupe dans l'œuvre de Proust, au fait qu'il constitue l'une des rares œuvres où l'on peut saisir, sur le vif, le passage d'un style d'écriture à un autre, d'une conception du roman toute traditionnelle à une conception nouvelle (et qui déborde le cadre même du « roman proustien »). La confrontation de *Jean Santeuil* à *La recherche du temps perdu* pourrait bien être aussi riche de sens que celle, proposée par André Malraux, par exemple, entre les trois versions de « Jésus chassant les marchands du Temple » du Gréco. Plus riche, encore, car c'est dans ce *Jean Santeuil* même, au cours de son déroulement, que nous voyons Jean Santeuil céder la place à Marcel Proust, ses expériences devenir celles de Proust, le romancier entrer dans son œuvre et en tirer les thèmes qui fonderont *La recherche*.

Il est en effet assez clair que, considérée isolément, *Jean Santeuil* n'est qu'une œuvre banale et manquée. Là encore l'incertitude de la présente version n'autorise guère que des suppositions. On peut pourtant affirmer sans trop grandes chances d'erreur que le projet initial de Proust fut de retracer la vie de son héros à la façon des romanciers du XIXe siècle, y mêlant leurs expériences personnelles et des éléments de leur invention, et à travers elle de décrire une époque, un ou plusieurs milieux sociaux. Son échec, dès lors, est évident : sans doute en fut-il conscient. A aucun moment Proust ne parvient à se détacher assez de son héros pour le voir et nous le présenter, non plus qu'à s'y identifier suffisamment pour regarder à travers lui le monde qui l'entoure et à nous le rendre sensible ainsi réfracté. Sa prose elle-même souffre d'un semblable malaise : riche déjà, et plus souple, plus ductile que celle, apprêtée et froide, des « *Plaisirs et des jours* », elle déborde à tout moment son objet, le perd, l'oublie. Lui fait défaut le ton souverain de *La recherche*. Elle nous offre à peu près tous les exemples de ce qu'on appellera plus tard « la phrase proustienne », mais comme par hasard et presque en dépit de Proust. Ainsi ce roman se décompose-t-il en épisodes divers, plus ou moins bien venus (dont certains constituent de

parfaits pastiches de Balzac : la biographie d'Antoine Desroches, « la première de Frédégonde », par exemple) dont la juxtaposition ne suffit pas à en faire ce « roman d'un jeune homme riche » qu'il aurait sans doute dû être. Il y a plus grave encore : Jean Santeuil lui-même, cet « il » à la fois le sujet et l'objet du récit, n'a, au fond, pas d'existence romanesque. Loin de servir à Proust pour s'exprimer, il le gêne, oblitère à tout moment sa vision personnelle et la rend presque insignifiante. Proust ne s'intéresse à Jean Santeuil ni en tant que personnage séparé et indépendant de lui, ni en tant que sa propre projection. Sans cesse il lui dénie cette objectivité à quoi toutes les créations romanesques aspirent (la curieuse et fréquente substitution au cours d'une même phrase du « je » au « il » le prouve assez). Jean Santeuil existe seulement comme une vitre dépolie que Proust ne se résout ni à accepter comme telle, ni à briser. Au plus, s'efforce-t-il de la tourner, mais cette fois c'est sa vision elle-même qui s'annule en tant que telle (vision d'un homme sur le monde) et le voici passé du côté des objets, voué à une épuisante objectivité : il ne lui reste plus, alors, qu'à jouer au moraliste soucieux de tirer des choses et des êtres des leçons univoques. Proust s'enferme dans un instant clos et le temps, ne fût-ce que sous la figure d'une perpétuelle menace à jamais insaisissable, est absent de *Jean Santeuil.* S'y superposent des tableaux, des scènes où Jean S. jouerait un rôle : y manquent les transitions, ce « temps du récit » qui est seul susceptible de conférer à une œuvre une véritable épaisseur romanesque.

Peu à peu, au cœur de *Jean Santeuil*, à mesure plus discontinu et moins cohérent, se creuse une absence, à peine décelable à certains indices, et qui l'annule. Et nous nous apercevons que cette absence, ce que Proust nous tait ou dissimule, porte justement sur l'essentiel : sur son expérience même de la vie. Il n'est pas parvenu à l'assimiler à *Jean Santeuil* parce qu'il s'agissait d'une expérience que, plus ou moins clairement, il savait conditionnée par sa propre situation fondamentale, par son homosexualité. Voulant la taire ou l'ignorer (ou ne la révéler que par des allusions déchiffrables seulement par « ceux qui savent »), il se condamnait du même coup à faire de son héros l'ombre d'un être auquel il attribuait arbitrairement des réactions et des sentiments qui, chez lui, Proust, étaient la conséquence de cette homosexualité à demi secrète. Il faut noter ici l'importance de la mère de Proust et de ses rapports avec lui, capitale au point que la mort de celle-ci paraît seule avoir permis à Proust de se revendiquer et de s'assumer tout entier et non plus en la pâle figure de Jean Santeuil.

Dès lors, de l'échec de *Jean Santeuil* peut naître *La recherche.* Non par un passage de la négation à l'affirmation mais par un simple changement de perspective. Et c'est de ce point de vue que la lecture de *Jean Santeuil* présente un prodigieux intérêt. Car nous n'y trouvons rien moins que les éléments fondamentaux de *La recherche*, avec les principes qui la gouvernent. Il n'y a pas de différence essentielle entre la matière de l'une et celle de l'autre, pas d'apport nouveau capital de l'une à l'autre (l'explicitation de certains rapports sexuels exceptée). Une différence quantitative peut-être, mais non qualitative quant aux matériaux de l'œuvre : les événements relatés ici et là sont comparables. Mieux, la trop fameuse « doctrine proustienne » du temps apparaît déjà dans *Jean Santeuil*, et son corollaire : la conception d'une œuvre d'art destinée à perpétuer cette

expérience, à l'inscrire dans la réalité de l'art et, par là, à la dépasser, à l'englober dans un contexte sûr et incontestable. « C'était comme se prouver à soi-même que cette vie ardente n'était pas seulement quelque chose d'inconsistant comme un rêve, qu'elle avait été vécue par d'autres, c'était s'y replonger, se la rappeler, en raisonner, la perpétuer, l'approfondir. » (J. S. t. II, p. 118.) Déjà Proust vise cet « état où nous avons comme objet une essence éternelle » (J. S., t. II, p. 233) : « Le présent peut être mort, il n'en reste pas moins accidentel. Tandis qu'en cet instant où une sensation se présentait dans le présent comme étant celle du passé, du rapprochement jaillit comme une sensation située hors de la prise des sens et dans le champ de l'imagination, qui maintenant ayant devant soi *un objet éternel* peut *le connaître*, si bien que tout d'un coup voici quelque réalité dégagée de ma vie, vue passer jadis comme des tableaux, gardée dans la mémoire, et, au lieu de la tristesse de quelqu'un qui n'a que des collections, au lieu de vivre sans vivre, avoir vécu, ou plutôt avoir vécu quelque chose qui vit encore et qu'on pourra vivre demain. » (J. S., t. II, p. 231, c'est nous qui soulignons.) Toute *La Recherche* s'annonce ici, avec son ambition extrême. Et ses deux thèmes centraux, celui de la Mort et celui du Savoir — l'un à l'autre accordés, le Savoir signifiant également la mort : la rupture de cet état d'innocence où l'être s'inscrit dans les choses, du monde uni et stable de l'enfance, et la possibilité d'opposer à cette mort un constant refus : le Savoir ressaisissant la vie — y sont en germe... Mais ils y sont mis au compte de Jean S. et ainsi dévalués, réduits au rang de sentiments inexpliqués d'un héros incolore.

Et tout se passe comme si Proust avait, au cours de la création de *Jean Santeuil*, pris peu à peu conscience de ces thèmes fondamentaux et imaginé de construire une œuvre à partir d'eux et où ils s'accompliraient et se résoudraient. Au lieu du monde ouvert de *Jean Santeuil* — un monde qui s'en va en morceaux — de reconstituer un monde total et dont il fût à la fois le sujet et le créateur; seul moyen d'opposer à la déperdition de l'univers réel, à sa décomposition temporelle dans le Savoir et sous l'incessant aiguillon de la Mort, un monde figé dans l'art, suspendu à l'évocation de ces moments « éternels » où le présent n'est plus accidentel mais l'absolue certitude dans laquelle l'imagination ayant devant soi un objet éternel, enfin, peut le connaître. Dès lors, toutes les interdictions tombent et le solipsisme (« L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi et, en disant le contraire, ment » *Albertine disparue*, t. I, p. 58) dans lequel son homosexualité enfermait Proust, loin d'opposer un obstacle à l'œuvre, en devient le principe essentiel. Proust retrouve cette totalité qu'il avait perdue en écrivant *Jean Santeuil*. Le problème même de la vérité de ses personnages ne se pose plus. Il nous importe peu que le « je » du narrateur ou Marcel le héros ne se donne pas à nous pour ce qu'il est : un homme qui aime des hommes. L'homosexualité imbibe toute *La recherche*. Elle la pénètre de partout puisqu'elle est à son fondement et que *La recherche* n'est que le produit du gigantesque effort entrepris par Proust pour surmonter le sentiment de sa différence et sa réclusion, non en l'explicitant mais en faisant le lieu où s'inscrit la totalité d'une vie...

De *Jean Santeuil* à *La recherche*, il y a donc plus que le passage d'un

roman manqué à un roman réussi (d'*Argow le pirate* aux *Chouans*). Si *Jean Santeuil* nous propose une histoire, *La recherche* est l'histoire d'une histoire. Le mode de la vision romanesque s'est renversé : il ne s'agit plus pour Proust de dégager les valeurs intrinsèques à un monde donné (fût-ce seulement sur le plan de l'imaginaire), mais de révéler les rapports qu'il entretient avec elles en tant qu'homme et qu'auteur à la fois. Au temps du récit se substitue le temps de la réflexion ; à la relation simple d'un romancier présent derrière ses personnages ou les regardant vivre avec eux, celle d'un romancier avec lui-même, avec sa vie ressaisie et comprise dans sa totalité.

L'inappréciable mérite de ce *Jean Santeuil*, tout incertaine que puisse être sa présente version, n'est-il pas de nous dévoiler sur le vif ce passage du roman traditionnel à cette forme si moderne du roman où la réalité s'abîme sous le regard d'un auteur qui est aussi le sujet de cette réalité mais dans laquelle, de cette destruction naît, comme l'écrit Proust lui-même (*La prisonnière*, t. II, p. 218) « une beauté nouvelle extérieure et supérieure à l'œuvre, lui imposant rétroactivement une unité, une grandeur qu'elle n'a pas ».

B. Dort.



Le Conquérant, par *J. M. Caplain* (Corrêa éditeur).

Les qualités de ce livre, que déséquilibre une composition malhabile, n'apparaissent pas tout de suite. On y sent des coupures, mais on y trouve aussi bien des redites et des longueurs. Pourtant on le lit. Pour l'intérêt de l'histoire racontée? Non, elle est aussi banale que possible et l'auteur ne le dissimule aucunement. Est-ce malgré sa banalité qu'on s'y intéresse quand même. Ce serait plutôt à cause d'elle et c'est ce qu'il faut expliquer.

Le titre du roman est équivoque et sans doute choisi pour cette raison. Un jeune garçon veut « avoir » des femmes, beaucoup de femmes. Il cherche à séduire une jeune étudiante. Mais il s'aperçoit vite qu'il n'est pas facile de feindre un sentiment sans finir par l'éprouver. Aussi son entreprise change-t-elle de sens. Pour être aimé, il est obligé d'aimer et il aime effectivement. Voilà donc le couple formé. Mais il n'a pourtant pas changé d'aspiration et il ne reconnaît pas son but dans ce qu'il a atteint. Il a réussi sa conquête, mais il est devenu captif. La déception est grave, car pour lui la recherche et la possession amoureuses ne sont pas des moyens pour atteindre une certaine femme, mais ont une signification par elles-mêmes. Il a bien « eu » une femme, mais il reste toutes les autres. Que cherche-t-il en elles? On pourrait dire qu'il est poussé vers elles par un juvénile désir de possession du monde. C'est un poncif de bonne compagnie. Mais en fait il ne cherche pas dans la femme autre chose que celle-ci, ce sont les femmes qu'il veut conquérir, non pas un monde dont elles ouvriraient les portes. Ce bon jeune homme n'est pourtant pas un cynique. Simplement, le monde extérieur, pour lui, est essentiellement féminin, le reste n'est que

décor secondaire. Les autres hommes en sont absents, ce sont de pures subjectivités qui se nourrissent de ce monde et ne peuvent en faire partie — comme hommes de certaines femmes, comme ex-conquérants — qu'au prix d'une déchéance qu'il faut avant tout éviter. Pourquoi ce « privilège » féminin? Parce que la femme est un objet animé ou — mais cela revient au même — une subjectivité incarnée. C'est vrai sans doute de tout être humain, mais c'est une vérité que chacun pour son compte a souvent envie d'oublier, surtout quand on regarde les autres parce qu'elle n'apparaît alors vraie que des autres et non du pur regard ou du pur désir auquel, soi, on se réduit. De plus la présence objective de l'autre est la plupart du temps immédiatement dépassée pour être « comprise » comme manifestation subjective. Seule précisément la femme désirée reste à la fois objet et sujet, pleinement l'un et pleinement l'autre. En ce sens elle est vraiment la réalité, celle qui émeut le plus, celle surtout qui étonne toujours. L'auteur et son héros ne se lassent pas de décrire, de ressentir cette réalité double : caresser *cette* femme dans *une* chair, caresser *cette* chair qui est *une* femme. Mais cette femme peut être autre chose qu'une chair, et cette chair peut se dépersonnaliser, n'être plus qu'un simple corps. Dans les deux cas, la réalité se dérobe. Il faut donc la conquérir, c'est-à-dire réussir à maintenir l'aspect sensuel de l'autre féminin, afin d'exclure à la fois le corps trop connu et la pure conscience de l'autre pour retenir seulement leur rencontre qui est plus et autre chose qu'une juxtaposition ou qu'une somme.

Naturellement, cette attitude est intenable, parce qu'elle vise à fixer un aspect réel, mais toujours évanescent, de l'autre. Autrui nous apparaît d'abord comme incarné, mais l'incarnation n'est qu'un point de départ : à partir de là, il faut ou nier l'autre et ne plus voir qu'un corps, ou bien le comprendre et saisir ou subir ses intentions. Vouloir fixer le moment passager de la séduction, c'est faire de la conquête un refus : le refus de ce qui la suit nécessairement, c'est-à-dire soit l'indifférence, soit la compréhension. Et ce refus ne peut qu'entraîner la mauvaise foi dans les rapports avec l'autre, la récrimination contre le partenaire ou bien la recherche de conquêtes successives qu'il importe d'arrêter à peine esquissées. C'est ce que le héros du livre apprend lentement et concrètement, tout au long d'expériences minutieusement et lucidement analysées.

Son échec est double. D'une part il ne peut réduire l'autre à être simplement une objectivité juste assez animée pour être séduisante, il ne peut empêcher l'autre de le conquérir autant qu'il veut le conquérir, il ne peut le contraindre longtemps à n'exister que pour lui, à n'être justement qu'un autre. D'autre part il ne peut éliminer sa propre altérité, il ne peut se réduire à une simple subjectivité séductrice. Il a horreur d'être regardé, mais, ne pouvant l'éviter, il cherche à diriger le regard qui se pose sur lui. Au lieu d'être vu, il cherche à se voir pour pouvoir imposer aux autres la vision qu'il a de lui-même. Caressant une fille, ce qui l'intéresse, ce n'est pas le partenaire qu'il devient pour elle, c'est le séducteur qu'il est alors à ses propres yeux. Finalement, cet autrui qu'il veut posséder n'est plus qu'un élément indifférent d'une situation typique, dans laquelle tente de se couler sans se perdre celui qui s'enivre de dire « je ». Mais il n'est pas de situation stable, préfabriquée. Il faut ou bien qu'il se retire de la partie

dès que celle-ci commence à le mettre réellement en cause, à se développer de façon imprévisible et c'est la tentation du donjuanisme, ou bien qu'il accepte une liaison qui ne peut lui apporter que des souffrances puisqu'il n'y cherche paradoxalement que l'affirmation de sa solitude, la solitude du séducteur non séduit. Cette solitude, il n'en comprend d'ailleurs pas la nature. Il la cherche dans la domination de l'autre et l'impossibilité de cette domination lui apparaît comme l'écroulement de tous ses rêves d'adolescent. Au fond il ne veut pas de la vraie solitude, celle qui n'est ni douloureuse ni agréable, ni à affirmer ni à fuir, puisqu'elle est simplement et exactement la face subjective de tout rapport avec autrui et en quelque sorte sa condition. En somme, ce jeune homme a terriblement besoin des autres, mais il se trompe sur ce besoin. Il ne désire pas tant être lui-même qu'il n'a peur de sa propre apparence, parce qu'en réalité, et bien qu'il prétende toujours le contraire, il se met tout entier en elle. Comme elle dépend des autres, de ce qu'ils voient de lui, il cherche à les conquérir. Mais sa réussite contient son échec : ce qu'il peut faire, les autres le peuvent aussi contre lui. Inversement, s'il n'y parvient pas, il se trouve engagé dans une lutte à laquelle il ne voit pas d'issue, parce qu'il a initialement décidé de ne pas s'en satisfaire. Les relations avec autrui — et c'est ce qui fait leur difficulté — ne sont pas de simples rencontres accidentelles et sans conséquences. Elles expriment ce que l'on est soi-même — et c'est pourquoi elles ne brisent pas la solitude, — mais elles expriment aussi ce que l'autre est pour lui-même, et c'est pourquoi elles sont aléatoires. Thierry Manin voudrait s'évader. Mais il comprend peu à peu que l'évasion ne résoudrait aucun problème, s'il ne se change pas lui-même. *Le Conquérant* est peut-être la première partie d'un « Bildungsroman ».

C'est dans la vie quotidienne que se nouent inextricablement ces contradictions. Ce roman se veut parfaitement banal, aucun personnage n'est spécialement intéressant ou attachant. Certains critiques ont trouvé le récit « osé », on pourrait aussi bien le trouver naïf et s'étonner de la disproportion entre le caractère anodin de l'intrigue et la vigueur, l'obstination de l'analyse qui s'y applique. En réalité, ce contraste est lié à ce qui fait la valeur du livre, en même temps d'ailleurs qu'il explique sa gaucherie. J.-M. Caplain veut mettre en lumière les difficultés de la vie à deux, non pas les difficultés matérielles, ni celles qui viennent de l'histoire particulière vécue par les deux amants ou de leur caractère, mais à travers toutes les précédentes qui sont accidentelles, les difficultés essentielles du couple en général. Si tel est son but, peu importe l'histoire choisie, peu importe que son héros soit souvent exaspérant, que son héroïne soit une petite sotte. Et même, plus l'histoire sera banale, plus les problèmes des relations inter-individuelles paraîtront essentiels et non liés seulement à une situation exceptionnelle. Sans doute risque-t-on alors de tomber dans le fastidieux, dans la banalité vide. Il est bien vrai que tout est significatif, mais il est plus facile de le dire que de le faire sentir effectivement. J.-M. Caplain n'y réussit pas toujours. Mais il a le mérite d'aborder franchement et honnêtement l'obstacle, et assez souvent de le franchir.

Jean POUILLON.

Spectacles

Belles de Nuit, film de *René Clair*.

René Clair est un homme de goût. Ce doit être un habitué des ciné-clubs. Il connaît ses classiques et les admire, *Le Million* par exemple. Il a bien raison. Mais suffit-il d'admirer pour créer à son tour? En tout cas, il semble embarrassé par le respect qu'il porte à son illustre homonyme. Il se borne à le copier. Est-ce modestie? Ou bien s'identifiant à son maître, n'est-il pas un peu trop complaisant envers lui-même? Il n'y aurait que demi-mal si l'imitation était bonne, si l'on pouvait être dupe de l'homonymie. Malheureusement sa tentative fait peine à voir. Peut-être après tout Clair junior n'a-t-il pas compris grand chose à Clair senior? Il faut dire à la décharge du premier que les meilleurs œuvres du second sont parfois trompeuses. Elles ont un dehors si brillant et si soigneusement élaboré qu'on pourrait le croire autonome : le superficiel serait si réussi qu'il susciterait tout seul, magiquement, l'essentiel. Il n'y aurait alors plus qu'à recopier pour réussir à nouveau. Mais c'est une erreur : recopier n'est pas retrouver, et l'imitateur est aussi loin que possible de son modèle. Dans *Le Million* des marionnettes courent, virevoltent, chantent. Bon, se dit René Clair, ce n'est pas difficile de faire comme René Clair, je ferai tourner, chanter, courir d'autres pantins. Hélas, ce n'est pas du tout la même chose : un pantin du *Million*, c'était un individu réduit à l'essentiel, les pantins de *Belles de Nuit* qui sont seulement des pantins, ne peuvent être que des poupées de son (consolation : certaines sont bien jolies). Ils se remuent, oui, mais courir sans raison, c'est simplement s'agiter : ils en font trop quand leurs modèles en faisaient juste assez, si bien qu'ils donnent une impression de lenteur là où les autres semblaient si lestes. Finalement, ce qui était hier une façon de raconter et de voir les choses, est aujourd'hui une manière de ne pas les raconter, de ne pas les voir, de les esquiver.

Ainsi, les admirateurs, même quand ils sont d'autres vous-même, sont de dangereux amis : comme ils s'admirent naïvement d'admirer un artiste si admirable, ils ne doutent pas de pouvoir l'égaler. Ils s'y risquent et aussitôt l'art se réduit à une recette, d'ailleurs inefficace. Que le plat trouve pourtant des gourmands — ce sont des choses qui se voient. — et l'on se demandera peut-être s'il y avait davantage chez l'original. Heureusement que *Belles de nuit* est un film indubitablement mauvais!

Jean Pouillon.



Mort d'un personnage. A propos de *Limelight.*

Le malheur de Chaplin est issu de sa gloire. Il a inventé Charlot. Il nous a donné le seul mythe cinématographique universel que nous possédions. Avec *Monsieur Verdoux* Chaplin réalisait un anti-Charlot à peu près impeccable. L'éternel maladroit y devenait d'une adresse stupéfiante. Le clochard berné par les femmes se muait en Don Juan. La victime innocente rossée par la police se transformait en un criminel parfait, qui devait lui-même attirer l'attention des inspecteurs, pour qu'on se décide à l'arrêter. Et nous acceptions, pour la première fois, sans malaise, que l'homme aux cheveux bruns et à la moustache noire cédât la place à un monsieur bien habillé, aux cheveux blancs, dont seuls les yeux vivaient la vie inquiétante que nous leur connaissions déjà. A la fin, c'était la silhouette légendaire de Charlot qui montait vers la guillotine.

Dans *Limelight*, nous retrouvons l'homme aux cheveux blancs. Mais il n'est ni Charlot, ni Verdoux, ni même Calvero, mais Chaplin lui-même. Comme le note Colette Audry, il fait allusion à ses cinq femmes. Ses longues tirades interminables qui se veulent philosophiques appartiennent bien, hélas! à celui qui a été si longtemps muet, pour notre bonheur. Nous en sommes réduits à guetter le moment où surgit Verdoux, l'instant où Charlot ressuscite, et à nous ennuyer terriblement le reste du temps.

Car on s'ennuie à *Limelight*, personne ne cherche à le nier, mais cet ennui est distingué. Il est revendiqué sur un plan intellectuel. Par exemple, on attend Calvero en clown, et Calvero en clown est mauvais. Ceux qui espéraient rire protestent. Les autres, qui veulent pleurer, s'indignent de la mauvaise foi des premiers : « Mais voyons, il fallait s'il soit mauvais, puisque Calvero lui-même est devenu mauvais. » Le malheur, c'est que Chaplin, dans Calvero, est également mauvais. Il dit très mal, entre autres : « Vous êtes une très grande artiste, ma petite, une très grande artiste. » Et son visage, qui doit pleurer, reste impassible. Nous ne sentons pas les larmes refoulées. Le visage de Chaplin, avec ses traits burinés par les grimaces, est émouvant. Mais les yeux sont morts. Chaplin ne joue pas, il nous montre *simplement* sa figure à nu. Il prête à Calvero, pitre autrefois célèbre qui crève de misère, la tête qu'il promène dans les banquets officiels, avec ses millions et sa gloire. A un seul moment, cette figure parle véritablement, parce qu'elle n'a rien d'autre à signifier qu'elle-même, c'est la scène justement célèbre du démaquillage.

Faisons le bilan : les dialogues sont indéfendables; M. Claude Mauriac est le seul à les défendre. L'histoire est éculée. Les situations sont mélodramatiques et fausses. La camera n'a presque jamais un angle de vue original. Les spectacles de danse sont beaux, mais l'opéra-comique qui les suscite est lamentable. (Parodie évidente et fine du spectacle lyrique diront les défenseurs de Chaplin, en tout cas, la parodie, elle aussi, est

ennuyeuse.) Quant à la philosophie verbeuse de Calvero, elle contient des perles, comme la tirade sur la psychanalyse. Chaplin lui-même se rend compte qu'il n'y a qu'une manière de la faire passer : la terminer sur une pirouette, du genre du gag des harengs-saurs. Enfin, tous les effets sont ruinés à l'avance. Calvero prophète nous a annoncé que sa danseuse retrouverait un jour le beau compositeur, et qu'elle l'épouserait. Il était déjà assez maladroit de la lui faire retrouver. Lorsque cette invraisemblance sera consommée, Calvero la soulignera lourdement, en notant avec satisfaction, qu'une fois de plus, il avait tout prévu. Que reste-t-il? — Il reste les passages comiques. Naturellement, ceux qui veulent pleurer se défendent d'y avoir ri. Ceux qui ont ri n'ont pas compris que là aussi, la parodie est évidente. Le domptage de la puce est vulgaire. La leçon de musique, qui contient d'excellentes choses, achève de déconcerter ceux qui cherchent coûte que coûte à retrouver Charlot. Quoi qu'il en soit, il était impossible de choisir une situation moins propice à déclencher des applaudissements. Comment trouver vraiment drôle un effet où Chaplin lui-même fait signe à la claque, en nous montrant le public en train d'applaudir?

Il y a là un anti-spectacle, presque aussi cruel que *Boulevard du Crépuscule*. Chaplin-Calvero va enfin avoir son festival comique. Mais c'est un festival de bienfaisance, où brilleront des artistes célèbres. Son numéro passera entre celui de deux vedettes illustres. On l'applaudira par complaisance. Bien sûr, à la fin, le public qu'on nous montre sur l'écran est conquis, et ses applaudissements deviennent sincères. Nous nous surprenions à la sortie à jauger ceux qui ponctuaient la fin du film, au « Normandie ». Ils nous semblaient peu nourris et presque aussi indulgents que ceux qui allaient à Calvero, pitre autrefois drôle, ne sachant plus faire rire les foules. La fin est admirable, dans la mesure où tous les masques sont enfin arrachés, où tout le mélodrame est oublié, et le bavardage, et le côté paillasse, et même Calvero. Celui qui mourait, dans *Monsieur Verdoux*, c'était Charlot. Celui qui meurt sous nos yeux, c'est Chaplin C'est un mime génial, qui a inventé un personnage trop grand pour lui, et qui n'a plus rien à nous dire. Il répondra poliment, par un sourire usé, à tous ceux qui lui demandent la danse des petits pains, à tous ceux qui n'ont pas encore compris que Charlot, en définitive, a tué Chaplin.

Quant à trouver dans ce film, comme le veut Colette Audry, « une richesse de moyens et une subtilité incroyables » nous nous y refusons. Il nous semble un peu subtil de récupérer toutes les maladresses qui jalonnent ce trop long spectacle sur le plan réflexif en prétendant qu'elles ne sont qu'une habileté supplémentaire. Un poète disait un jour, contemplant un affreux chromo : « Après tout, c'est peut-être un chef-d'œuvre. » N'y a-t-il pas un jeu intellectuel du même genre autour de ce mauvais mélo qu'est *Limelight*?

Jean-Henri Roy.



Les avatars du néo-réalisme. (A propos de *Deux sous d'espoir* et de *Umberto D.*.

Le néo-réalisme italien a la vie dure — en France du moins. Que nous arrive un film italien, et le voici, à moins de se passer au XVIe ou au XVIIIe siècle, loué ou blâmé de néo-réalisme. L'œuvre importe peu, le projet de ses auteurs, leur réussite — qu'une certaine réalité : la vie miséreuse des banlieusards napolitains, celle des dactylos en quête d'emploi, celles des retraités ruinés (pour nous en tenir aux films récemment présentés à Paris)... y apparaisse, il suffit. Ce néo-réalisme ne serait-il donc qu'un nouveau « populisme » : une formule creuse (caméra dans la rue, acteurs de la rue, misères et misère), un moule où, pêle-mêle, l'on verserait une comédie cinématographique de type classique, un mélo bon teint ou une histoire d'amour, Roméo et Juliette à la napolitaine — bref le miroir aux alouettes du spectateur soucieux tantôt de se retrouver dans les héros de l'écran, tantôt de changer d'air. de style et de rythme de vie?

Jugeons-en plutôt aux résultats. Et, pour cela, partons de la source : de *Paisa*. Nulle histoire continue centrée sur deux ou trois personnages principaux, des fragments d'actualité, des scènes — sortes de sketches où ce seraient non des acteurs célèbres qui, selon la formule du film à sketches, joueraient les premiers rôles, pas même des figurants de fortune, mais la réalité : ici les choses bouleversées, détruites ou seulement troublées par la guerre — de courts drames, fondus dans cette réalité, incorporés à ces choses... la volonté de nous présenter, sans truquages, un monde lourd de matière où les choses l'emportent de beaucoup sur les hommes. Le metteur en scène alors n'a plus qu'à s'effacer devant cette réalité. Il nous la donne à voir, comme s'il n'y avait jamais touché, bornant son ambition à prélever tel ou tel aspect de la vie quotidienne ici ou là, en Italie, à l'orienter, subrepticement, vers le drame ou la comédie, vers la gauche ou la droite, et à nous le livrer tel quel. Dès lors les mérites et les limites de ce néo-réalisme apparaissent en clair — ses limites surtout puisqu'il constitue, en quelque sorte, une demi-mesure entre le pur documentarisme (celui de l'école anglaise) et la volonté, essentielle au cinéma contemporain, de construire un film de l'intérieur comme l'on élabore un roman. Et que ce néo-réalisme soit un mythe plus qu'il ne correspond à une réalité cinématographique, comment en douter quand à l'absence de choix, au refus global de choisir qu'un néo-réalisme conséquent supposerait l'on oppose les films néo-réalistes fondés, justement, sur un choix décisif, sur une conception, sous-entendue mais qui n'en est pas moins fondamentale, des rapports des hommes et des choses, celles-ci l'emportant toujours sur ceux-là, soit l'inverse et l'exact correspondant de l'expressionnisme. Aussi, plus que dans les films italiens, trouvons-nous les meilleurs exemples de ce néo-réalisme dans les œuvres de Robert Flaherty où une réalité éloignée dans l'espace et dans le temps, d'une parfaite

cohérence, ordonnée, mise en forme par un metteur en scène invisible et cependant toujours présent, nous propose l'image de paradis perdus, de mondes à jamais disparus, de lieux clos qui se refusent aux mouvements de l'histoire.

Après la réussite de *Paisa*, R. Rossellini semble s'être en vain efforcé de dépasser cette formule néo-réaliste qui lui avait valu son succès, d'ouvrir cet univers fermé de la guerre et de ses ruines, ce monde objectif, y introduisant une large part de fantastique (*Le miracle*), l'exotisme de *Stromboli*, le poids du beau visage trop connu d'Ingrid Bergman, quand il ne choisissait pas d'emblée l'artifice du théâtre filmé et les excessives mimiques d'Anna Magnani... Quant à *La terre tremble*, de Luchino Visconti, telle du moins qu'elle nous fut présentée, n'était-elle pas faite seulement de fragments, les chutes d'une œuvre grandiose et impossible. Fragments qui, paradoxalement, valaient d'abord par le sens plastique qu'y manifestait Visconti, « tableaux » de la misère des pêcheurs siciliens, et d'où se dégageait un âcre sentiment de résignation. Les images de Visconti et d'Aldo figeaient la réalité, faisant des choses et des êtres la matière d'une substance picturale, épaisse et immuable. Ainsi, *La terre tremble* demeurait-elle encore en deçà des films de Flaherty, et son néo-réalisme, le prétexte d'une transfiguration fragmentaire de la réalité en noir. Mais, à l'inverse, dans nombre de films « brillants », *Dimanche d'août* de L. Emmer ou les comédies de Luigi Zampa, cette réalité italienne, avec ses murs lépreux, ses pauvres en haillons et ses commerçants obèses n'apparaissait que pour être mieux trahie, emportée, déchiquetée au gré d'une histoire conventionnelle toute fourmillante d'artifices. Comédies véristes dont relève encore *Deux sous d'espoir*, le dernier film de Renato Castellani où se conjuguent, non sans se nuire, un fougueux roman d'amour et un reportage sur le chômage rural dans la région de Naples. Tourné sur place (à Boscotrecase, un village perché sur le flanc du Vésuve, le Cusano du film), joué par d'authentiques napolitains, avec des dialogues en napolitain (ce napolitain de théâtre des Filippo, bourdonnant d'expressions dialectales, de dictons, de proverbes populaires), voici bien un film qui sent son terroir, qui en est ou devrait en être l'expression authentique. Un parfait documentaire. Ne serait-il que cela, Castellani aurait gagné la partie. Mais il est aussi, surtout, une histoire d'amour, de l'amour de la petite et inflexible Carmela pour Antonio, un soldat démobilisé, revenu à Cusano, son village, sans métier, ni fortune. Histoire des efforts d'Antonio pour trouver du travail, n'importe quel travail et des tours que lui joue Carmela, décidée avant tout à « l'avoir », série d'épisodes comiques ou tragi-comiques, scènes de la vie au village, instantanés de celle de la grande ville, Naples. Les personnages crient, gesticulent, s'agitent, tournoient autour de Carmela et d'Antonio. Dès lors, notre point de vue change. Nous devrions « croire » à cet amour; nous ne faisons que le « voir ». Et de réel Boscotrecase se transforme en village d'opérette. Coup de théâtre sur coup de théâtre. Le film rebondit et va de l'avant. Les personnages apparaissent, disparaissent; nous n'en apercevons jamais que la silhouette. Le mouvement, le rythme détruisent la réalité : ils en font un jeu, et voici nos héros, leurs comparses, edvenus des types de revue. Simplifiés à l'extrême, réduits à leur manie

prédominante, bavards et résolument excentriques (au moins pour nous, Français), ils font leur numéro — Antonio et Carmela ni plus ni moins que les autres. Ils se résument à leurs gestes, à leurs cris. Le néo-réalisme verse dans l'exotisme. Et ces Napolitains vite nous deviennent aussi étrangers, nous semblent aussi convenus que les poupées laquées des policiers d'Hollywood ou les belles empanachées de ses westerns. *Deux sous d'espoir* ne se soutient que par son rythme et la seule préoccupation de Castellani paraît être de le maintenir, de l'accélérer jusqu'à la scène finale (« finale » comme l'on parle d'un final de revue) où, devant le village assemblé, Antonio déshabille Carmela, la conquiert sur ses parents et l'enlève, aux acclamations de la foule. Les masques tombent, avec les haillons de la fille. Peu importe, il est trop tard et jusque-là, nous n'avons vu qu'eux, ces masques de théâtre : la mère voleuse et vociférante, l'artificier brutal et obstiné, la sœur sotte et aigrie... tout ce petit monde exotique et agité, tourbillonnant autour de ces jeunes amants terribles. Un chapelet d'anecdotes suspendu au fil de l'amour d'Antonio et de Carmela. Ainsi, à mesure que ces personnages réels réduits à leurs apparences, décollaient de la réalité et regagnaient la commedia dell' arte, le film de Castellani prenait peu à peu l'allure d'un conte réaliste (c'est-à-dire d'une œuvre où le réel peu à peu s'évapore), d'une histoire faite pour rassurer et pour amuser, avec des pandores à cheval, des parents grognons et une noiraude Cendrillon lancée à la poursuite de son prince charmant.

Volatilisé dans *Deux sous d'espoir*, parmi les feux du dialogue des Filippo et les rebondissements de théâtre qui leur sont chers, le néo-réalisme va-t-il s'accomplir ou trouver une autre porte de sortie dans l'*Umberto D.* de De Sica? Son *Voleur de bicyclettes* avait fait l'unanimité des éloges; *Miracle à Milan* jeta la confusion. *Umberto D.* embarrassa plus encore : cette fois, l'on ne savait plus — s'agissait-il d'une nouvelle mouture du *Voleur*, un *Voleur de Bicyclettes* appauvri à l'extrême, ou de Sica et C. Zavattini s'étaient-ils ralliés au mélodrame cher à nos grands-pères, « le petit rentier » au lieu de *La porteuse de pain?* Pourtant, tout ici était réel, mais comment expliquer que ce réel fût si terne, si éloigné du réel des films italiens, de la réalité clinquante et babillarde de *Deux sous d'espoir*, par exemple? Une histoire bien agencée, un ouvrier sympathique, flanqué de son gamin, à la recherche de sa bicyclette, c'est-à-dire du seul moyen de gagner sa vie : le *Voleur de bicyclettes* rassurait. Un fait divers, rien de plus, et voilà les tenants du néo-réalisme comblés. Il suffisait d'oublier la rigueur avec laquelle de Sica avait construit son film, en écartant toute concession à l'anecdote ou à l'attendrissement (par l'ironie à peine perceptible qu'il exerçait sans cesse vis-à-vis de son héros), et sa constante préoccupation de ne nous livrer la réalité qu'autant qu'elle se rapporte à ce héros, uniquement en ce qu'elle représente pour lui. Avec *Umberto D.*, cette fois, impossible de ruser : ou l'on accusera de Sica de n'avoir fait qu'un mauvais mélo (un mélo dépourvu de coups de théâtre, de flots de larmes et d'espoirs de salut) ou l'on verra dans *Umberto D.* l'œuvre où les mirages du néo-réalisme se dissipent, où réalisme signifie d'abord la toute-puissance de la réalité brute, où ce réalisme, cessant d'être un procédé commode pour apprivoiser ou dépayser le spectateur, témoigne d'une certaine conception du monde. Cette fois,

toute fabulation a disparu, ou presque. Un retraité est sur le point d'être chassé de sa chambre — il attrape une angine bénigne, se fait soigner à l'hôpital — il revient dans sa chambre où les plâtriers sont déjà à l'œuvre — il veut abandonner son chien et se suicider — il échoue ici comme là... Entre ces événements nul autre lien que leur succession dans le temps et la présence continue d'Umberto D. Il agit, certes, mais jamais ses actes ne parviennent à être tout à fait des actes. Ils butent contre la réalité, glissent sur elle. Au récit cinématographique habituel, avec ses ellipses, ses fondus enchaînés entre deux moments de l'action ou deux personnages, s'est substitué un récit minutieux, appliqué [1], où chaque geste, chaque parole ont le même poids, parce qu'au fond, ils ne servent à rien (l'équivalent cinématographique du style de certains récits de Kafka — je songe au *Terrier*). Un récit parfaitement objectif. C'est que le monde d'*Umberto D.* est un univers vidé de significations, opaque : celui de la banalité, où rien jamais n'arrive puisque tout déjà est arrivé. Et de ce monde, nous ne saurons jamais plus que ce qu'en sait Umberto D. ; nous ne le connaîtrons jamais que du dehors, comme un mur rugueux et dont les aspérités n'ont d'autre fonction que de nous déchirer. Ces hommes, ces femmes autour de lui, autant de visages fermés qui, à la fin, ne sont même plus des visages, mais forment tous ensemble la monstrueuse figure de l'indifférence. Cette petite bonne qu'est-elle au fond? Elle vaque, encore engourdie de sommeil à ses travaux, elle guette les militaires à travers des volets de la chambre d'Umberto D., leur fait les signaux convenus, attend un enfant, s'arrête quelques instants auprès d'Umberto D., lui rend quelques services... Aurait-elle pour lui une espèce de tendresse, de pitié et pour ses militaires de l'amour? Son petit visage gonflé par l'innocence ou le manque de sommeil, ne nous livrera jamais rien d'elle. Plutôt, jamais Umberto D. ne parviendra à en tirer quelque chose, et nous à travers lui; Umberto D. est un mort en sursis et tous ses gestes pure dérision. Reste son amour pour son triste chien de cirque (reflet décoloré du gamin du *Voleur* et du gosse du *Kid*) : frange où une action très mince se perpétue, jusqu'à ce qu'elle aussi

1. Dont on peut rapprocher le récit de *Limelight*. Les « tempi » d'*Umberto D.* et de *Limelight* sont en effet comparables, et la très longue introduction de celui-ci rappelle irrésistiblement le mode narratif de de Sica. Nous y retrouvons la même lenteur (à n'en pas douter, préméditée), le même dédain pour ce qu'on a coutume d'appeler des « temps creux », le même réalisme terne et appliqué, le même soin minutieux et presque maniaque à nous montrer un homme qui ne fait rien, qui se déplace, agit, vacille (sous l'effet de l'alcool ou de la fièvre...), mais sans que cela tire à conséquence. Cette analogie pourrait d'ailleurs être poussée plus loin, en soulignant, par exemple, la similitude de situations entre Umberto D. et Calvero. Reste une différence, essentielle : *Limelight* nous propose une histoire de type classique, avec une évolution temporelle et un personnage central autour duquel l'action, si mince soit-elle, se noue et que, brusquement elle jette dans la mort. Quelque chose y est bien mis en question : le mythe de l'acteur et de son personnage, et derrière lui, celui de Chaplin et de Charlot. *Limelight* clôt le cycle chaplinesque (dont *Monsieur Verdoux* avait révélé l'envers) : défaite triomphale de l'imaginaire. Dans *Umberto D.* il n'y a de place ni pour l'imaginaire, ni pour sa négation : rien à interpréter, nul jeu entre une figure et son reflet.

s'exténue et qu'aux sentiments se substituent des rapports de convention, leur parodie. Dès lors, il n'y a plus que la réalité des choses, une réalité où l'homme n'agirait plus, devenu lui-même une chose : domaine de l'absolue banalité, univers du « on ». « Une misère que le désespoir pousse jusqu'à la fantaisie, des miracles miteux, une technique d'amateur et, par-dessous, un grouillement d'idées confuses et contradictoires qui tournent court, voilà ce film où le fantastique symbolise l'impuissance et l'inaction des chômeurs, où personne ne *fait* rien, qui ne *dit* rien, où tout est toujours possible, même le bonheur et où rien n'arrive jamais sauf la mort », [1] Michèle Léglise-Vian définissait ainsi *Miracle à Milan*. Un pas de plus dans cette direction, et nous avons *Umberto D.* dont *Miracle à Milan* est, en quelque sorte, la préfiguration dans la fantaisie et dans l'absurde. Mais cette fois, rien, vraiment, ne se fait plus quand ce ne serait que par dérision et la mort elle-même ne saurait y « arriver » — comme un événement — car c'est elle déjà qui a ainsi pétrifié cet univers, le rendant définitivement opaque au regard d'Umberto D. Derrière *Umberto D.* se profile maintenant l'image d'un monde suprêmement réaliste en proie au silencieux cauchemar des choses.

Aboutissant ici à nous révéler ce monde figé dans l'être, à ce réalisme absolument objectif, là à nous donner en spectacle ces pantins bien remontés qui, tourbillonnent dans des décors réels avec des gestes d'automates, le néo-réalisme paraît avoir épuisé toutes ses conséquences. Parti du désir de nous montrer l'homme faisant corps avec les choses, de nous donner à voir un univers cohérent, lourd de chair et de matière, il trahit maintenant son insuffisance fondamentale : de ne suffire ni à construire, ni à justifier un film. Au mieux, relève-t-il d'une volonté louable d'inscrire l'homme et le réel, saisis globalement, dans une même œuvre ; ceci admis il reste encore à passer à l'essentiel, à la structure même de cette œuvre, au style du récit.

B. Dort.

1. Cf. in *Les Temps modernes*, janvier 1952 : « Toto ou du malheur d'être objet », p. 1315.

Le cours des choses

Ferhat Hached s'est-il suicidé pour saboter l'amitié franco-tunisienne?

Que les Tunisiens étaient des demi-civilisés, pétris d'ingratitude et de mauvaise foi, on le savait depuis longtemps. Qu'ils ne reculeraient devant aucune perfidie pour déformer les intentions françaises et repousser les avances amicales, mais fermes, de la puissance protectrice, on s'en doutait aussi depuis le « ratissage » du Cap Bon. Mais on n'imaginait tout de même pas, dans ce pays (la France) où le respect de la vie humaine demeure un principe sacré, qu'ils iraient jusqu'à assassiner un de leurs chefs, à la veille du débat de l'O.N.U., pour tenter de ruiner, devant l'opinion internationale, la cause de l'amitié franco-tunisienne. Puisse le meurtre de Ferhat Hached ouvrir enfin les yeux de ceux qui s'obstinent encore, etc. (se reporter au Robinet du jour). C'est le vœu que forme cette bonne presse qui n'a pas été longue, dès l'annonce du crime, à dénoncer une provocation dont Ferhat Hached lui-même — qui sait, avec ces fanatiques? — se fit peut-être le complice :

Figaro, par exemple (6 décembre), sous la plume de Jean-Marie Garraud :

« *Il est tout de même permis de se demander à qui pouvait profiter ce crime? A ceux qui, par tous les moyens, s'efforcent de dresser l'opinion internationale contre notre pays? Ou aux Français, dont l'intérêt est de montrer, tandis que se déroulent les débats de l'O.N.U., leur calme et leur sang-froid?* »

Et, dans le même journal, M. Yves Lejeune, qui admirait jadis le « visage résolu et les armes » des légionnaires, au Cap Bon :

« *La police suit actuellement plusieurs pistes, aussi bien parmi les milieux destouriens mêmes que parmi certains milieux communistes. Plusieurs arrestations seraient imminentes... Trois hypothèses ont été émises : vengeance entre factions du Néo-Destour; règlement de comptes du parti communiste auquel l'U.G.T.T. avait enlevé de nombreux adhérents. Enfin, troisième hypothèse : un assassinat accompli par un groupe d'auto-défense* (sic). *Étant donné les circonstances politiques actuelles, et l'intérêt français à ce que le pays soit calme, alors que se débat à l'O.N.U. le problème franco-tunisien, cette dernière hypothèse semble moins plausible.* »

Que vouliez-vous que fît l'*Aurore?* — Qu'elle crachât. Elle n'y manqua point :

« Cela fait vraiment trop leur affaire », « titrait » le même jour, vengeur et perspicace, M. Dominique Pado. « ... *On lira par ailleurs les circonstances, plus que nébuleuses, de ce crime que l'opinion française, unanime, condamnera comme abominable. Ceci dit, nous ajouterons simplement ce court commentaire : cet assassinat, avec les remous qu'il provoque dès à présent en Tunisie, dans les milieux politiques français et dans les couloirs de l'O.N.U.,* FAIT DÉCIDÉMENT TROP L'AFFAIRE *de ceux qui poursuivent la France d'une haine implacable pour que la question ne se pose pas : quels sont les véritables exécutants et quels sont les véritables inspirateurs? C'est un crime politique. Seule l'Anti-France en profite.* »

Approches du divin.

M. Roger Garaudy L'a vu... C'était, nous rapporte-t-il (*Humanité,* 16 octobre), lors du banquet offert au Kremlin en l'honneur des délégations étrangères, pour le 19e Congrès du P. C. de l'U.R.S.S.

« La table de la délégation française est tout à fait à côté de la table d'honneur. Staline est allé s'asseoir à un coin de table, puis il se lève et se dirige vers nous; il pose affectueusement ses mains sur les épaules de Maurice. Je suis assis en face de Maurice et de Jeannette et je n'en crois pas mes yeux de me trouver ainsi à moins d'un mètre de Staline.

« A cet instant, ce visage si proche et si familier éveille en nous les souvenirs et les sentiments les plus chers de notre cœur : je pense à mon tout-petit Jean qui dit toujours devant ce portrait : « *C'est pépé Staline* » et c'est bien un visage de père qui illumine notre table de son sourire rayonnant à la fois de force tranquille et de bonté... »

Ils ne croyaient pas si bien dire.

De *Paris-Presse,* le 21 novembre, ce titre sur deux colonnes :

« Parce qu'il ne veut pas apprendre

ALPHONSE
N'ARRIVERA
JAMAIS A RIEN

disaient les professeurs de celui qui devint le maréchal Juin »

Vivre heureux dans un monde libre.

Effaçons-nous devant le document, témoin modeste et fier d'une civilisation où le travail bien fait donne tout à la fois la liberté et la joie de vivre, dans l'attachement aux valeurs occidentales, où chacun, à sa place, etc. (voir la suite dans toutes les bonnes publications).

C'est une étiquette attachée aux soutiens-gorge de marque « Reard » (*of California-Paris-Hollywood*) :

« Cet article est un véritable « Reard ». Il a été conçu par des êtres aimant par-dessus tout la joie de vivre et qui ont rejeté loin derrière eux tous préjugés de routine et de principes vieillots.

« Il a été coupé, fabriqué, manutentionné, étiqueté, etc., avec amour par des ouvrières heureuses et gaies, au milieu d'une ambiance de sympathie et de fierté.

« Nos ateliers, manutentions, bureaux de France et d'Amérique sont aménagés avec tout le confort et même le superflu, musique douce accompagnant le bruit monotone des machines, boissons à 5 heures, etc.

« Aussi, nous ne saurions trop vous féliciter et vous remercier d'être, par l'acquisition de cet article, entré, si vous n'y êtes déjà, parmi notre immense et estimable clientèle qui, par sa fidélité, nous permet de maintenir, autour de nous, ce standing de bonheur et de joie.

« Nos créations, mondialement connues, vous apporteront un éclatant rayonnement de plaisir de vivre, car nous voulons égayer de toutes nos forces le bonheur que nous avons d'être sur terre.

« Tous nos modèles suscitent dans notre personnel la fierté de la qualité, du goût, du chic, du fini, et la fierté surtout de vous avoir procuré une note jeune et dynamique, qui, nous en sommes persuadés, vous donnera pleine et entière satisfaction. »

L'EUROPE DE DEMAIN.

« *On a pu dire que la frontière de l'Europe Occidentale se trouvait sur les bords du fleuve Rouge : c'est à peine une anticipation.* » (Paul Ramadier. *Paris-Presse*, 2 décembre.)

EN AVOIR OU PAS.

Titre de *Ce Matin*, le 20 septembre :

« STALINE, A 72 ANS
EST PLUS PUISSANT QUE JAMAIS »

*
* *

De Paul Claudel, à propos du *Cor d'Hernani :*

« *C'est beau, un mâle ! c'est beau, ces sévères e' profonds appels de la virilité !...* »

(*Figaro littéraire*, 18 octobre.)

LE CRITIQUE HUMILIÉ.

M. André Billy (de l'Académie Goncourt) donne chaque semaine au *Figaro* une chronique « littéraire ». Exemple :

« On parle de *Cela s'appelle l'aurore* comme d'un des meilleurs romans qu'ait produit cette saison la génération à laquelle appartient M. Emmanuel Roblès, et le fait est qu'il est bon, excellent même, en dépit de petites imperfections de détail. Je n'en retiendrai qu'une : il est peu vraisemblable que Valerio, amant de Clara, découche régulièrement. Cette conduite devrait être interdite à un médecin sérieux. Exposé à être réveillé à toute heure de la nuit, il a le devoir d'être chez lui à la disposition de ses malades. Cela dit, Valerio est digne de toutes nos sympathies.

« L'action de *Cela s'appelle l'aurore* se déroule en Sardaigne, dans un port appelé Salina. Ayant la faiblesse, quand je m'intéresse à un récit, même imaginaire, de vouloir savoir où l'auteur l'a situé, j'ai cherché Salina dans mon guide de l'Italie; je ne l'ai pas trouvé. Salina existe probablement, à proximité de Gagliari dont il est question aussi dans *Cela s'appelle l'aurore*, c'est-à-dire dans le sud de l'île, mais mon guide est muet sur un port sarde de ce nom. S'il existe ou n'existe pas, le lecteur est censé le savoir. Quand il ne le sait pas, il se sent un peu humilié, ce qui est mon cas... » (*Figaro*, 19 novembre.)

DIEU AVEC NOUS...

Si l'athéisme, selon la belle formule du général Eisenhower, a désintégré la « fibre morale » de la France, celle du Canada, du moins, tient bon. Le journal *Montréal-Matin* a publié, le 13 juin, cette information réconfortante :

« ORAGE D'OBUS QUI TOMBE SUR NOS TROUPIERS
« *Pendant cette canonnade, un sergent prie*
et s'en trouve réconforté

par Bill Boss

« Avec les Canadiens en Corée, 12. — (P.C.). — Le sergent dit qu'il priait et que cela ne lui fut pas inutile. Les obus s'abattaient sur la position de la troupe canadienne avec une rapidité que nos compatriotes n'avaient pas encore vue en Corée et peut-être même n'importe où ailleurs... Les chars d'assaut, les canons auto-propulsés, l'artillerie de campagne et les mortiers lançaient environ 300 projectiles par deux minutes, soit 9.000 à l'heure...

« Nous n'avions pas dormi pendant cinq jours, dit le sergent. Nous étions si fatigués que nous marmottions des chansons pour nous tenir éveillés. Nous récitions des prières. Pendant une telle canonnade, il ne faut pas se laisser aller... On parle et on plaisante si l'on peut. On récite ses prières et cela fait du bien.. »



A ceux qui douteraient encore de la présence militante de Dieu dans l'hémisphère occidental, dédions cette seconde information publiée le 9 juin, sur deux colonnes, par *Montréal-Matin* :

Un « miracle se produit » a
Brooklyn : les couronnes de
la Vierge sont retournées

« New-York, 8 (U.P.). — Moins de cinq minutes avant la grand-messe, aujourd'hui, un messager spécial du bureau de poste de Brooklyn se présenta au curé d'une paroisse catholique de cette ville et lui remit un précieux colis : c'étaient les pierreries, d'une valeur de $ 100.000, volées dans l'église dimanche dernier. Le curé, Mgr Angelo Cioffi, s'empressa de se rendre à l'autel et, avant de commencer sa messe, déclara à ses paroissiens : « C'est le plus grand miracle que j'aie jamais vu. »

Il faut dire que, depuis dimanche dernier, les paroissiens de Mgr Cioffi n'avaient cessé de prier et de réciter des chapelets pour retrouver les précieuses pierres qui ornaient la statue de la Sainte Vierge.

« Dieu a exaucé nos prières, dit-il avec émotion. Dimanche dernier, nous étions en pleurs. Aujourd'hui nous sommes très heureux... Que Dieu nous bénisse tous. »

Tous les fidèles se levèrent immédiatement. On entendit des « Oh! » et des « ah! » et une femme, aux premiers rangs, perdit même connaissance. »

***

... ET LE DIABLE AVEC EUX.

Sous le titre *L'Asie et le Démon*, M. Paul Claudel (*Figaro Littéraire*, 20 novembre) nous parle de son séjour chez les Barbares :

« *J'ai habité longtemps l'Asie, mais je n'avais pas la vocation de l'Asie. Elle représentait pour moi cet « ailleurs » à quoi mon métier de consul et de diplomate me donnait droit. Je n'avais pas de lumière à en attendre et de questions à lui poser. J'étais chrétien et j'en savais plus qu'elle...*

« ... *Le Diable, je peux dire que dès mon premier contact avec la terre d'Asie j'ai respiré son odeur suffocante, cette lourde émanation de péché et de néant, cette dégoûtante complaisance à soi-même qui n'appartient qu'à lui...* »

Bien entendu, le poète n'oublie pas les devoirs de la charité :

« *Je ne voudrais pas affecter un ton de supériorité cruelle avec de pauvres gens qui essayent de se débrouiller comme ils peuvent « dans la vallée des ombres de la mort...* »

Mais il ne faudrait pas que ces pauvres gens abusent :

« ... *Les étuves de l'Inde servent encore aujourd'hui d'incubateurs à des millions de moustiques et de cancrelats métaphysiques... Ce ne sont que visages hideusement contractés par la haine, gambades de damnés dans les flammes, la bête par tous les bouts, à la manière de Picasso, essayant d'échapper au contour humain...* »

« ... *Il paraît d'ailleurs, d'après le Dr Percheron, que toute cette diablerie, sous l'influence soviétique, est en voie de disparition. Elle a fait son temps. La Russie était bien digne de recevoir son héritage. Quel besoin y a-t-il de l'activité bactériologique, une fois le virus obtenu?* »

C.Q.F.D.

***

AUTOCRITIQUE.

De *Paris-Presse*, le 15 octobre, ce titre des « Libres opinions » :

« LE PROBLÈME POSÉ
PAR STALINE : ON NE
RÉFLÉCHIT PAS ASSEZ.

par Émile ROCHE,
Vice-président du parti radical. »



Pour mémoire.

Le 5 septembre dernier, sous le titre : Eisenhower a « fait don de sa personne » a l'Amérique, M. Jean-Jacques Servan-Schreiber commentait, dans *Paris-Presse*, le grand discours que le candidat républicain venait de prononcer devant l'American Legion pour réclamer la « libération des peuples opprimés ».

« C'est, en vérité, constatait-il, un grand service que le général a rendu à son pays en posant de façon claire, brutale et publique un problème qui torture beaucoup de consciences en Occident : celui des intentions militaires de l'Amérique. Autour de chacun de nous, à Paris, à Londres, à Bruxelles, des hommes de bonne foi craignent que la politique américaine ne soit orientée, en fait, vers la guerre... »

Or on ne peut pas, poursuivait-il, chaque fois qu'une personnalité américaine « prononce un paragraphe chargé de pensées agressives », qui semble donner quelque fondement à ces craintes, « relever des erreurs d'information subtiles : M. Burnham n'est pas le conseiller de la Maison-Blanche, M. Foster Dulles ne serait pas le secrétaire d'État républicain, etc. » (*sic*).

Et dans ces conditions, les hommes qui, comme M. Servan-Schreiber, croyaient aux intentions pacifiques de l'Amérique, à sa volonté de négociations, se trouvaient désarmés. Comment prouver « de manière spectaculaire, décisive », ce désir de paix? Comment en persuader le monde et Moscou? C'est alors qu'Eisenhower parla...

Et M. Servan-Schreiber de commenter : « Le général, par son discours inattendu, a fourni à son pays cette occasion, cette méthode si longtemps cherchée en vain, de prouver l'attachement sincère de l'Amérique à la paix. Tout se passe comme si, bien malgré lui, il avait, pour reprendre une formule célèbre, « fait don de sa personne » à son pays. Car il semble maintenant inévitable que pour faire éclater sa propre bonne foi devant le monde entier, l'opinion américaine doive immoler, sur l'urne électorale, le général... qui est devenu le premier champion déclaré d'une politique agressive envers l'U.R.S.S. »

« Eisenhower a fourni un test », concluait M. Servan-Schreiber : « Déjà il a rendu un premier service en forçant les dirigeants américains actuels à exposer leur pensée de façon parfaitement claire... » (Truman, Harriman et Stevenson, qui se prononcèrent aussitôt contre toute guerre de « libération ») «... Reste maintenant l'Amérique tout entière, c'est-à-dire l'électeur américain. Cet électeur qui à chaque occasion manifeste son pacifisme... et sa bonne foi, mais que le monde se reprend toujours à soupçonner de machiavélisme et d'agressivité militariste. Il a devant lui occasion suprême démonstrative, qu'Eisenhower vient de lui fournir.

S'il élisait Eisenhower, il ne signifierait pas pour autant, bien entendu, une déclaration de guerre de « libération », mais il indiquerait ainsi des réticences profondes à l'égard d'une négociation éventuelle avec le communisme... Si Stevenson est élu, contre le prestigieux général, il faudra alors n'importe où dans le monde, une mauvaise foi évidente pour croire encore que l'Amérique n'est pas résolument décidée à la coexistence pacifique. »

Marcel PÉJU.



FRANCO A L'UNESCO

Nous avons perdu l'odorat. Ce n'est pas tout à fait notre faute : on ne peut pas s'évanouir de dégoût chaque matin en dépliant son journal — il faut donc se blinder. On espérait pourtant que certaines nouvelles pourraient réveiller un moment nos sensibilités anesthésiées : ainsi l'admission à l'UNESCO de l'Espagne franquiste. Mais non. De nombreuses pesonnalités se sont distinguées, mais il n'y a pas eu ce qu'on appelle un mouvement d'opinion. Quelques journaux ont élevé des protestations mais à peine plus fermes que celles provoquées, dans une chambrée, par un pet particulièrement insolent.

Cette relative indifférence tient pour beaucoup au fait que, hormis ses fonctionnaires, personne n'a jamais su précisément ce qu'était l'UNESCO ni en quoi consistaient ses activités. L'UNESCO c'est l'*organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.* On lit dans sa charte constitutive :

« ... que la grande et terrible guerre qui vient de finir a été rendue possible par le reniement de l'idéal démocratique de dignité, d'égalité et de respect de la personne humaine et par la volonté de lui substituer, en exploitant l'ignorance et le préjugé, le dogme de l'inégalité des races et des hommes.

« Que la dignité de l'homme exigeant *la diffusion de la culture et l'éducation de tous* [1] en vue de la justice, de la liberté et de la paix, il y a là pour toutes les nations des devoirs sacrés à remplir dans un esprit de mutuelle assistance...

. . . .

« Pour ces motifs, les États signataires de cette convention, résolus à assurer à tous le plein et égal accès à l'éducation, la libre poursuite de la vérité objective [.....] décident de développer [.....] les relations entre leurs peuples en vue de se mieux comprendre [.....]

1. C'est nous qui soulignons.

Buts et fonctions.

. . . .

2. ..... L'organisation

b) Imprime une impulsion vigoureuse à l'éducation populaire et à la diffusion de la culture. . . . .

. . . .

c) Aide au maintien, à l'avancement et à la diffusion du savoir [.....] en facilitant par des méthodes de coopération internationale appropriées l'accès de tous les peuples à ce que chacun d'eux publie. »

L'Espagne franquiste prétend donc « *ne pas renier l'idéal démocratique* », « *diffuser la culture et l'éducation pour tous* » et « *vouloir assurer la libre poursuite de la vérité objective* ».

Citons des textes. Le 3 juin 1940 Franco écrivait à Hitler : « Je n'ai pas besoin de vous dire combien est grand mon désir... de vous rendre les services que vous considérerez comme les plus précieux. » Le sixième point de la Phalange, dont Franco a adopté la doctrine, commence par ces mots : « Notre état sera *un instrument totalitaire...* ». A Potsdam les Alliés déclaraient : « Le présent gouvernement espagnol établi avec l'aide des puissances de l'Axe ne possède pas, étant donné ses origines, sa nature et son association étroite avec les pays agresseurs, les qualités nécessaires pour entrer à l'O.N.U. » En 1950 l'Assemblée générale de l'O.N.U. maintenait une déclaration antérieure ainsi conçue : « L'Assemblée générale recommande que l'on empêche le gouvernement espagnol franquiste d'adhérer à des institutions internationales établies par les Nations Unies ou reliées à l'organisation et de participer aux conférences ou autres activités qui peuvent être organisées par les Nations Unies ou par les institutions précitées *jusqu'à la formation en Espagne d'un gouvernement nouveau et acceptable.* » Voilà pour la démocratie. Pour la culture et l'éducation. Franco a révoqué 40.000 instituteurs, en a emprisonné 7.000 et fusillé 6.000 alors que la République avait créé 20.000 nouveaux postes d'instituteur. La loi de 1945 sur l'enseignement primaire déclare : « l'Enseignement primaire... et conforme au dogme et à la foi catholique ainsi qu'aux prescriptions du droit canonique en vigueur ». Pour L'Enseignement supérieur les principes sont les mêmes : « L'Université... accommodera son enseignement... aux règles du droit canonique en vigueur. » Dans le catéchisme des écoliers espagnols la liberté de conscience, de la presse et du culte sont qualifiées « d'erreurs libérales ». Pour la poursuite de la vérité objective, rappelons que la censure la plus obtuse sévit en Espagne. Que Kant et Descartes, pour n'en citer que deux parmi dix mille, sont interdits comme « rationalistes » et que les bibliothèques ont toutes été « épurées » par des commissions comportant un militaire, un phalangiste et un prêtre.

Il est évident que non seulement l'État franquiste ne fait rien pour éduquer son peuple, mais qu'encore il est délibérément opposé à la diffusion de la culture considérée comme un dangereux ferment de liberté. Certains textes publiés par l'UNESCO elle-même et envoyés en Espagne lui ont été retournés par le Ministère de l'Intérieur. L'Ambassadeur

l'Espagne à Paris a déclaré à la Presse : « Pendant ces quinze dernières années le Gouvernement espagnol s'est efforcé avec succès de relever le niveau culturel de tous les Espagnols. » Mais aujourd'hui, comme voici quinze ans, il y a toujours 45 % d'illettrés en Espagne.

Pas un membre de l'UNESCO n'ignore cela, pas un ne peut feindre de croire que Franco et la Phalange soient démocrates, se soucient de diffuser la culture ni souhaitent assurer la libre poursuite de la vérité objective. Pourquoi donc Franco a-t-il été invité à siéger à l'UNESCO? *Le Monde* du 21 novembre, approuvant sournoisement cette décision qui l'écœure, nous donne tranquillement la réponse : « La décision de l'UNESCO n'a causé aucune surprise. L'évolution des rapports internationaux avec l'Espagne — principalement de la part des puissances occidentales — depuis le rétablissement des relations diplomatiques, poursuit en réalité son cours inéluctable. *Il est à peine besoin de signaler que cette évolution est dictée surtout — pour ne pas dire exclusivement — par des considérations stratégiques et militaires.* Elle aura son aboutissement forcé dans la collaboration de l'Espagne, sous une forme ou sous une autre, à la Défense atlantique. »

Cet « *Il est à peine besoin de signaler...* » est un monde — le monde atlantique, précisément, un monde dont le plus grand organisme culturel, se réclamant de la démocratie, juge des titres d'un pays fasciste à entrer dans son sein d'après le nombre de bases navales et aériennes qu'il met à la disposition de ses armées.

T. M.

Correspondance

A la suite de son article sur le « sabir atlantique », Etiemble a reçu de Marcel Abraham une lettre, que voici :

Paris, le 31 octobre 1952.

Cher Etiemble,

... Je ne veux vous dire aujourd'hui que l'intérêt vif et l'étonnement avec lesquels j'ai lu dans les *Temps Modernes* d'août 1952 votre diatribe contre le « sabir atlantique ».

Si par « sabir atlantique » vous entendez uniquement les anglo-américanismes mal digérés qui foisonnent sous la plume des journalistes et dans les « digests », rien de mieux, et j'y applaudis.

Mais le « français élémentaire » n'a rien à voir avec ce « sabir » :

1° L'expression « français basique » n'a jamais été nôtre. Si des journalistes en ont usé, c'est sans doute qu'ils avaient dans l'esprit cet anglais simplifié connu sous le nom de « Basic english ». Mais le « français élémentaire » n'est pas la transposition du « basic english ». Le « basic english », œuvre de logiciens, constitue une véritable langue fermée, pour ainsi dire distincte de l'anglais authentique, et d'où il semble difficile de s'évader. Le « français élémentaire » est une base de départ pour l'apprentissage et la connaissance de la langue française. Ses éléments en seront déterminés, non par des considérations a priori, mais d'après la fréquence des mots et des faits grammaticaux dans le français parlé, d'après aussi les besoins à exprimer.

2° Le « français élémentaire » ne nous a été offert comme « efficient ersatz » par aucun « zélé protecteur ». Il a été conçu en dehors de toute influence et de toute pression étrangère. Loin de viser à détruire la langue française, il a pour objet d'en rendre l'enseignement plus efficace et d'en accélérer la diffusion, notamment dans les territoires extérieurs de l'Union française. Le français élémentaire ne se définit par rapport au français tout court que comme l'étape première, et une première étape. Il faut bien en vérité commencer par un commencement.

3° Les phrases que vous présentez comme échantillons du « français basique » sont le type même du jargon « petit nègre » que nous désirons combattre et remplacer par du français. Ce français élémentaire, mais authentique et correct, sera fatalement limité dans son vocabulaire et dans ses moyens d'expression. Il ne permettra pas d'accéder immédiatement aux textes littéraires. Mais combien de Français de la Métropole sont en mesure de comprendre Racine sans y avoir été méthodiquement

préparés? Le premier apprentissage d'une langue implique une limitation. Mais au lieu de laisser faire le hasard et de risquer de gâcher du temps et des efforts, nous avons préféré tenter d'organiser rationnellement cette limitation et cet apprentissage. A la différence de ce qui se passe pour le « basic english », rien n'entravera l'élève qui désirera élargir son vocabulaire et ses moyens d'expression. Tout sera au contraire mis en œuvre pour permettre le passage progressif du français élémentaire à un français plus riche; et nous espérons bien que, loin d'en interdire l'accès, il constituera un premier pas vers la connaissance des grands textes.

« Notre patrie, la langue française » — j'adhère, comme vous-même j'en suis certain, à cette belle formule de M. Martin-Chauffier.

Je suis persuadé, cher Etiemble, que vous penserez qu'il convient de porter ces précisions à la connaissance des lecteurs des *Temps Modernes*, et vous prie de croire à mes sentiments de bien cordiale sympathie.

M. ABRAHAM.

Etiemble a répondu en ces termes :

Montpellier, 19 novembre 1952.

Cher ami,

Je transmets donc à la revue votre lettre du 31 octobre, après en avoir ôté les quatre premières lignes, étrangères à ce débat.

Nous aurons bientôt l'occasion d'en parler, je le souhaite, et l'espère. A l'intention des lecteurs, je dirai simplement ceci :

Un paragraphe, sur une douzaine de pages, concerne le français que je dis « basique » et vous, « élémentaire »; vous reconnaîtrez que tout le reste est bien affaire de « sabir », et de sabir « atlantique ».

Venons-en au français « basique », ou encore « élémentaire ». Vous vous rappelez *le Littéraire*, du samedi 5 janvier 1952 : il titrait sur cinq colonnes : *Un* basic *français est-il souhaitable?* Non, répondaient Paulhan et Paul Claudel (Queneau, ou Keno, ne pouvait que répondre oui; Caillois, de l'UNESCO, ne pouvait que répondre oui).

C'est en effet l'Unesco qui, dès 1947, à l'occasion d'un congrès, suggérait à M. Sauvageot l'idée d'un « *basic* français » (l'ordre des mots, les mots eux-mêmes sont du *Figaro*). M. Sauvageot ne protestait ni contre ces mots, ni contre l'ordre de ces mots; plutôt se piquait-il d'avoir eu lui-même l'idée de ce curieux langage. Claudel, dans sa réponse, emploie toujours « basic » : « Le *basic* est une question d'assez basse cuisine pratique ». Je n'ai rien dit de plus que cet ambassadeur; mettons que je l'aie dit un peu plus clairement. C'est mon seul tort.

Mais je veux bien que vous, mon cher ami, vous en tant qu'individu, rêviez de tout autre chose, d'un français « élémentaire » et non « basique », d'un anti-pidgin, d'un anti-petit-nègre. Admettons que Paulhan ait tort, qui ne croit pas qu'on « parvienne jamais » à « composer une langue qui serait par définition élémentaire, inférieure ». La méthode employée par vos deux enquêteurs, celle même, excusez-moi, que j'ai vu pratiquer aux États-Unis, me paraît indéfendable. C'est l'avis de M. Dauzat, à qui l'on

reconnaît savoir et compétence : « Il est évident qu'on a voulu sacrifier à la mode de statistiques, de coefficients, de pourcentages qui règne dans les milieux de l'Unesco et d'Amérique à l'égard des sciences humaines, qu'on voudrait, bon gré mal gré, enserrer dans un corset mathématique. » Cet article du *Monde* (*Le « français élémentaire » : critique de l'enquete*) est plutôt féroce pour la méthode que M. Sauvageot et M. Gougenheim sont allés copier par-dessus l'épaule des Yanquis les plus sots. « Tous ceux qui ont fait des enquêtes dialectologiques savent par expérience que bien des mots, importants et très usités, risquent de ne jamais venir au cours de conversations spontanées. » Au fait, nos deux linguistes auraient pu s'épargner jusqu'au soin de leur enquête : les Yanquis nous ont déjà dotés d'un français « basique » ou bien : « élémentaire », avec listes de fréquence. Demandez plutôt à Yassu Gauclère qui écrivit là-bas un manuel de civilisation française, et qui dut batailler pour parler du *boulanger*, par exemple, ou même du *serrurier*. Certaines listes de « basic » vous accordent le mot *porte*, mais vous privent de la *serrure*; y met-on la *serrure* enfin? plus de place pour *la clé*. Ici la *droite* est basique, mais la *gauche*, fi donc! Tout cela n'est pas sérieux. Tout cela est donc très sérieux.

Quant à vous, cher ami, je ne vous ai jamais suspecté de nous offrir, à la demande expresse d'un *zélé protecteur*, un *efficient ersatz* de français français; je ne vous ai jamais nommé, jamais au grand jamais compromis dans cette affaire. Puisque vous semblez prendre le parti de nos deux enquêteurs, je ne puis que vous prier de relire et l'article du *Monde* et celui du *Figaro Littéraire* : le français que vous dites « élémentaire » n'est, en fait, qu'un français « basique » : l'idée, la méthode, tout y est américain. Je le regrette autant que vous pouvez faire,

car je suis toujours vôtre, bien cordialement.

ETIEMBLE.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Janvier 1953

